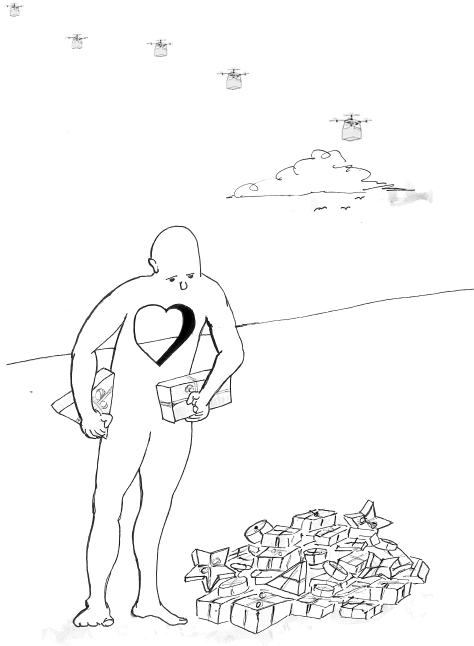


consoland

Compensations et consolation



Le capitalisme
et ses désastres sociaux et écologiques
pérennisé
par nos peurs et nos manques

Jean-Claude Decourt

Merci ...

à Brigitte.

A mes enfants Elsa, Boris et Léo,
nés en hiver dans une petite maison des Cévennes.
A Joss, leur maman.

A toutes celles et ceux qui aspirent profondément
à une société plus juste et plus tendre,
en harmonie avec la nature.

*« La bonne volonté peut faire autant de dégâts que la méchanceté,
si elle n'est pas éclairée ».*

Albert Camus

*« Chaque chose porte en elle sa réponse, ce qui prend du temps
ce sont les questions ».*

José Saramago

Réflexions

- 1 Avant propos
- 2 A la découverte de nouvelles pistes
- 3 Pourquoi ?
- 4 Un racket légitimé et organisé
- 5 Bienvenue en Capitalocène
- 6 La classe ouvrière ira-t-elle au paradis ?
- 7 Travailler dur et vivre mou
- 8 Les adieux au prolétariat
- 9 Ubu not dead. Merdre alors !
- 10 Croissance exponentielle.
- 11 Mon nom est Rebond.
- 12 La ruée vers rien et au-delà
- 13 La voiture, troisième testicule ?
- 14 E-Monde immonde
- 15 Libéralisme, néolibéralisme, ultralibéralisme et caetera
- 16 La reprise du travail aux usines Wonder
- 17 Désir et besoin.
- 18 Et bien non, tout n'est pas possible
- 19 Tuer le désir ?
- 20 Envier et imiter
- 21 Hiérarchie de fonction. Hiérarchie de domination
- 22 Ni dieu ni maître, ni contremaître ?
- 23 Soumission (partie 1)
- 24 L'homme capitaliste, comment être du côté du pistolet chargé
- 25 L'homme capitaliste devient ce qu'il a
- 26 Le nez dans le guidon
- 27 Tripalium et bougisme
- 28 Toujours courir...
- 29 L'évaluation, peut mieux faire
- 30 Cet obscur désir de l'objet
- 31 Les bobos. Réflexions destinées à me faire des amis
- 32 Le surtourisme
- 33 Vol au dessus d'un nid de doudous
- 34 L'ère du narcissisme généralisé, l'égosystème n'est pas en danger
- 35 Infantilisation et doudous à gogo

- 36 Narcisse se détache de ses émotions
- 37 Les peurs. Où il est bon de rappeler leur création par le pouvoir économique-politique
- 38 Les peurs. Où il est bon de découvrir que nous sommes (également) doués pour en créer
- 39 Peurs, sécurité et gla-gla
- 40 Altérité. Que savons-nous des autres
- 41 Rencontres ratées
- 42 Connectés. Qu'est-ce que c'est que ce bled où ça ne passe pas ?
- 43 Mêmeté et zombies
- 44 Subjectivation
- 45 Subjectivation. Le développement personnel à la sauce libérale
- 46 Le temps de l'inauthentique
- 47 Hamsters
- 48 Où l'auteur apporte encore une fois des éléments déprimants !
- 49 Changer par en haut ? La politique est-elle intrinsèquement sale ?
- 50 Les alternatives, laboratoire des possibles
- 51 Faut-il avoir plus peur des fins de mois ou de la fin du Monde ?
- 52 Les « après-moi/déluge ». Est-ce ainsi que les hommes vivent ?
- 53 Et l'amour ?
- 54 Sexualité épanouie ?
- 55 La question écologique implique toutes les autres
- 56 Pourquoi changer est-il si difficile ?
- 57 Le cerveau coupable ?
- 58 Les biais cognitifs nous font marcher de travers
- 59 Bêtise. Généralités
- 60 Bêtise et capitalisme, le couple parfait
- 61 Trop nombreux ?
- 62 Je suis un vieux con... de gauche et écolo
- 63 Manipulation et domestication, la publicité nous lessive
- 64 Manipulation et e-domestication
- 65 Les médias et le discours capitaliste
- 66 Injonction paradoxale, dissonance cognitive
- 67 On nous prendrait pour des cons ?
- 68 Penser le capitalisme est penser l'homme
- 69 Penser les limites. Non, tout n'est pas possible
- 70 Penser techniques et technologies, avec ou sans ordinateur

- 71 Des pulsions au désir.
- 72 C'est la totalité de notre existence qui est gouvernée par l'inconscient
- 73 Soumission (partie 2)
- 74 Nature et beauté. Laisser disparaître la poésie des paysages
- 75 Nature et corps. La peur de l'organique
- 76 Nature et émotions. Nettoyez-moi tout ça !
- 77 Nous pensons nous connaître. La bonne blague
- 78 Je n'aime pas les gens. La gentillesse
- 79 Rosebud
- 80 CONSOLAND La consommation comme compensation
- 81 CONSOLAND La consommation comme consolation
- 82 Nous sommes bien plus que des travailleurs-consommateurs
- 83 Plutôt la vie
- 84 Une époque formidable
- 85 Brigitte
- 86 Lectures

1 - Avant propos

Les citations, comme le dessin de presse, expriment de façon simple et souvent drôle des idées profondes, souvent mieux qu'on ne saurait le faire avec de nombreux paragraphes.

En voici quelques unes qui montrent que nos préoccupations actuelles ne sont pas nouvelles...

« L'activité incessante des grandes communautés humaines spolie graduellement la surface de la Terre ».

Alexander Von Humboldt, explorateur, 1769-1859 (!...)

« L'homme par son égoïsme trop peu clairvoyant, par son penchant à jouir de tout ce qui est à sa disposition, en un mot par son insouciance envers l'avenir et ses semblables, semble travailler à l'anéantissement de ses moyens de conservation et à la destruction de sa propre espèce ».

Jean-Baptiste de Lamarck, naturaliste, 1744-1829 (!...)

« Le monde que constitue progressivement l'accumulation des moyens techniques, détruit ou subordonne le monde naturel, ne lui permet ni de se reconstituer ni d'entrer en symbiose avec lui. Nous nous acheminons vers le moment où nous n'aurons bientôt plus de milieu naturel ».

Jacques Ellul, penseur de la technique et de l'aliénation, 1912-1994

« On ne peut plus concevoir de politique digne de ce nom sans préoccupation écologique majeure ».

Cornélius Castoriadis, philosophe, psychanalyste, 1922-1994

Des milliers de femmes et d'hommes, connu(e)s et inconnu(e)s agissent (et agissent) pour l'avènement de sociétés plus justes et plus tendres.

Des milliers d'autres (parfois les mêmes) agissent aujourd'hui pour faire prendre conscience de la nécessité d'arrêter de vivre sottement, pour simplement... sauver la nature, dont nous faisons partie.

La pandémie de 2020/21, parce qu'elle toucha toutes et tous, et parce qu'elle donna (enfin) du temps pour penser, fit prendre conscience à l'humanité de sa commune condition.

Mais la prise de conscience des injustices et de l'imminence de catastrophes naturelles pouvant entraîner leur propre disparition n'entraîne pas de changements significatifs dans le comportement des hommes.

Une petite partie de l'humanité a commencé à vivre autrement, faisant écho à ce qu'écrivait Hans Jonas: « *Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur Terre* », mais globalement, extractions, productions et surconsommations augmentent inexorablement, avec leurs cortèges de dégâts sociaux et écologiques.

Malgré quelques résistances et quelques alternatives, tout continue comme avant.

Déni et aliénation semblent l'emporter.

Pourquoi ?

2 - À la découverte de nouvelles pistes

Jacques Derrida écrit : « Je ne suis pas sûr d'avoir raison mais je suis sûr que ça doit être pensé »

Je ne suis pas arrivé aux présentes réflexions par plaisir ou par confort.

Plus d'une fois j'ai dû chasser des idées que je savais fausses, mais qui... me rassuraient.

Les remises en question et les doutes furent fréquents.

Après mes films sur la Simplicité Volontaire et la Décroissance (utopimages.fr), il m'aurait été plus facile de faire des films sur des solutions clés en main, sur des réalisations pratiques...

La plupart d'entre nous préfère qu'on lui présente de beaux catalogues filmés ou imprimés, et n'aime pas se poser trop de questions profondes.

J'y aurai gagné en notoriété mais pas en honnêteté.

Car, à mon humble avis, montrer des alternatives ou parler d'amour est loin d'être suffisant pour inciter à un Monde plus juste et plus tendre.

J'ai essayé d'être le plus simple et le plus honnête possible.
Me méfiant tout d'abord de mes idées reçues et névroses (quel boulot !).
Tâchant toujours de prendre de la distance.
Utilisant des sources très variées : rencontres humaines, anthropologie, histoire, sociologie, philosophie, psychologie sociale, psychanalyse), et les croisant sans cesse. Ce qu'on nomme : transdisciplinarité.

Ce livre n'a pas pour but d'apaiser les inquiétudes.
Ni de les encourager.
Il dérangera comme il m'a dérangé.
N'est-ce pas nécessaire ?

3 - Pourquoi ?

Une foultitude de livres, de films, de conférences, développent le comment, très peu le pourquoi.

Voici une liste, non exhaustive, de pourquoi(s) pas ou peu abordés :

- Pourquoi les combats sociaux et écologiques ont-ils si peu changé le Monde ?
- Pourquoi les révolutions finissent-elles toujours en *eau de boudin* ?
- Pourquoi penser est-il considéré comme une perte de temps (un acte masturbatoire) en opposition à l'action toujours survalorisée (y compris dans nombre d'alternatives sociales et écologiques) ?
- Pourquoi les pauvres élisent-ils des riches ?
- Pourquoi continuons-nous à détruire notre vaisseau alors que nous savons que nous le faisons ?
- Pourquoi le grand nombre croit-il encore le Capitalisme compatible avec la nature et des vies authentiques ?
- Pourquoi sont-ils si nombreux(ses) celles et ceux qui essaient de faire en petit ce que les très riches font en grand ?
- Pourquoi les hommes s'éloignent-ils de la nature ?
- Pourquoi les hommes s'éloignent-ils de leur nature ?
- Pourquoi les dimensions psychiques sont-elles si souvent absentes des réflexions sur le social et l'écologie ?

...

Et, plus drôle: « *Si le seigneur ne voulait pas qu'on les tonde, pourquoi en a-t-il fait des brebis ?* »

(Le chef des méchants dans le western de John Sturges : *Les Sept Mercenaires*).

En 2026, le « pourquoi » n'est toujours pas « tendance ».

On n'étudie pas ou très peu le capitalisme en profondeur. Les solutions pour en sortir sont donc, le plus souvent, d'ordre technico-politico-économique.

Comme en allopathie, on s'attaque seulement aux symptômes.

De rares économistes, philosophes, sociologues, psychanalystes, travaillent sur les racines profondes du capitalisme.

« *Oncle Bernard* » (l'économiste Bernard Maris tué à Charlie Hebdo) était de ceux là. Il évoquait **sa nature mortifère**.

Depuis des années, avec mes documentaires et cet essai, j'avance sur ce genre de piste.

Mais il est sans doute nécessaire, pour commencer, de faire un petit rappel sur la nature du système dans lequel nous végétons.

4 - Capitalisme totalisant

« *Le capitalisme, un racket légitime organisé par la classe dominante* »

Al Capone

« *Quand un pauvre vole un riche, c'est un délit, mais quand les riches volent des millions de pauvres, c'est un système économique* » **Philippe Geluck**.

« *Quand les riches volent les pauvres, on appelle ça les affaires: quand les pauvres se défendent, on appelle ça de la violence* » **Marc Twain**.

Si vous pensez qu'on peut réformer le capitalisme, ou bien lui demander d'y aller un peu moins fort, vous pouvez lâcher ce livre et courir acheter les mémoires de Mitterrand, ou adhérer au PS.

Mais au fait, qu'est-ce que le capitalisme aujourd'hui ?

Le Petit Robert dit: « *Régime économique et social dans lequel les capitaux, les moyens de production et d'échanges appartiennent à des personnes privées et sont gérés par des entreprises, des banques privées* ».

En France aujourd'hui, 5 personnes possèdent autant que 40 % de la population la plus pauvre !

Sur notre vaisseau, 100 Terriens possèdent autant que 4 milliards d'autres Terriens !

L'histoire du capitalisme ayant été largement traitée, je m'attacherai ici à essayer de comprendre comment il se pérennise, à quoi il s'accroche, comment il influence nos psychés (conscient et inconscient) et comment nos psychés l'influencent en retour.

Ne pas confondre niveau de vie et qualité de vie.

L'amélioration du niveau de vie due au système, mais surtout aux luttes sociales, au programme du CNR (Conseil National de la Résistance, 1946) notamment, est indéniable.

Le confort a augmenté, nous avons plus de trucs et de machins qu'au lendemain de la dernière guerre.

La chambre d'un enfant d'aujourd'hui (surtout celle des enfants-rois), contient parfois plus de valeurs que n'en comptait une maisonnée entière dans les années 60.

Mais la pauvreté augmente avec son cortège de souffrances, et notre vaisseau ressemble de plus en plus au Titanic.

Le niveau de vie a augmenté.

La qualité de vie n'a pas augmenté.

Stress et agitation règnent en maîtres.

Dépression et consommation de drogues (autorisées ou non) explosent.

L'American way of Life

Les années 50 voient se développer au « Nouveau Monde » un modèle que la Terre entière allait bientôt envier et copier: l'American Way of Life (Le chemin de vie américain...).

Après la dernière guerre, après des années de pénurie, le Monde entier découvre des produits alimentaires, des musiques, des films... une délicieuse société d'abondance.

Nous sommes les sous-produits de ce chemin de vie, devenu religion.
Sa destination était pourtant programmée au départ: le précipice.

La consommation pour en finir avec les pénuries ayant cédé rapidement la place à une surconsommation sans limite.

N'est-il pas indispensable de comprendre cet enthousiasme suicidaire et ses pourquoi(s) ?



5 - Bienvenue en Capitalocène

Que signifie l'accumulation exponentielle ?

Dans la cage à hamster où presque tout le monde s'agite, les riches s'agitent aussi (leurs cages et roues de course sont plus dorées). Ne passent-ils pas le plus clair de leur temps (leur seule vraie richesse) à chercher à obtenir toujours plus d'argent, alors que même en faisant des efforts, ils ne peuvent pas dépenser ce qu'ils possèdent déjà ?
Aspirent-ils vraiment à plus d'argent ? Apparemment non.

Alors, plus de quoi ?

Capitalisme totalisant

Miguel Benasayag écrit : « *Le Capitalisme a fait Monde* ».

Marcel Mauss écrit : « *Le Capitalisme est devenu un fait social total* » .

Le capitalisme est totalisant, il a envahi tous les domaines de la vie, mais nous ne mesurons pas encore l'ampleur de cette nouvelle anthropologie.

Ni ses conséquences.

Notre ère a été baptisée **Anthropocène** « ...époque qui caractérise l'ensemble des événements géologiques qui se sont produits depuis que les activités humaines ont une incidence globale significative sur l'écosystème terrestre » (Wikipédia).

Elle peut également porter le nom de **Capitalocène**.

C'est le terme que je choisis ici.

L'activité humaine menace de détruire notre planète, mais c'est l'activité humaine mise en forme par le Capitalisme (régime économique et social dans lequel les capitaux et les moyens de production n'appartiennent pas à ceux qui les mettent en œuvre par leur travail).

Naturellement, toute forme de productivisme et d'hyper-industrialisme, produit le même effet.

La Chine d'aujourd'hui, n'est-elle pas en fait qu'une forme (terrifiante) de capitalisme de plus ?

Des millions d'individus ont intégré les valeurs du Capitalisme, son imaginaire.

Ils participent, plus ou moins consciemment et plus ou moins fortement, à sa pérennisation.

Si en 2024 un être humain dort dans sa voiture, c'est certainement de sa faute disent (à voix basse) les « winners » de l'époque. La mentalité états-unienne a franchi l'océan plus vite que le Covid.

Comment en sommes-nous arrivés là ?

Aujourd'hui des individus portent des vêtements siglés (chers), faisant ainsi de la pub gratuitement, et, sont jugés et jugent les autres là-dessus. C'est devenu un snobisme !

Il n'y a pas si longtemps on payait de pauvres gens pour ça, ils portaient un panneau couvert de marques, de chaque côté de leur corps. On les appelait: « hommes-sandwichs ».

La déroute actuelle n'est-elle pas également d'ordre intellectuel ?

6 - La classe ouvrière ira-t-elle au paradis ?

On ne parle plus de classes sociales, ou très peu. Pourtant elles existent toujours. Mais ce n'est apparemment plus ce qui forme notre regard sur la société. L'expression « Classe ouvrière » est tombée en désuétude.

L'individu moderne se veut « hors-classes ».

Est-ce à dire que règne l'horizontalité?

Hierarchies sociales et dominations auraient-elles disparu ?

De fait, elles semblent avoir changé de forme, s'être complexifiées.

Au sommet, une **Surclasse** composée de dirigeants de multinationales et de grands actionnaires sévit partout, toujours plus furtive et insaisissable. L'association Attac en sait quelque chose, qui a tant de mal à remonter les combinaisons compliquées et changeantes que celle-ci met en place pour échapper à l'impôt et aux colères populaires.

Le film « *Louise Michel* » (de Gustave Kervern et Benoit Delépine) illustre le propos.

Les salariés d'une entreprise ayant subi un « dégraissage » engagent une tueuse (Yolande Moreau) pour aller flinguer le ou les responsables.

Elle tentera vainement de remonter les méandres magouilleuses des constructions spéculatives.

Elle se retrouvera finalement devant des boîtes aux lettres quelque part en Irlande...

Le temps des « 200 familles » est bien loin.

Fini le « capitalisme à papa ».

Les nouveaux maîtres du Monde se baladent en jeans troués et baskets.

Mais derrière cette apparence cool, se cache un système de plus en plus

prédateur et violent dont l' « Ubérisation » et la « GAFAMisation » sont actuellement les inquiétants prémices.

Toutefois, le système est de plus en plus en roue libre, à l'image de ces milliers d'ordinateurs (« Trading à haute fréquence » pour les initiés) qui spéculent automatiquement à des vitesses de plus en plus folles (des milliers d'opérations à la seconde), que de moins en moins de spéculateurs de chair et d'os sont capables de contrôler (ou alors en bougeant la tête très très vite...).

Un système de plus en plus complexe et informatisé rend difficilement perceptible son organisation, accroît les risques de crise soudaine, rend difficile tout regard populaire, **préfigure de futures formes de néofascismes.**

Un système soutenu par les « élites » politiques de droite et, très souvent également, par les sociaux-démocrates. Mélange que les *Inconnus* appelaient : « la Droiche ».

Quelques centaines d'entreprises (certaines plus riches qu'un état) dirigent le Monde, dictant leurs lois aux peuples. Et, ce sera pire avec l'IA.

Jamais la domination d'hommes sur d'autres hommes et d'hommes sur la nature n'a été aussi forte.

Ne faut-il pas alors une bonne dose de naïveté (ou d'hypocrisie) pour affirmer que le capitalisme peut se « réguler » seul ?

L'horizontalité annoncée par le capitalisme n'est-elle pas une belle supercherie ?

Si le système capitaliste est en roue libre et se pérennise, n'est-ce pas parce qu'il a de très nombreux adeptes, à de très nombreux niveaux ?

7 - Travailler dur et vivre mou

Marx écrit : « *La culture dominante est toujours la culture de la classe dominante* ».

Mais, n'est-elle pas également le fruit d'allers-retours incessants entre les individus et cette classe dominante, **la Surclasse ?**

La culture des dominants a fait Monde, appuyée sur nous tous (à des degrés différents). Son joug invisible est devenu « naturel » comme l'air qu'on respire, sans s'en rendre compte.

Travailler dur et vivre mou

Même si d'énormes quantités d'argent sont réalisées apparemment à partir de rien (spéculations, capitaux virtuels), la source (même éloignée) en est encore le travail, la production d'objets, de services, d'informations.

La vie tourne encore autour du travail.

Le sentiment d'estime de soi est aujourd'hui lié à sa « valeur marchande », à sa capacité à se vendre et à acheter.

L'homme, lui-même, est devenu une marchandise comme une autre.

Presque tout le monde, désormais, se juge et juge les autres à l'aune de ces pauvres critères.

C'est d'ailleurs le roulement des objets achetés qui compte vraiment.

La capacité à changer souvent d'intérieur, de vêtements, de PC, de voyages, de téléphone, de TV, d'auto...

Le grand philosophe Sarkozy l'avait compris qui proposait comme projet enthousiasmant et adapté à cette quête, de « travailler plus pour gagner plus ».

Or, pour le grand nombre, la souffrance au travail est immense.

Individualisation et parcellisation des tâches (et salaires !), disparition des savoir-faire (qui étaient gratifiants, apportaient de la fierté), perte de sens dans ce qu'on fait (et donc impression de perdre sa vie), sentiment d'être remplaçable à tout moment, de participer à des productions inutiles, (polluantes, dangereuses), cadences infernales, harcèlement sexuel, harcèlement moral, petits chefaillons tyranniques...

Bien peu se lèvent chaque matin, la joie au coeur.

Qui a bien pu inventer l'expression « gagner sa vie » ? Nombreux sont celles et ceux qui la perdent, là.

Daniel Pennac écrit : « *savoir ce qu'un boulot rapporte, mais savoir aussi ce qu'il vous coûte* ».

Compétition et concurrence (aujourd'hui partout) usent les corps et les esprits.

Pour beaucoup le travail est une corvée obligatoire pour assurer la survie.

Mais pour d'autres, l'occasion d'acquérir de quoi participer à la grande compétition des apparences et rivalités sociales qui est par nature: sans limite.

8 - Les adieux au prolétariat

Entre la Classe Ouvrière qui ne dit plus son nom (les femmes de ménage ne sont-elles pas devenues des «techniciennes de surface») et la Surclasse, il y a ... les Classes Moyennes.

LES Classes Moyennes, car différentes selon la place qu'on croit y occuper, et, selon qu'on soit plus ou moins loin de la... **Surclasse**.

La « démocratisation » de la consommation commence dans les années 30 avec le « Fordisme » et s'étend rapidement à tous les domaines. Ford est le premier à comprendre que s'il veut devenir encore plus riche, il faut que ses ouvriers aussi, achètent ses voitures.

« Taylorisme » (voir Wikipédia) et « Fordisme » (idem), organisent alors le monde de la production-consommation de masse. Les ouvriers achètent, les cadres achètent encore plus.

On s'embourgeoise un peu, beaucoup, passionnément.

Les Classes Moyennes apparaissent.

L'élévation *du niveau de vie* (ne pas confondre avec *la qualité de vie*), l'État providence, la civilisation des loisirs, « *déprolétarisent* » (André Gorz) petit à petit, le monde du travail.

Le fait le plus important étant l'intégration politique des Classes Ouvrières et leur disparition sur le plan symbolique.

Incroyable pouvoir d'intégration du Capitalisme, à son imaginaire !

La conscience de classe se diluant, les luttes sociales ne sont plus menées que pour avoir plus de sous, de pognon, d'oseille, pour acquérir toujours plus de trucs et de machins (il ne s'agit pas de nier la nécessité d'acquérir de quoi vivre décemment).

Les conquêtes sociales retournent à la sphère marchande : le samedi sert à faire les courses. Le dimanche est de plus en plus travaillé et les boutiques ouvertes (Amazon n'est-elle pas une boutique ouverte en permanence ?).

Les vacances débouchent sur une frénésie marchande, on dépense en quelques semaines ce qu'on a économisé en un an, dans l'espoir de se ressourcer et de trouver la force de retourner au travail...

L'accès à des biens, à des voyages... jusqu'alors réservés à une « élite », signe « *les adieux au prolétariat* » (André Gorz).

Adieu aux objectifs de transformation profonde de la société.

Adieu à une société où les femmes et les hommes puissent développer tout leur être.

Le dernier soubresaut populaire est 68, avec un beau slogan parmi d'autres: « *plutôt la vie!* »

Le bonheur est désormais dans le prêt !

Le massacre de la planète peut commencer, d'autant que les techniques modernes et l'augmentation du niveau de vie d'une partie des Classes Moyennes et des très riches, décuplent désormais... leur pouvoir de destruction.

9 - Ubu not dead Merdre alors !

Le « niveau de vie » s'étant élevé, les besoins vitaux (d'ordre physiologique: manger, boire, avoir un toit...) sont assouvis pour le plus grand nombre, même si misère et pauvreté progressent, thèmes importants et graves, qui ne seront pas soutenus ici, car fort bien étayés ailleurs.

Enfant de l'American Way of Life, la société de consommation doit son extraordinaire essor à la nécessité pour le Capital d'écouler ses marchandises qui seront alors transformées en capital qui sera alors transformé en trucs et machins afin de créer encore plus de pognon, afin de créer encore plus de bidules, afin de créer encore plus d'oseille...

Situation ubuesque où l'on est sans cesse sommé de consommer pour soutenir la production et, de produire pour soutenir la consommation...

Ceci afin de faire augmenter les dividendes (réalité ne figurant jamais dans les programmes de TF1) des introuvables de Yolande Moreau (voir plus haut).

Aparté : rappelons, pour ceux qui ne suivaient pas en histoire, que Louise Michel (la vraie), institutrice, écrivaine féministe et anarchiste, fut l'une des figures majeures de la Commune de Paris.

Louise Michel n'aurait pas renié Yolande Moreau.

Alors, donc, on invente la « croissance créatrice d'emploi ».

Certains croient encore (ou font semblant de croire) à ce bobard.

Pour le bonheur de tous, il faudrait relancer encore et encore et encore la croissance.

Il s'agit donc d'acheter n'importe quoi, mais d'acheter !

Produire n'importe quoi, mais produire !

Produire une voiture pour aller travailler et travailler pour payer le crédit de la voiture...

Produire des armes qui permettront à de pauvres gens de s'entre-tuer là-bas, or de notre vue où sont déjà fabriqués nos gadgets, par des miséreux, au milieu d'atroces pollutions...

Produire des cuisines à l'américaine (avec îlot central, ça épate les voisins) où l'on fera réchauffer du surgelé ou un plat préparé... par manque de temps.

Elle est pas belle la non-vie ?

La vie se transforme ainsi petit à petit en survie.

Contrainte absurde en forme de roue de hamster et cependant considérée (par le plus grand nombre) comme une fin en soi.

La vie ce serait donc ça !?

Serait-ce le stade ultime de la non-évolution de l'humanité ?

En quoi consisterait alors « l'homme augmenté » dont on nous rebat les oreilles ?

Ajouter de sottise artificielle à la sottise classique ?

Pour les membres les plus aisés des Classes Moyennes, les besoins vitaux sont satisfaits et ils sont passés à autre chose (les très riches de la Surclasse

les ayant précédés), car, les questions existentielles surgissent...

N'est-ce pas cet autre chose qu'il nous faut maintenant étudier ?

10 - Croissance exponentielle (et pourtant, 2 % ça n'a l'air de rien)

Dans les années 70, déjà, le rapport Meadows, le journal « la Gueule ouverte », des écologistes comme René Dumont nous alertaient :
Attention, nous allons nous casser la gueule, nous ne pouvons pas continuer à croître économiquement indéfiniment sur un monde fini !

Arrêtons-nous sur deux termes importants:

Exponentiel et effet rebond.

L'exponentiel est une croissance rapide et continue dans des proportions grandissantes en rapport avec les puissances des nombres. Une croissance économique de 2 %, par exemple, peut paraître faible.

Elle s'applique cependant sur une masse ayant déjà été augmentée de 2 % l'année précédente.

Et donc **la croissance s'applique à une masse toujours plus grande** d'année en année. Ainsi, une croissance économique de 2 % finit par représenter une masse considérable.

Pour être tout à fait clair, prenons un exemple, il est tiré d'un beau texte d'Albert Jacquard (1925-2013) biologiste, généticien et essayiste :

« *L'équation du nénuphar* » :

«... Imaginons un nénuphar planté dans un grand lac qui aurait la propriété de produire, chaque jour, un autre nénuphar. Au bout de trente jours, la totalité du lac est couverte et l'espèce meurt étouffée, privée d'espace et de nourriture.

Question : Au bout de combien de jours les nénuphars vont-ils couvrir la moitié du lac ? Réponse : non pas 15 jours, comme on pourrait le penser un peu hâtivement, mais bien 29 jours, c'est-à-dire la veille, puisque le double est obtenu chaque jour.

Si nous étions l'un de ces nénuphars, à quel moment aurions-nous conscience que l'on s'apprête à manquer d'espace ? Au bout du 24ème jour,

97% de la surface du lac est encore disponible et nous n'imaginons probablement pas la catastrophe qui se prépare et pourtant nous sommes à moins d'une semaine de l'extinction de l'espèce...

Le niveau actuel de la croissance mondiale est de 3 %.

A ce rythme, même en recyclant, la production mondiale sera multipliée par 20 en moins d'un siècle ! 20 fois plus d'avions dans le ciel, 20 fois plus de touristes partout, 20 fois plus de camions et de porte-conteneurs, 20 fois plus d'extractions, de productions infâmes (malbouffe, armement, nucléaire,...), de déchets, de pollutions...

Bien sûr avec de fortes disparités entre production matérielle et services, entre classes sociales, entre pays « développés » et pays « en voie de développement ».

Chouette perspective, non ?

Pour sauver la nature, pour que nous survivions (et pour que d'autres croissent et puissent enfin vivre dignement) il est indispensable que les plus riches changent de mode de vie.

Couper l'eau en se lavant les dents et éteindre la lumière en sortant y suffira t-il ?

11 - Mon nom est Rebond, James Rebond

La croissance économique est LE problème.

La plupart des hommes étant dans le **déni**, des solutions techniques émergent presque chaque jour pour tenter de remédier aux limites techniques et physiques imposées par la finitude de notre vaisseau... sans toucher à la croissance.

Mais les économies d'énergie ou de ressources prévues sont alors neutralisées en partie ou complètement par un comportement des individus: **l'effet rebond**.

Lorsque l'on invente une voiture qui consomme moins, le positif est aussitôt compensé par l'augmentation des ventes de voitures, l'ajout de

gadgets inutiles (mais valorisants pour le pilote), l'augmentation de la taille et du poids du véhicule (valorisants pour le même), par le fait que le conducteur fera alors plus de kilomètres (il pourra par exemple habiter encore plus loin de son lieu de travail)...

Les progrès n'auront pas eu d'impacts positifs.

Une voiture qui consomme moins n'incitera pas à s'en servir moins (comme n'importe quelle autre machine d'ailleurs).

La généralisation des lampes LED entraîne une moindre vigilance dans l'utilisation quotidienne, qui donc, supprime les économies envisagées.

Les économies réalisées pour des travaux d'isolation sont le plus souvent investies dans d'autres achats...

La miniaturisation des technologies numériques (et la méconnaissance des ravages considérables provoqués par leur fabrication malgré leur petite taille) provoque l'explosion de la demande.

Un téléphone portable d'une centaine de grammes, c'est: 70 kg de matières premières (583 fois son poids), 150 kg de déchets, la pollution des sols et des eaux lors des extractions, des centaines de litres d'eau, 4 fois le tour du Monde avant d'arriver en boutique, etc...

Et ils sont remplacés tous les 2 ans en moyenne !

Les efforts pour sortir du nucléaire et développer les énergies renouvelables seront insuffisants si nous consommons de plus en plus d'énergie (la seule consommation énergétique d'Internet en France en 2050 sera équivalente à toute la consommation énergétique de la France en 2021 !

Une grande part des extractions de matières premières et des productions polluantes se faisant maintenant hors de nos frontières, nous conduit à consommer plus, puisque les conséquences ne nous sont pas visibles et ne nous touchent pas directement.

Notre confort existe grâce à des êtres surexploités, au coeur de pollutions effroyables, hors de notre vue.

Bien que nous essayions en permanence de gagner du temps grâce aux innovations technologiques, nous ne disposons pas plus de temps qu'avant pour vivre, voire moins.

Il manque toujours du temps aux membres de la Surclasse, pour faire toujours plus d'argent. Il manque toujours du temps aux hommes moyens modernes, pour les imiter.

Aussi je pose ici une question (plus de questions que de réponses dans ce bouquin!):

Nos problèmes sont-ils d'ordre technique ?

12 - La ruée vers rien, et au-delà ...

Le système dans lequel nous croupissons actuellement est aux mains d'une Surclasse composée de grands actionnaires et de politiciens professionnels consanguins, à leur service.

Les membres de cette Surclasse exhibent assidûment des signes montrant que leur jouissance (ne pas confondre avec plaisir ou joie) et donc leurs possibilités d'affronter la vie (et la mort) sont supérieures à celle du commun, de la plèbe...

Ils sont talonnés par le haut des classes moyennes, lui-même talonné par le milieu des classes moyennes, lui-même talonné par le bas des classes moyennes, lui-même talonné par les gueux qui aspirent bien souvent à être de la partie (reconnaissons-le, même si cela fait mal !).

Course de tous contre tous, donc.

Course aux apparences, aux signes ostentatoires (objets, voiture, intérieur, voyages, anneau dans un port,...) censés signifier à soi, mais surtout aux autres, une appartenance à tel ou tel milieu (ou au milieu qu'on espère bientôt atteindre, ou au milieu qu'on voudrait que les autres croient qu'on a déjà atteint...).

Et chacun rêve de ce qu'il n'a pas et que d'autres possèdent.

Et en avant la croissance !

Croissance nécessaire (et jamais suffisante) à cette compétition absurde mue par l'envie, la jalousie, l'ennui, et, nous le verrons, les peurs et l'angoisse.

Le but premier étant qu'il en figure toujours « en dessous » (ne pas être rattrapé).

Les très riches de la Surclasse (et les légions de celles et ceux qui veulent les imiter), pérennisent ainsi un système qui saccage tous les domaines de la vie, détruit la planète.

On s'en prend, le plus souvent, aux très riches (qui, malgré leur petit nombre font un gros boulot en ce domaine), reconnaissons enfin, qu'ils ne pourraient pas y arriver seuls.

Personne n'évoque les légions d'« imitateurs ».

Pourquoi ?

A gauche (ce qu'il en reste, hélas), on préfère servir encore et encore la fable des méchants (les très riches... le loup) et des gentils (tous les autres... les trois petits cochons).

Ne nous faut-il pas étudier le pourquoi de cette habitude légèrement Disneyenne ?

« *Le loup et les trois petits cochons* » n'est-il pas plutôt un dessin animé de Fred Avery (Tex Avery pour les intimes) ?

13 - La voiture, troisième testicule ?

La voiture a certes permis une grande liberté mais on peut désormais constater la part très importante qu'elle a pris dans la pollution, et dans **l'intégration des valeurs capitalistes**.

- Une publicité sur quatre lui est consacrée, alors qu'il y en a déjà plein les trottoirs.
- Elle renforce la croyance en l'émancipation de chacun, notamment par rapport aux autres (qui y croient eux aussi...).
- Elle sert à aller travailler... pour pouvoir la payer.
- Elle participe à la re-narcissisation, et symbolise encore la virilité imbécile.
- Elle sert à échapper à l'enfer urbain (alors qu'elle en est le principal responsable).
- Elle représente une formidable soupape de sûreté à toutes sortes de frustrations.
- Elle flatte la vitesse et l'esprit de compétition (très valorisés en système capitaliste), alors qu'en considérant les embouteillages, les feux rouges, la

recherche d'un parking, le temps passé au travail pour la payer et l'entretenir, elle avance moins vite qu'un vélo.

- Elle a participé à tuer les petites lignes SNCF, et les transports en commun dans maintes régions.

Régions où, la disparition des transports en commun sert alors (par un retournement ubuesque) d'alibi : « je suis obligé de prendre ma voiture, parce qu'il n'y a pas de transports en commun ! »

- La voiture a enlaidi et artificialisé les paysages (l'horreur répétitives des entrées de villes, les autoroutes, les parkings géants et supermarchés en tous genres partout).

- Électrique, elle sert d'argument aux apprentis sorciers qui souhaitent prolonger la vie des centrales nucléaires moribondes tenant encore (mais pour combien de temps) avec du scotch, ou en construire d'autres...

- La solution à nos problèmes n'est pas de construire des millions de voitures électriques (ou à hydrogène). Il s'agit seulement là, d'une source providentielle de profits pour des industriels qui ne savent plus comment nous convaincre d'acheter encore et encore des voitures, et surfent comme tous les autres industriels sur le vert, n'y voyant que des sources de profits supplémentaires.

À quoi rime un SUV électrique de deux tonnes bourré de batteries électro-nucléaires, fonçant sur l'autoroute ?

Nos descendants (s'il y en a), nous traiteront de fous.

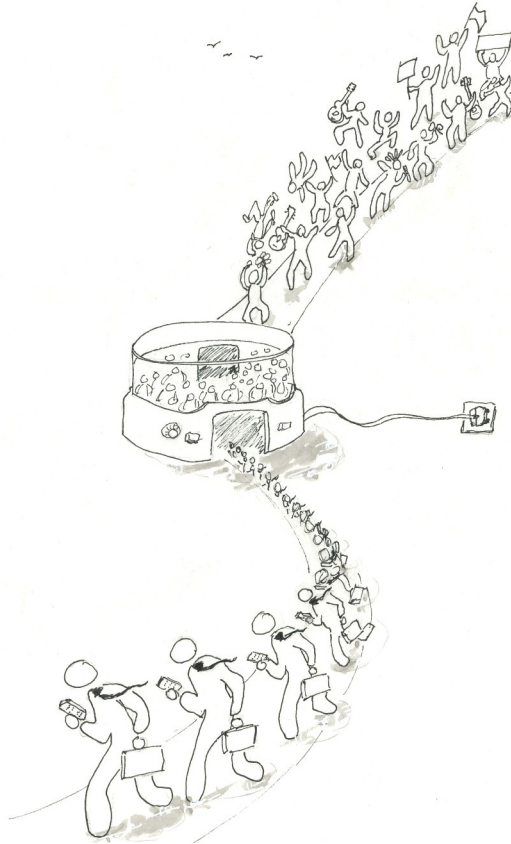
La voiture joue (encore) un rôle de marqueur social, de signe ostentatoire d'appartenance à telle ou telle catégorie sociale. La rivalité généralisée et donc la course aux apparences commencent là.

Extension du conducteur, elle est donc plus en plus grosse (explosion des ventes de SUV) et de plus en plus prétentieuse.

S'agit-il de la rejeter complètement ?

Peut-être de la repenser, de penser les rôles qu'elle joue ?

De repenser nos déplacements (rapprocher lieux de vie et lieux de travail, par exemple). D'en imaginer d'autres : transports en commun confortables et fréquents, pédibus, voiliers, péniches, dirigeables...



14 - Immonde e-monde

Le numérique façonne le capitalisme en envahissant tous les domaines. Il médiatise désormais tous nos rapports aux autres, au Monde, à la nature. Toutes les autres formes de médiation, de dialogue, d'organisation, sont hélas menacées de disparition.

Les aspects positifs (encyclopédie, promotion d'ouvrages, d'œuvres, possibilité de connaître d'autres idées, médecine...) cachent de nombreux désastres en cours et à venir :

Uniformisation des comportements, « infobésité » (sur-abondance d'infos impossibles à classer et penser), fake-news, complotisme, violence exponentielle dans les échanges, surveillance généralisée, dématérialisation des services publics (et donc déshumanisation de ces services), obligation de se conformer à un langage unique, aliénation par les écrans (on y passe bien plus de temps que dans la nature ou avec sa famille et les gens qu'on aime).

Perte de repères entre réel et virtuel, croyance en la toute-puissance des nouvelles technologies (IA), obligation de se soumettre à des équipements coûteux (et à leur renouvellement incessant par l'obsolescence programmée ou la mise à jour...), augmentation exponentielle de l'extractivisme et du productivisme.

Fragilisation de tous les réseaux privés et publics (piraterie), augmentation considérable de la consommation d'énergie, pollutions cachées lors des fabrications mais aussi pendant tous les fonctionnements (Data center géants), et le recyclage...

Concentration de pouvoirs énormes entre les mains des GAFAM et des IA, menace sur l'autonomie individuelle et sur la démocratie.

...

L'électronique et le numérique sont partout, même là où ils ne sont pas nécessaires, rendant les objets fragiles et coûteux, les rapports humains inconsistants, détruisant les liens sociaux.

De très nombreux enfants et adultes ne peuvent déjà plus se passer des gadgets électroniques, qui, semblent être devenus un besoin vital. Se trouver dans un lieu où « ça ne capte pas », est vécu comme un enfer.

L'aliénation est profonde.

Des millions d'individus se sentent obligés d'être joignables partout, à tout moment (ils sont si intéressants, ils ont tant de choses passionnantes à dire...).

Sur les réseaux sociaux, des jeunes entrent en dépression quand ils ne se sentent pas assez aimés ou simplement pas assez contactés par leurs « amis » virtuels ! Ou quand il y a une panne...

Krishnamurti écrit : « *ce n'est pas une signe de bonne santé mentale que d'être bien adapté à un monde malade* ».

Il suffit de regarder les individus partout penchés sur leurs écrans, zombies ignorants des autres et du monde où ils évoluent, pour avoir le sentiment de vivre dans un film de SF pessimiste (pléonasme ?), et, douter de l'avenir. Apparemment, les gadgets électroniques hypnotisent, ravissent et rassurent plus les hommes que ne le font la nature ou les autres hommes. De nombreux individus (pas tous) se replient donc sur eux-mêmes, leur petite tribu et leurs gadgets.

Fuir le réel ? Tenter de figer le temps ? Refuser altérité et vie collective (les algorithmes renvoient toujours vers du semblable).

Les réseaux sociaux flattent déjà les instincts les plus vils, une fausse nouvelle se propage six fois plus vite qu'une info normale.

De belles catastrophes en perspective.

Heureusement nous aurons de grands écrans en relief pour les admirer en direct...

15 - Libéralisme, néolibéralisme, ultralibéralisme et caetera...

Dans cet ouvrage, je n'évoquerai pas tous ces termes, les réduisant à : Capitalisme.

Il m'a cependant semblé nécessaire d'en faire une rapide présentation.

Le libéralisme est une doctrine datant du début du XIX^{ème} siècle, selon laquelle la liberté économique et le libre jeu des entreprises ne doivent pas être entravés, par l'État ou qui que ce soit.

Une doctrine favorable aux libertés donc, mais des entreprises surtout. Inauguré par la première ministre anglaise (Margaret Thatcher) et le président américain de l'époque (Ronald Reagan), le **néolibéralisme** en rajoute une couche dans les années 70, avec une grosse critique de l'État providence.

Ah ! ces chômeurs qui préfèrent rester à la maison avec une fortune, plutôt que d'aller travailler !

Ne dit-on pas *victime de l'ISF* et... *bénéficiaire du RSA* ?

Le néolibéralisme exige une dérégulation totale des marchés (ils se

réguleront tout seul...) et le ferme rejet de toute justice sociale (rejet de l'égalité des droits et de la nécessité d'une solidarité collective, rejet de la Sécurité Sociale par exemple...). Traduction : loi du plus fort.

Il est intéressant de noter que lorsque les banques ou grandes entreprises vont mal, elles appellent au secours l'État qui s'empresse de les renflouer avec son argent (c'est à dire, le nôtre) !

État dont, nous venons de le voir, ces entreprises et banques déclarent à l'envi ne pas vouloir entendre parler..

Ne l'ont-elles pas baptisé *État providence* quand il soutient les chômeurs ?
Gonflé non ?

Le néolibéralisme se caractérise surtout par une haine du social et de la solidarité.

Il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour qu'il demande à ses copains de l'État de vendre la Sécurité Sociale (pour en faire un système à l'américaine) par exemple.

Il est drôle de noter que Thatcher et Reagan finirent leurs pauvres vies (au sens du sens, bien entendu, pas de l'oseille) au service des très riches, en ayant totalement oublié qu'ils avaient été respectivement première ministre d'Angleterre et président des USA !

On est bien peu de choses tout de même...

Vous aurez noté que le terme libéralisme (et tous ses préfixes) concerne essentiellement la liberté pour les très riches de pouvoir faire tout ce qu'ils souhaitent, sur le dos des peuples et de la nature, sans aucun contrôle populaire.

L'ultralibéralisme, celui que nous subissons actuellement, se caractérise par tout ce qui précède... en pire.

Par quoi sera t-il suivi ? **Le néo-fascisme** ?

16 - La reprise du travail aux usines Wonder.

Ce qui me fit quitter le militantisme syndical et politique fut de m'apercevoir qu'il y avait là aussi des hiérarchies de pouvoir. Ce fut aussi la lecture du livre d'Henri Laborit « *Eloge de la fuite* », mais je ne vais pas me mettre à raconter ma vie...

En 1968, les syndicats ayant obtenu des succès revendicatifs (augmentation des salaires, libertés syndicales...) sifflent la fin de la grève générale, pourtant, des millions de femmes et d'hommes sont encore dans l'action, ils ont compris que rien n'allait changer vraiment, que tout allait continuer comme avant.

« *La reprise du travail aux usines Wonder* » (1968), formidable documentaire de Jacques Willemont (assisté d'étudiants en cinéma), illustre ce fait et fut pour moi, dans les années 80, un vrai choc.

On y voit une jeune femme, pressée par des contremaîtres et des délégués syndicaux de rentrer dans l'usine et de reprendre le travail.

En pleurs, elle refuse.

Extraits : «... *non, je ne rentrerai pas là-dedans, je mettrai plus les pieds dans cette tôle... rentrez-y vous... allez voir le bordel que c'est, on est dégueulasses jusque là (produits chimiques)... on est toutes noires...*» Le délégué syndical : ... «*on peut pas tout avoir d'un seul coup, ils ont augmenté les salaires de 10 %, il faut savoir arrêter une grève...*»

Elle : « *on a été trompé... on est des vrais charbonniers quand on sort de là dedans... on n'a même pas d'eau chaude pour se laver... !* »

Le contremaître : « *je vous demande de rentrer dans le calme...* » Elle : « *même pour aller aux chiottes on n'a pas le droit !* »

La plupart des ouvriers rentrent. L'exploitation recommence.

Dérisoire compensation : plus d'argent pour consommer plus...

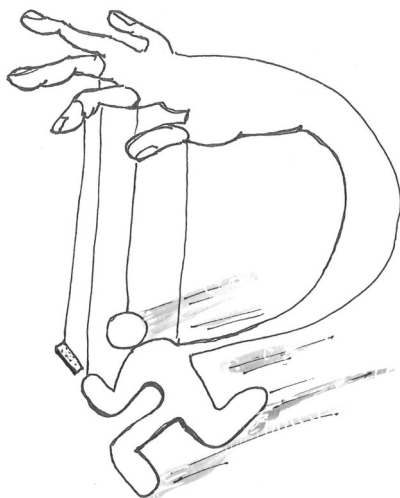
En 1975, Charles Bukowski écrit : « *Un homme peut-il se réjouir d'être réveillé à 6h30 du matin par une alarme, bondir hors de son lit, avaler sans plaisir une tartine, chier, pisser, se brosser les dents et les cheveux, se débattre dans le trafic pour trouver une place, où essentiellement il produit du fric pour quelqu'un d'autre, qui en plus lui demande d'être reconnaissant d'avoir cette opportunité ?* »

Il ne s'agit pas (encore une fois) de nier la nécessité d'obtenir les moyens de vivre décentement, mais de constater que le capitalisme avait gagné, la société de consommation était en route.

Le système économique, ses rouages et ses horreurs, seront de moins en moins dénoncés.

Les revendications seront dès lors de plus en plus corporatives et pécuniaires.

Arrivés là, il nous faut maintenant étudier la différence entre besoin et désir.



17 - Désir et besoin

Désires-tu ce gros 4x4, ou bien en as-tu besoin ?

Le **besoin** est vital.

Il est d'ordre physiologique.

Boire, manger, avoir un toit. Il appelle une satisfaction immédiate.

Le **désir** est d'ordre psychologique.

Il a besoin de fantasme, d'imagination, de rêverie... Il n'est pas vital au sens biologique mais joue un rôle très important. Le désir est désir de désir. Désir de quelqu'un ou quelque chose, il est en lien direct avec nos pulsions, notre manque à être, notre rapport à la mort.

Le système capitaliste, transforme les désirs en besoins.

Les besoins ne peuvent être repoussés dans le temps, ils réclament l'urgence.

Un système uniquement au service des besoins ne serait pas assez rentable pour des malades cherchant à accumuler toujours plus d'argent sur le dos d'autres malades ayant « besoin » de la consommation pour tenter d'aller mieux (j'y reviendrai, longuement).

Oyé ! Oyé ! Si vous n'achetez pas ce gros SUV c'est que vous n'êtes pas un bon père de famille. Vous protégez mal votre petit clan ! (de plus, votre voisin vous toisera de haut et avec mépris, lui, qui en aura acheté un !).

La consommation est bien attachée à autre chose qu'aux besoins vitaux.

La publicité est très importante dans ces processus.

Mark Twain écrit : « *Plus d'une chose insignifiante a pris de l'ampleur grâce à une bonne publicité* ».

La publicité

- Joue sur les désirs profonds de puissance, de pouvoir, de ré-assurance.
- Crée du manque, une excitation permanente, en inventant sans cesse du « faux nouveau ».
- Stimule et amplifie envie et jalousie.
- Détruit l'esprit critique, rend passif.
- S'adressant à des millions d'êtres en même temps, pour les mêmes objets, elle uniformise les comportements..
- Encense le narcissisme et le désir de beaucoup de se sentir « différent », voire « supérieur », tout en les rassurant sur le fait qu'ils font tout de même partie de la société. Deux vœux apparemment opposés mais très répandus.
- Crée des normes participant grandement à l'intégration des valeurs du capitalisme (compétition, vitesse, arrivisme, esprit de supériorité, égotisme, égoïsme, snobisme, cynisme, individualisme...).
- Crée du désir mimétique (voir plus loin).

-Infantilise (ce qui plaît à beaucoup). Donne l'impression (comme dans l'enfance) que tout est possible et qu'on peut ne pas avoir de responsabilités, de devoirs.

- Mais, elle crée aussi un (pseudo) cocon protecteur pour les plus fragiles, les plus seul(e)s, en jouant sur les manques et les émotions.

William Bernbach (fondateur de l'agence de pub DDB) écrit :

« *Gardez-les simples et stupides et ils deviendront de bons consommateurs .*

Tout un programme ?

18 - Et bien non, tout n'est pas possible !

Un **désir** fondamental nous définit, même s'il reste souvent enfoui dans l'inconscient.

Il est lié à notre manière originale d'être au monde, à nos intérêts essentiels, à notre façon de voir et d'agir. Il est lié à notre histoire personnelle.

Pas de vie humaine sans désir. Pas de vie singulière sans un désir singulier puissant dans lequel nous pouvons nous reconnaître.

Se subjectiver, s'autonomiser, s'individuer (je reviendrai sur ces termes dans un chapitre sur la singularité), devenir soi, pour faire simple, demande connaissance de son désir, et donc exploration de notre inconscient.

Car le désir est loin d'être réductible aux désirs « fabriqués » (sans rapport avec notre histoire personnelle) et bombardés par la société marchande quotidiennement, véritable viol des consciences, et qui a comme principale conséquence de détourner chacun d'entre nous de la recherche de soi et de son propre désir (mais nous verrons que cela peut hélas, plaire à beaucoup...).

L'hédonisme marchand contemporain fabrique en permanence des désirs bidons à partir de désirs supposés communs à tous, transformés en besoins vitaux, et promeut un impératif de jouissance.

Le slogan de 68 « *jouissez sans entraves !* » ré-interprété, n'est-il pas devenu le bréviaire des marchands de pacotille ?

Il y a là quelque chose de mortifère, vouloir jouir de tout, tout de suite et sans fin, ne peut conduire qu'à la mort du désir.

Il est intéressant d'observer que les grandes plateformes (Amazon et Cie), proposant déjà tout ce que l'homme capitaliste peut désirer, organisent désormais leur promotion sur les délais de livraison.

Pourquoi ?

D'où provient, chez l'homme moyen moderne, ce besoin grandissant d'obtenir tout ce qu'il désire, **de plus en plus rapidement** ?

Ne serait-ce pas parce que la nécessité de combler quelque chose se fait elle aussi de plus en plus prégnante et pressante ?

Un « **capitalisme pulsionnel** » s'est mis en place. Bannissant le refoulement (mécanisme inconscient contre les pulsions difficiles à supporter pour la conscience), il a ouvert toute grande la Boîte de Pandore des pulsions (force biologique, état d'excitation... exemple : pulsion sexuelle, pulsion de meurtre,...).

Tout serait dorénavant possible.

Toute limite ressentie comme une atteinte à la liberté individuelle.

Et en avant la croissance (nécessaire à toute cette folie) !

Et en avant la sur-consommation et les sur-profits !

Et en arrière la bio-diversité, les écosystèmes, un véritable développement poétique humain.

Et bien non !

Tout n'est pas possible et l'humanité en fait depuis quelques décennies (mais, pas assez vite), le constat.

19 - Tuer le désir ?

Se constituer comme source de soi-même est un processus singulier, personnel, sans modèle.

Et pourtant les librairies regorgent de bouquins de développement personnel, écrits par des « coachs », des conseillers en tous genres... Énorme business.

Le capitalisme aime le développement personnel. Du moins, une certaine forme d'icelui, celle qui ne dérange pas ses affaires.

Nous l'avons vu, le système capitaliste transforme les désirs en besoins, les rend vitaux, urgents. Mais la transformation reste fictive, ne concerne que l'importance et l'urgence données à l'objet. Au fond, le désir reste désir.

Il a simplement été manipulé. De fait, il ne connaît ni apaisement, ni satisfaction. Il est infini. Chacun peut le vérifier qui a acheté un objet un jour et ne le regardera même plus quelques jours après, l'envie d'un nouvel objet se faisant alors sentir, surtout si l'on va mal (merci Amazon !).

Des millions d'êtres croient vivre selon leurs désirs et, de plus, confondent jouissance (immédiate, non pérenne) et satisfaction (pérenne, apaisante, harmonieuse). D'ailleurs, **il est important pour le système marchand qu'il y ait jouissance immédiate, mais que la satisfaction apaisante ne soit jamais au rendez-vous.**

Et cette jouissance doit s'afficher, s'exhiber (sinon, à quoi bon?).

Jean-Pierre Lebrun écrit : « *Nous sommes passés d'une civilisation basée sur le renoncement à une civilisation basée sur l'exhibition de la jouissance* ».

Charles Melman écrit : « *Les sociétés contemporaines sont passées d'une économie du désir régulée par la rareté et l'interdit, à une économie de la jouissance qui correspond au besoin illimité de trouver une satisfaction immédiate dans les objets qui existent en abondance...* ».

La satisfaction apaisante et pérenne n'étant jamais au rendez-vous, le système promeut sans cesse de « nouveaux » (**nouveau** est le terme le plus employé dans la pub) objets de jouissance immédiate, pour apporter régulièrement **un semblant de satisfaction pérenne.**

Il organise un matraquage publicitaire de plus en plus intrusif, de plus en plus agressif, véritable **néofascisme soft** auquel pratiquement personne ne peut échapper.

Alain Souchon écrit : *On nous inflige des désirs qui nous affligent...*

Mais, l'hyper-sollicitation permanente entraîne indifférence, apathie, hébétude... Le pire ne serait-il pas d'être comblé ? L'objet dont je crois avoir absolument besoin arrive chez moi dès que je l'ai commandé (Amazon, bientôt), rejoignant bientôt un tas d'autres objets abandonnés.

Que signifie alors le succès d'Amazon et des autres plateformes ?

20 - Envier et imiter.

L'e-monde (prononcer immonde) capitaliste propose à ceux qui ont déjà les moyens d'assurer leurs besoins vitaux (et même aux autres en leur ouvrant moult crédits), une jouissance immédiate, un hédonisme de supermarché, une « joie de vivre » basée sur des achats sans limite et à crédit. C'est : « *le bonheur à tempérament* » (Raoul Vaneigem).

Ses besoins de première nécessité étant assouvis, l'homme moyen moderne achète « au-delà » et... sans limite (« parce qu'il le vaut bien », « parce qu'il est unique », « parce qu'on n'a qu'une vie »...).

Pour tenter d'être soi, il faut avoir imité.

Nous l'avons tous fait dans l'enfance et l'adolescence. L'enfant grandit essentiellement par mimétisme, en observant les adultes.

L'ennui est que nombre d'enfants continuent à le faire longtemps après l'adolescence. Ces « adulescents » (personnalités « faibles », ne pouvant qu'imiter les autres, qui en font de même, le plus souvent), refusent de grandir, de se responsabiliser, et sont de plus en plus nombreux.

Voici le jeu des rivalités sociales (qui existe depuis longtemps) érigé en rapport social unique. Mon voisin me toise du haut de son SUV, j'en aurai un aussi. Caprice d'enfant... Ils sont appelés à grandir, grandir (les SUV, pas les enfants).

Chacun (ou presque) se met à envier, à jalouser et imiter ce que l'autre a, ou semble avoir.

Ne semble-t-il pas profiter plus (que moi) de la vie ?

N'a-t-il pas l'air plus décontracté (que moi) ?

Cela ne lui permet-il pas de supporter mieux (que moi) la difficulté à être, les peurs, les souffrances, l'éphémère, l'angoisse... ?

L'« adulescent » (souvent ex-enfant-roi) n'est pas quelqu'un qui désire ardemment continuer à faire exister l'enfant en lui, poétique plutôt sympa et qu'on ne voit guère sur les visages des politicien(ne)s professionnel(le)s, certain(e)s donnant même l'impression de n'avoir jamais été enfant... Avez-vous essayé d'imaginer Juppé, enfant... Difficile non ?

21 - Hiérarchie de domination et hiérarchie de fonction
« Le monde se divise en deux catégories,
ceux qui ont un pistolet chargé, et ceux qui creusent.
Toi, tu creuses... »
(Le bon, la brute et le truand)

Hiérarchie de domination.

Lorsque j'habitais en Lozère, le maire de la petite commune du coin faisait s'asseoir ses visiteurs dans un fauteuil tellement défoncé qu'on y disparaissait jusqu'au cou.

Le faisant paraître plus grand. Hiérarchie de domination.

Fauteuil, talonnettes, gros SUV, moto qui fait beaucoup de bruit, grande gueule, fric, apparences... nombreux sont les artifices (souvent ridicules et/ou insupportables) qui permettent de regarder les autres d'en haut, de ne pas passer inaperçu, de se croire plus puissant qu'on ne l'est (de se rassurer ?).

Comment diable en 2026, cela peut-il encore fonctionner ? Comment expliquer que tant de leaders (ce qu'on appelle dans les médias *l'élite*), de présidents de ceci ou cela, dont la médiocrité ne cesse de nous étonner, aient encore autant de succès ?

Hiérarchie de fonction.

« En matière de souliers, je reconnais l'autorité du cordonnier » écrit Bakounine.

Je pratique modestement l'Aïkido, discipline martiale sans coup porté, sans compétition, basée uniquement sur la défense. Art martial non violent et donc... oxymore. Mais, bel oxymore.

Pratiquant l'Aïkido (qui se pratique sans souliers), je respecte quiconque a à m'apprendre fût-il (elle, iel) plus jeune que moi, rejoignant en cela Bakounine et ses souliers : Hiérarchie de fonction.

Le maire que j'évoquai plus haut accéda à une plus haute responsabilité puis disparut des mémoires, sort de l'immense majorité de celles et ceux qui croient qu'on ne les oubliera jamais.

22 - Ni dieu, ni maître ni contremaître ?

La question de la **domination** est centrale, elle se pose partout.

Partout et à tous les niveaux, des femmes et des hommes (et d'autres genres) se lèvent chaque matin bien décidé(e)s à tirer profit des autres, à les dominer physiquement, moralement, financièrement...

Jusqu'au prolétaire qui pourra dominer et battre sa femme ou son chien.

Partout de grands et petits cheffailon(e)s essaient de profiter d'une parcelle de pouvoir sur le dos des autres.

Chacun en fait le triste constat régulièrement. Le nazisme n'aurait pas été possible sans cette engeance.

Pas étonnant alors que nous ne puissions pas nous débarrasser du système capitaliste. Il se nourrit de toutes les formes de domination, n'en n'est que la partie émergée.

Jacques Prévert écrit : « *Ce n'est pas donné à tout le monde de ne pas monter en grade* ».

Celui ou celle qui se soumet n'est pas forcément sans personnalité, c'est que bien trop souvent, il/elle/iel... se sous-estime.

Le besoin d'être « guidé » en découle.

Les peuples n'ont eu de cesse d'appeler au pouvoir des « petits pères des peuples », on donna ce surnom à Staline par exemple.

Le besoin de chefs dominants repose sur des besoins infantiles de rassurement, sur la fascination, l'abandon de toute forme de pensée et une foule de besoins irrationnels.

Les chefs (petits ou grands), immatures, soumis aux caprices de leurs égos, à leurs pulsions, à leurs peurs, cachent difficilement la dimension pathologique de leur agitation et tentent (désespérément) de se soigner, sur le dos des autres.

Paul Valéry écrit : « *Un chef est quelqu'un qui a besoin des autres* ».

Des millions d'êtres souffrent quotidiennement de la souffrance d'autres êtres.

Combien se savent malades ?



PICTOS DE
L'HOMME CAPITALISTE ...

23 - Soumission (partie 1)

L'humain est-il vraiment un être assoiffé de liberté ?

N'est-il pas plus simple de s'en remettre à celui qui parle bien ou fort, à un « homme providentiel », à un « petit père des peuples » (Staline, Mao, Peron...) ?

L'individu moderne a-t-il vraiment envie d'être responsable ?

N'avons-nous pas tendance à sous-estimer la médiocrité, la bêtise, la peur, la lâcheté, qui poussent des individus à chercher un soulagement à leur mal-être ou leur souffrance, dans des mouvements grégaires et violents, proposant des boucs émissaires fragiles ?

En 2026, partout de pauvres types relèvent la tête (et le bras droit parfois), se préparant à devenir bourreaux, violeurs, petits chefs d'un énième Reich.

Bertolt Brecht écrit : « *Le ventre est encore fécond de la bête immonde* ». Le silence des pantoufles ne prépare-t-il pas le bruit des bottes ?

La **soumission** est rassurante et reposante mais entraîne un sentiment de vacuité, de futilité.

Rien n'a vraiment changé depuis La Boétie (poète et juriste, 1530-1562) auteur du « Discours de la servitude volontaire ».

Rien n'a vraiment d'importance et je ne veux être responsable de rien, pas même de mon destin, se dit l'homme capitaliste.

Tocards

D'où vient cette manie des peuples (avec des exceptions naturellement) d'avoir besoin d'admirer des tocards prétentieux, parfois même, convaincus de leur importance historique ?

Le besoin d'admirer des tocard(e)s permet-il d'oublier un instant sa propre vacuité ? Permet-il de s'élever, un moment, à leur niveau, ou au niveau qu'on leur attribue ?

Certains esclaves ne s'identifient-ils pas à leur maître, ayant ainsi le sentiment de participer à leur puissance ?

Le fantasme d'omnipotence (alternant souvent avec celui d'insignifiance) des tocards n'est-il pas une tentative de retourner au sentiment de toute puissance de l'enfance ?

N'est-il pas un aveu de faiblesse ?

Les tocards (souvent ex-enfants-rois) sont-ils l'avenir de l'homme ? A moins que ce ne soient les tocardes ?

Leur besoin de puissance (qu'ils ne questionnent pas) n'entraîne-t-il pas beaucoup de souffrance ?

24 - L'homme capitaliste où comment être du côté du pistolet chargé.

Le capitalisme sévissant dans tous les domaines ne pouvait que produire un homme particulier. Un homme ayant adopté son imaginaire. Imaginaire qui, en retour, participe à le pérenniser.

Un homme hanté par l'insignifiance de la vie (même s'il ne le conscientise pas forcément). Un homme pensant que les injustices de notre temps font partie du paysage.

Cet homme particulier ayant l'air heureux sous l'ère du Capitalocène (et de l'Anthropocène), développant une véritable **subjectivité capitaliste**, je le nomme ici : **l'homme capitaliste** .

Ce chapitre est important au niveau du nombre de pages qui lui sont consacrées, mais également parce que **l'homme capitaliste** pullule plus vite que le Covid 19 ne le fera à Roissy-Charles de Gaulle. Et surtout parce que celui que j'appellerai **homme moyen moderne** de temps en temps, participe grandement à la sottise anthropologique en cours.

L'homme capitaliste (l'homme moyen moderne)

L'individu est une invention récente. Après des siècles de soumission totale à la communauté, à l'Église, au seigneur local... il apparaît à la Révolution Française.

Chacun est citoyen. Chacun peut dire JE. Chacun peut penser par lui-même. Chacun peut parler à partir de lui.

L'individu souhaite alors se réaliser et devenir maître de son destin.

Dès l'après guerre, une classe moyenne se développe. Une véritable « *moyennisation de la société* » (Alain Accardo) se met en place.

Lentement, une nouvelle bourgeoisie composée de petits et moyens actionnaires, de « nouveaux riches », de boutiquiers, de cadres, ... **se met à vouloir faire en petit ce que les très riches (la Surclasse) font en grand.**

Le phénomène est ancien mais se révèle surtout pendant les « trente glorieuses », les années 1950,60,70.

Rappelons à ce propos que les pauvres (de plus en plus nombreux dans notre beau pays) n'ont guère le temps ni l'esprit à s'adonner à semblable activité, étant bêtement occupés à tenter de survivre (mais n'est-ce pas de leur faute s'ils en sont là ...?), et n'étant pas abonnés (pour de basses raisons pécuniaires) au Figaro-Bourse.

Ajoutons tout de même qu'une bonne partie d'entre eux rêve plus à devenir riche qu'à une société juste et tendre débarrassée du capitalisme (le vote massif vers les droites, les sur-endettements pour acheter des gadgets ou une grosse voiture, les millions de tickets de loteries...).

25 - L'homme capitaliste devient ce qu'il a.

Pour une partie des Classe Moyennes, le luxe de la Surclasse est donc devenu le but à atteindre (ou à approcher), le programme de toute une vie. **L'imaginaire capitaliste, son rêve de réussite (financière) personnelle, l'emporte, pour l'instant, sur tout autre espoir ou utopie.**

Pour l'homme capitaliste (l'homme moyen moderne), la poursuite de ce but passe alors essentiellement par les propositions du système marchand. Plaisirs tarifés. Objets tendances, voyages en avion, croisières, intérieur tendance, anneau dans un port (pour amarrer un voilier qui sortira en mer moins de 10 jours par an), grosse voiture, grande maison ou appartement... L'homme capitaliste, qui a les moyens financiers adaptés à l'imaginaire capitaliste, consomme donc ardemment des signes ostentatoires pour se prouver qu'il « réussit », et le prouver aux autres (sinon, à quoi bon ?). Un formidable business répond à ces demandes.

Je dois faire ici un petit aparté.

Lorsque je parle d'homme capitaliste, il va de soi qu'il peut s'agir d'une femme. Élevé par des féministes, j'ai longtemps cru que la femme était l'avenir de l'homme (Aragon). L'observation lucide m'oblige à constater qu'hommes et femmes sont égaux jusque dans la bêtise et que l'avenir se présente mal pour tous les sexes et tous les genres.

Depuis quelques décennies, le capitalisme engendre une personnalité particulière, hyper-narcissique et très prédatrice (*les mangeurs d'hommes en 4x4* de Gilles Chatelet dans : « *Vivre et penser comme des porcs* »).

Être ou paraître telle est la question. L'homme capitaliste a choisi.

Il préfère paraître.

Plus il possède (ou semble posséder), plus il est respecté par le grand nombre (et pas seulement par les banquiers).

La société du spectacle, société des apparences, peut commencer.

Un « *snobisme de masse* » (l'expression n'est pas de moi et je la trouve si vraie) apparaît.

C'est à qui sera le plus tendance, le plus « VIP ».

Les bistros où l'on pouvait taper une belote deviennent des *cafés lounge*.

On s'y raconte son dernier voyage dans un pays lointain où les habitants sont si charmants et accueillants malgré leur pauvreté... et la piscine si

humide... Frime et vacuité s'installent partout, au point qu'il devient difficile de trouver quelque chose d'authentique. Le faux authentique branché se propageant plus vite que le Covid dans une rave party à Ibiza.

Au sein de ces classes de nouveaux riches, l'idée très états-unienne « les pauvres sont pauvres parce qu'ils ne font pas d'efforts pour devenir riches » se répand plus vite que le Covid 61 le fera.

Là, se propage un mode de vie construit sur l'égoïsme, la destruction des écosystèmes, l'augmentation exponentielle des extractions, des pollutions, de l'exploitation d'une main d'oeuvre lointaine et quasi-esclave, et j'en passe et des pires !

Comment penser alors, que seule une poignée de très riches est responsable de la destruction de notre vaisseau ?

26 - Le nez dans le guidon

L'homme capitaliste ayant intégré les valeurs du capitalisme, accepte avec enthousiasme d'être considéré comme une entreprise.

Formidable bond en avant, n'est-il pas ?

Après le monde-entreprise, l'état-entreprise, l'hôpital-entreprise, l'école-entreprise, voici l'individu-entreprise ! En cas de litige, s'il est syndiqué, pourra-t-il s'attaquer lui-même aux prudhommes ?

Il pense, pour pouvoir continuer à soutenir son statut (rouler en SUV électrique, avoir une maison avec piscine et prendre l'avion comme on saute dans un bus) que la technique trouvera la semaine prochaine, dans quinze jours au plus tard, des solutions techniques aux problèmes écologiques.

Observons qu'il se clone à l'infini, un sociologue avisé parle de *yaourtière à hommes moyens*.

Il ne s'intéresse plus aux grandes entités de sens, aux grands récits que furent l'histoire, la religion, l'espoir révolutionnaire... Passé et futur ne font plus sens.

Seul compte le monde d'aujourd'hui, celui des apparences qui doivent être de plus en plus... apparentes.

Il ne s'agit plus que de construire une image de soi, pour soi et surtout pour les autres.

L' « intérieur » de ce qu'on est (mais y eut-il quelque chose ?) n'a plus d'importance. En système capitaliste, s'estimer, se réaliser, devenir maître de son destin, se résume à ça.

Apparemment...

Car la dépression guette sa proie dans l'ombre, prête à fondre sur le winner comme le Covid 19 sur les passagers du vol n° 6003 en provenance de Mars.

Les choses du pognon seraient-elles insuffisantes ?

Tout devrait-il avoir un retour sur investissement ? Jusqu'aux relations amoureuses ?

Comment concilier les comportements violents inhérents au système et les sentiments tendres ? Schizophrénie ?

Au fond de nombreux hommes capitalistes, la vie résiste-t-elle comme une fleur dans une fente du béton (d'une centrale nucléaire) ?

Quelque chose demande à vivre vraiment.

Pas assez fort, pour l'instant.

Pour l'instant l'homme moyen moderne a le nez dans le guidon comme les coureurs du tour de France à l'époque où ils se dopaient.

L'homme capitaliste se dope aussi, la course aux apparences est épuisante, la compétition de tous contre tous est rude, la société capitaliste, de plus en plus violente.

Pour se distraire, l'homme capitaliste se passionne pour des millionnaires tapant dans une baballe dans des stades que des centaines d'esclaves modernes ont construits jusqu'à y laisser leurs vies.

Dans le film de Jean-Jacques Annaud, *Coup de tête* (1979), le maire du village (Jean Bouise) qui est aussi patron de la grosse boîte locale et président du club de foot local (fiction ?), déclare à quelqu'un :

« *J'entretiens onze imbéciles pour en calmer huit-cents* ».

Qu'ajouter ?

27 - Tripalium et bougisme

L'homme capitaliste est donc très occupé. Sur-occupé.

En balade en Aveyron, j'avais rencontré un aveyronnais (jusque là rien de surprenant) qui avait collé un bandeau sur la vitre arrière de sa camionnette: « N'oublie pas de respirer ! »

Quelle belle inspiration.

Quel beau résumé de l'époque.

Pour l'homme moyen moderne, quelque soit son genre, le sentiment d'estime de soi est donc lié à sa valeur marchande, à sa capacité à consommer (et produire) et à tenir une place au sein de l'immense classe moyenne, dans un milieu particulier, auquel il s'identifie.

Il s'agite, en oublie de respirer.

Il est d'ailleurs désormais considéré comme une ressource parmi d'autres.

Comment a-t-on pu en arriver à créer l'acronyme « DRH » (directeur des « ressources humaines ») ?

L'économie, qui ne devrait être qu'une partie de nos vies, l'occupe totalement.

En faisant de la richesse économique la mesure de tout, le capitalisme prépare la barbarie.

Il s'agirait donc de travailler toujours plus ?

Travailler plus et vivre moins (le temps de travail réel a diminué mais pas celui qu'on y consacre, embouteillages, crédits pour payer l'auto, etc...).

Friedrich Nietzsche écrit : « *Celui qui ne dispose pas des deux tiers de sa journée pour lui-même est un esclave, qu'il soit d'ailleurs ce qu'il veut : politique, marchand, fonctionnaire, érudit* ».

Pas étonnant qu'il faille travailler toujours plus et plus vite.

Regardez l'insatiabilité pathologique des grands actionnaires (la Surclasse).

Et l'insatiabilité pathologique des moyens et petits actionnaires (parfois de leur propre entreprise...).

Toute la société (surtout l'homme capitaliste) se met à courir pour gagner plus et paraître plus. **La lenteur est aujourd'hui synonyme de faiblesse.** La vitesse, de puissance, de force, d'énergie. Rouler lentement (même quand

on risque de blesser des piétons) est désormais perçu comme a-normal. En ville, ceux qui ont délaissé la voiture pour une trottinette électrique, frôlent les passants à 40 km/h ...

Dans cette société de la vitesse, de la frénésie, de l'urgence, de l'immédiateté, l'emploi du temps de l'homme moyen moderne (et celui de ses enfants) est très chargé.

Pas de place pour la paresse, la rêverie, la surprise, l'inattendu, la tendresse, l'amour... qui demandent du temps, de la lenteur.

Tout doit être planifié. On nous dit même comment nous vivrons dans 10 ans, dans 20 ans, dans 30 ans... Aaaargh !

Pour ne pas tomber (?) l'homme capitaliste s'agite en permanence.

Il consomme des objets, des êtres, des expériences, fait le plus de choses possibles.

Il s'astreint à « optimiser » en permanence son « capital temps ».

Cela lui donne **l'impression de vivre intensément, de vivre plus.**

Et, pas question de s'ennuyer.

Tahar Ben Jelloun écrit : « *L'ennui quand il devient maître du temps joue au révélateur* ».

**28 - « Toujours couru pour gagner vie,
quand bien couru, vie est foutue »**

Roland Topor

Pierre Desproges écrit : « *De très nombreuses personnes parviennent à supporter la vie en s'agitant pour oublier. C'est ainsi que certains sont champions de course à pied, président de la République, alcoolique ou chœur de l'Armée Rouge. Autant d'occupations qui ne débouchent évidemment sur rien d'autre que la mort mais qui peuvent apporter chez le malade une euphorie passagère ou même permanente chez les imbéciles notamment* »

J'ai un indubitable (ce n'est pas un gros mot), scrupule à ajouter quelque chose.

Vite, il faut qu'il se passe quelque chose !

N'importe quoi plutôt que rien !

Le temps est devenu une marchandise, il faut donc « l'optimiser ».

Temps du travail, temps de la conso, temps de l'évasion (nous serions en prison?)... temps de la survie.

Je regarde les infos, un homme descend du TGV, il trouve que ça « rame » (ce qui peut paraître normal dans le vocabulaire SNCFien).

Il vient d'apprendre qu'on prépare quelque part des trains qui fuseront à 800 km/h. Devant la caméra, il se demande ce qu'on attend pour les mettre en route. Il a hâte d'être pressé de vite monter rapidement dedans ! Ouf !

Il faut aller vite, toujours plus vite.

On finit par aller vite tout le temps, sans même savoir pourquoi!

Pour dépasser les autres (ou ne pas être dépassé) dans la course aux apparences ?

Pour tenter de freiner les angoisses existentielles (ne ressurgissent-elles pas sans relâche...) ?

Le sport de compétition professionnel (très apprécié par le grand nombre) porte les mêmes valeurs atroces que celles du monde du travail : être prêt à se droguer, à s'épuiser, pour gagner plus.

Épris de vitesse, l'homme moyen moderne, l'est aussi de bruit.

Notre civilisation est de plus en plus bruyante.

Tout plutôt que le silence !

Tout ce qui va vite (et en plus fait vroom) est admiré.

Plus (ou presque) de lieux publics où il n'y ait pollution sonore (en plus des autres).

Certains cafés où on pouvait se retrouver (j'aime les bistros, les vrais), nous agressent le système auditif et l'entendement avec des programmes débiles de la TNT, ou les érucations d'un présentateur de radio pour décérébrés, ou les vociférations d'un rappeur à gourmettes.

Motard, l'homme capitaliste a fait monter un pot d'échappement très bruyant (pourtant interdit...).

Sentiment de puissance, d'avoir enfin quelque chose entre les jambes.

Deux mille personnes réveillées ou dérangées par un seul type ayant besoin de se rassurer ! Regards approbateurs ou désapprobateurs. L'important n'est-il pas d'être regardé ?

Et peu importe que ce soit grâce à des talonnettes ou du boucan.
Et je ne vous parlerai pas des pollutions lumineuses...

Il n'y a pas que le capitalisme qui nous pollue la vie.



29 - L'évaluation (peut mieux faire)

Les hommes se sont toujours comparés, jugés, évalués, affichant de façon ostentatoire et diverse, la marque de leur prétendue supériorité.

Ici un imposant tas de fumier. Là une génoise à plusieurs rangées de tuiles en bas du toit. Des palmiers devant la maison, une ou plusieurs tour(s) d'angle, une grosse voiture, un yacht...

Aujourd'hui, l'évaluation a envahi tous les domaines.

Prenant comme justification qu'il faut bien rendre compte de son activité et « optimiser » (encore !) les coûts et la qualité des services, tout est chiffré, quantifié, jaugé, noté. Jusqu'à l'excès.

Cette activité est désormais de plus en plus répandue au sein même de la population.

On évalue tout, restaurants, garages, hôtels, hôpitaux, écoles, conducteur d'un véhicule de co-voiturage... ça en devient ridicule.

On ne peut plus rien faire sans être sommé de mettre une note (au moment où j'écris ceci, on me demande de noter le garage où je viens de faire faire la révision de la Dacia... et d'autre part, on me demande de noter la personne que j'ai eue au téléphone...).

Il est intéressant de noter (...) que certaines appréciations n'ont jamais d'effet.

J'ai plusieurs fois émis des avis (avant d'abandonner) sur la déshumanisation au sein des administrations et de la plupart des entreprises (impossible d'obtenir quelqu'un au téléphone, renvois interminables vers des robots... tapez 1, tapez 2, tapez 3...), sur la difficulté pour certaines personnes âgées à manipuler un ordinateur (quand elles en ont un!) et donc, à pouvoir bénéficier d'une vie « normale »... Pas de réponse.

Un épisode de la série «Black Mirror » (série d'anticipation et de projection à quelques années de nos folies actuelles) met en scène une société où les hommes ont fini par se noter (se « liker ») les uns les autres, en permanence, avec leurs Smartphone lorsqu'ils se croisent.

Méfiance et hypocrisie règnent. Chacun surveille chacun. Faux sourires. Fausses amabilités. Climat irrespirable.

Dans ce futur Orwellien, les notes (de 1 à 6) permettent d'obtenir (ou pas) ce qu'il faut pour vivre. Une société de contrôle total, par les individus eux-mêmes !

En Chine ce système se met en place. Aucune révolte.

Toujours plus fort : l' « auto-évaluation » est déjà effective dans certaines entreprises. Il s'agit d'être toujours plus compétitif d'améliorer sans cesse sa productivité (les actionnaires ne réalisant jamais assez de bénéfices...).

Capitalisme, croissance et évaluation, un « troupe » parfait.

L'évaluation participe à une vision managériale inhérente à l'imaginaire capitaliste (tout doit désormais être « géré » comme une entreprise). Elle implique une normalisation, une mise au pas, l'obligation d'être conforme, obéissant, servile... Ségrégative, produisant des classements, elle instaure une compétition permanente qui ne peut entraîner que méfiance généralisée, destruction du lien social.

Ainsi, il ne s'agirait plus que de faire du chiffre, dans tous les domaines d'activité ?

Dictature silencieuse consentie par l'homme capitaliste, qui en devient même rapidement prosélyte, l'évaluation est déshumanisation.

Désormais, un être humain n'est rien s'il n'est pas capable d'être un chiffre dans une compétition quelconque.

30 - Cet obscur désir de l'objet

L'homme capitaliste a besoin de s'entourer d'objets, et, d'objets nouveaux, régulièrement. Sensation de re-nouveau, de re-naissance.

Ah ! l'odeur de la voiture neuve ! Quelques fois flottant aussi dans les voitures d'occasion !

Ce que j'appelle ici « objet » (pour la commodité du propos) pourra aussi bien être une voiture qu'une croisière, un voyage en avion, une tablette ou une personne objectivée (transformée en objet).

L'objet, donc, exalte, rassure, donne un sentiment de puissance. Puissance captée, il prolonge le corps (et l'esprit), le renforce, l'agrandit, créant, à la manière dont un *exo-squelette* le fait avec le corps : une *exo-personnalité*.

Voyez sur le parking du supermarché, cet homme qui astique une tâche sur le capot de son allemande (il s'agit d'une berline, pas d'une germaine) pendant que sa femme (qui s'appelle peut-être Germaine ?) fait les courses.

Il est peut-être faible (ou petit, ou soumis, ou impuissant, ou vide à l'intérieur,...) mais la puissance existe et il en capte une partie, se sentant alors mieux. Et il lui paraît normal que ce soit sa femme qui fasse les courses, n'est-ce pas son boulot ?...

L'objet participe (plus ou moins, selon les individus) à la construction de notre identité. Mais, produit en masse, rapidement obsolète, ressemblant à tant d'autres, à quelle construction identitaire peut-il participer ?

Quelles carences peut-il alors combler ?

Jean Baudrillard écrit : « *L'objet est manipulation de signes* ».

Il s'agit essentiellement de produire un message à destination des autres.

Aux yeux des autres (et de lui-même), l'homme capitaliste est ce qu'il a (ou semble avoir), il abandonne donc progressivement tout ce dont il n'a pas besoin pour s'estimer, et, être estimé par les autres.

Il s'identifie à ce qu'il possède.

Ce qu'il possède devant être renouvelé le plus souvent possible.

Voyez les entrepôts géants, les ports et porte-conteneurs gigantesques, les milliers de jets sillonnant le ciel et les milliers de camions sillonnant les routes...

Symptômes du mal-être de l'homme moyen moderne.

31 - Les bobos chapitre destiné à me faire des amis.

Homme capitaliste un peu à part, le bobo (bourgeois-bohème) est diplômé et gagne assez d'argent pour acheter un appartement dans un quartier typique (le linge aux fenêtres à Barcelone, la Croix Rousse à Lyon...) et souvent prolo (la vie chaleureuse et authentique qui y grouille l'attire) transformant ainsi des morceaux entiers de villes (j'ai vu ça à Lyon, Bordeaux, Toulouse, Barcelone, Paris, et on m'en a tant et tant raconté...) en quartiers invivables (hausse des loyers, du prix de l'alimentation,...) pour ceux-là mêmes qui y vivaient jusqu'à présent ! Anciens habitants chassés, qui devront alors émigrer vers de nouveaux quartiers où il sera bien difficile de recréer une vie foisonnante.

C'est la « boboisation » ou « gentrification » (du mot anglais

« gentry » signifiant petite noblesse anglaise non titrée, par opposition à la haute noblesse titrée).

Une nouvelle hiérarchie urbaine se met en place.

Lorsque tout le quartier est gentrifié, le linge ne sèche plus aux fenêtres et l'ambiance est nettement moins authentique. Je l'ai maintes fois constaté.

Le bobo n'est pas forcément un monstre, il voudrait être proche des gens simples, vivre avec eux... C'est un homme capitaliste un peu à part, il lui arrive même de voter à gauche (mais pas trop).

Le bobo remet rarement le capitalisme en question, il lui demande simplement d'y aller un peu moins fort, de lâcher des miettes, de faire un peu de social.

Le bobo pense-t-il qu'il aurait quelque chose à perdre si nous en finissons avec le modèle capitaliste ? Que des trotsko-décroissantobolchéviques viendraient lui prendre des trucs, ou des machins ?

Que son mode de vie serait remis en question ?

Sur ce dernier point, il aurait en partie raison. L'humanité ne sera sauvée que si elle accepte (la partie la plus riche dont il fait quelque fois partie) de vivre plus simplement.

Écolo, le bobo pense, le plus souvent, que « capitalisme et écologie peuvent cohabiter ».

Les jours où je suis en forme, je supporte à peu près d'entendre ça.

Les jours où je vais moyen, ça me donne envie d'aller me suicider en respirant près d'un huissier (j'ai honteusement volé cette idée rigolote à Woody Allen).

J'ai des copains bobos. Ils essaient d'avoir une empreinte écologique basse, ils militent à Sea Sheperd, Greenpeace ou Amnesty International, à la FI, certains sont de vrais libertaires. Ils ont compris ce qu'il faut faire (ou ne pas faire) pour laisser à leurs enfants une planète habitable. Ils sont de moins en moins des hommes capitalistes.

J'écris ceci afin que la police sache, lorsqu'elle découvrira mon cadavre, que les coupables font partie de l'aile droite du mouvement bobo.

32 - Le surtourisme

Il n'y a pas si longtemps, on allait regarder les riches décoller à Orly.

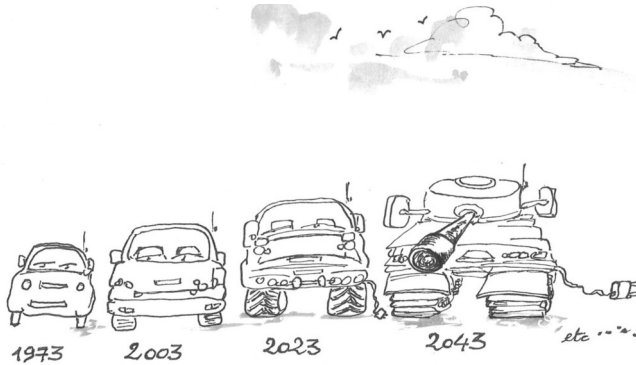
La moyennisation de la société, les vols low-cost, ont mis l'endroit le plus reculé de la planète à la portée de tous, ou presque. On prend l'avion comme on monte dans un bus. Des émissions, des magazines, vantent des lieux lointains *qu'il faut absolument avoir vus*, et des millions de touristes s'y précipitent aussitôt.

Le tourisme qui devait permettre à tous de voyager (le vrai voyageur a hélas, presque complètement disparu), de s'épanouir, est devenu une calamité :

- Surfréquentation de sites (terrestres et marins).

- Menace sur des sites naturels. Poubelles partout (en montagne, au fond des mers,...).
- Gaspillages d'eau (un touriste en consomme beaucoup plus que chez lui).
- Folklorisation des cultures (folklore caricatural, expériences soi-disant authentiques).
- Milliers d'avions polluants, déchargeant leurs « cargaisons » sur des aéroports saturés.
- Centaines de bateaux de croisières (très polluants), déchargeant quelquefois leurs « cargaisons » sur des îles minuscules au milieu du Pacifique.
- Déplacement de populations pour pouvoir louer des appartements aux touristes. Ce phénomène s'ajoutant au déplacement de populations dues à la gentrification des quartiers « typiques ».
- Disparition de la vraie vie dans les lieux très visités.
- Uniformisation des camps de vacances et du comportement du touriste qui souhaite se détendre (la société le crisperait ?) et se divertir, plutôt que découvrir une altérité.
- Bétonisation de côtes, de montagnes, défiguration de paysages.
- Quasi disparition du camping sauvage et du camping naturel, au profit de campings géants équipés comme une petite ville, avec ses commerces et tout ce qu'il faut pour s'occuper en dépensant de l'argent.
- Populations locales se retrouvant à « faire la manche » ou à dépendre entièrement d'une manne extérieure (abandon des autres activités, de l'agriculture, de la pêche...).
- Influence négative sur le bien-être des habitants et des animaux (pollution, manque d'eau, bruit...)
- Explosion des selfies devant des animaux sauvages (besoin irraisonnable d'approcher et toucher des animaux fragiles et protégés).
- Enrichissement d'une partie des populations et prolétarianisation de l'autre partie.
- Etc...

Le surtourisme est lié à une culture du « toujours plus », au besoin de croire qu'en voyant beaucoup de choses (et en n'oubliant pas de faire des selfies pour se le prouver, et, le prouver aux autres), on vit plus.



33 - Vol au-dessus d'un nid de doudous

La publicité, dont le budget pourrait résoudre à lui seul le problème de la faim, peut être vue comme distributrice d'une immense sollicitude en promouvant quotidiennement des « doudous pour adultes ».

- Doudous pour affronter la vie. Doudous pour affronter la mort.
- Doudous sillonnant les mers dans d'immenses porte-conteneurs.
- Doudous sillonnant les routes dans d'interminables files de camions.
- Doudous remplissant d'immenses entrepôts.
- Qui n'a pas son doudou ?

Donald Winnicott, pédiatre et psychanalyste, démontra, dans les années 50, que l'objet transitionnel (le doudou) créait un pont entre le sein maternel et le monde extérieur, permettait de supporter l'absence de la mère, le noir, le silence...

Le monde capitaliste distribue à l'envi des doudous pour adultes.

Nouveau smartphone, tableau de bord d'une voiture ressemblant (presque) à celui d'un Airbus, promotion sur des vols vers les pays chauds lorsqu'il commence à faire froid ...

Les doudous sont partout.

A tous les coins de rue des hommes et des femmes (retouchés) en font la promotion, sourires à élastiques accrochés aux oreilles, dents plus blanches que le blanc.

L'homme capitaliste n'a pas grandi, le soir dans sa chambre, il a encore peur du noir, il est dans le déni de sa mort, comme il est dans le déni climatique (on n'envisage pas plus la mort de notre espèce que la nôtre). Ce déni serait sans importance s'il n'avait pas de graves conséquences sur la nature et la vie de tous.

La mort n'existe plus, n'est plus visible, elle est dé-symbolisée ou perçue comme une incongruité.

Le capitalisme organise la cécité des hommes face à leur condition.

En fait, c'est toute la société qui est organisée autour de ce déni.

Pas étonnant que surgissent alors mille sornettes (cerveaux démenagés dans des ordinateurs, etc...) censées rassurer le riche ou l'homme moyen moderne « pétant » de trouille, lorsque la mort se rappelle à lui (malgré son argent et tous ses objets).

Des hommes et des femmes cumulant fréquemment connerie et richesse, se font cryogéniser, pensant (on ne rit pas !) être dé-cryogénisé(e)s plus tard, et, naturellement, faire partie de la future « team » dirigeante du pays...

Le capitalisme promet de vaincre la maladie et la mort. Mais dans la réalité il tue sans cesse : vente d'armes, guerres pour piller de nouvelles ressources, polluants et pesticides cancérigènes, destruction des espèces, destruction des écosystèmes, malbouffe, conditions de travail et de vie inhumaines, stress, attaques contre la sécurité sociale, fermetures d'hôpitaux, de maternité...

Le capitalisme porte en germe la destruction de la nature, la mort.

L'homme capitaliste qui a intégré ses valeurs, participe à son œuvre mortifère, et dans le même temps, serre très fort contre lui ses doudous par peur de la mort...

Surprenant, non ?

34 - L'égo-système n'est pas en danger L'ère du narcissisme généralisé

Jeune homme de la mythologie grecque, doué d'une grande beauté, Narcisse surprend son reflet dans l'eau d'une source et en tombe amoureux. Après une déception amoureuse (ou une punition divine) il meurt près de l'eau, où une fleur portant son nom éclot...

Woody Allen, pour sa part, obligea les gérants d'un hôtel à vider la piscine où il passait son temps à admirer son reflet...

Nous vivons l'ère du narcissisme généralisé.

Puisque le monde est violent et est devenu incompréhensible. Puisque la société semble ne plus avoir d'avenir. Puisque la nature est sans réponse (la technologie et la science guère plus). Puisqu'il se sent remplaçable en tous domaines. Puisque sa vacuité lui saute au visage régulièrement, l'homme moyen moderne, pétri de peurs, se crée une carapace, il se narcissise (sur-narcissise devrais-je dire).

Enfant-roi n'ayant pas grandi, il sait tout, veut tout, n'écoute personne.

Tout lui est dû. Il se sent supérieur, prétend n'avoir que des droits et, aucun devoir envers les autres et la société. On le trouve partout, dans les institutions, les entreprises, les familles, les alternatives, les syndicats, les partis, les associations,... où il gonfle de prétention, « gonflant » au passage, pas mal de monde.

Mais, le narcissisme moderne s'il est pénible à côtoyer, cherche par toutes ses attitudes (ce qui ne l'excuse en rien)... le soulagement.

Il met en place, inconsciemment, des mécanismes de survie psychique, des mécanismes de protection. Agité, blessé, anxieux, insatisfait, il pratique un hédonisme fébrile censé le rassurer.

Un hédonisme à base de doudous venus des quatre coins du Monde, par porte-conteneurs ou avions cargos, un « *hédonisme dépressif* » (Marcel Gauchet).

Il ne cherche pas ou plus à comprendre ou transformer la société, mais à en tirer le meilleur profit (les revendications des narcissiques sont de plus en plus effarantes), et surtout, à ne pas souffrir. Dépassé par les contraintes de la vie en Capitalocène, il joue le détachement et l'ironie, il devient cynique.

Il apprend à paraître et à impressionner (le regard et l'admiration des autres lui étant vital).

Il ne supporte pas, et envie, le bonheur (éventuel) de son voisin.

Il cherche à être associé à des célébrités voire à devenir lui aussi célèbre, même pour un 1/4 d'heure... Évaluant sans cesse les autres, il a peur de l'être à son tour.

Narcisse moderne, l'homme capitaliste cherche à oublier sa vacuité en affichant une fausse plénitude, un épanouissement de façade, bien souvent... outrancier. Il voudrait sa vie plus grande... il fait comme si.

Notre vaisseau est rempli de « comme si ».

Les relations entre narcisses, dépendant de leurs caprices (démésurés) respectifs, ne peuvent qu'être conflictuelles.

La méfiance ne s'installe t-elle pas alors, et avec elle la solitude, celle qui l'accompagne jusque dans les foules ?

L'enfant ne rêve pas d'argent.

Il ne sait pas encore qu'il devra bientôt, comme (presque) tous les autres dans la société capitaliste, limiter toutes ses dimensions créatrices et poétiques à celle unique et bien pauvre de: **travailleur-consommateur**.

La société capitaliste propose des doudous à des adultes ayant tué l'enfant en eux, des adultes ayant adopté des rêves d'argent, de pouvoir... Et, dans le même temps elle infantilise les adultes en les déresponsabilisant, en les privant de parole, en leur proposant de s'occuper de tout, de les rassurer (et assurer...), de leur donner le sein en permanence.

Un problème, une peur ? Un doudou et au lit !

Merci Amazon...

Étrange double mouvement apparemment contradictoire où sont infantilisés des adultes n'ayant plus l'enfant en eux !

Les « adolescents » pullulent, l'homme capitaliste accepte avec joie le fait de ne plus avoir de responsabilité, de se laisser guider par les normes, les modes, les tendances, les sondages, le journal de 20 h...

Grandir, devenir adulte, est fatigant, demande courage et responsabilité.

Grandir n'est plus à l'ordre du jour.

L'infantilisation pourrait passer pour un bienfait aux yeux de ceux qui regrettent avec nostalgie l'enfance, l'insouciance, cette façon légère et poétique d'être au Monde.

Mais le capitaliste ne propose pas d'aider à retrouver l'enfant qui est en chacun de nous, il le détruit.

Le discours capitaliste a fait émerger un nouveau sujet. Un sujet infantilisé refusant l'autorité mais soumis tout de même à une « nourrice » au sein toujours disponible.

Un sujet anxieux et narcissique ayant peur du noir quand vient la nuit (les places et quartiers éclairés toute la nuit dans les grandes cités).

Un sujet acceptant d'être transformé en « grand-enfant », alors même que ses enfants deviennent (de plus en plus jeunes) la cible de campagnes publicitaires de plus en plus agressives (les préparant à devenir à leur tour de bons consommateurs, de bons hommes-enfants capitalistes).

Une société de « l'adolescence interminable », du jeunisme, se met en place. La culture adulte élaborée, complexe, riche, disparaît.

Des parents renoncent de plus en plus fréquemment à exercer leur autorité (par peur de ne plus être aimés ?), ne savent plus (n'osent plus) dire non.

En résulte les enfants-rois ne supportant plus de n'être pas immédiatement satisfaits dans leur moindre caprice...

Des enfants-rois qui en grandissant, ont de plus en plus de mal à supporter les autres, la société.

Une « *société des individus* » (Marcel Gauchet) se met en place.

Une « *société du un par un* » (Jean-Pierre Lebrun) se pérennise.

Quid du lien social, de la politique, du vivre ensemble ?

36 - Pour ne pas souffrir, Narcisse se détache de ses émotions

L'homme capitaliste, narcissique moderne, est en adéquation avec le système..

Dans la société du spectacle et des apparences, il évolue avec grâce.

Il se voit en héros d'un film où tout gravite autour de lui. Il n'a pas quitté la toute-puissance de l'enfance.

Le capitalisme a engendré des personnalités infantiles, narcissiques et prédatrices, qui, en retour, le pérennisent.

Est-ce la conséquence d'un « deuil originaire » raté (processus psychique fondamental par lequel le petit d'homme renonce à la possession totale de l'objet (sa mère), et par ce deuil, construit ses origines, admet qu'il n'est pas maître de tout) ?

La priorité donnée à soi, l'indifférence aux conditions qui le lie aux autres, modifient ses comportements sociaux. Le narcissisme moderne, plonge dans l'incivilité. On peut le vérifier tous les jours sur la route et dans les lieux publics.

Tout en étant obsédé par le fait de ne pas y être assez reconnu voire admiré, le narcissisme moderne rejette son appartenance à la société... sans cependant la fuir. Puisque rien n'est compréhensible, rien n'a de valeur, alors, tout se vaut et rien n'a vraiment d'importance.

La tentation nihiliste est grande. Étranger aux autres, narcissisme le devient à lui-même, et pour ne pas souffrir, se détache de ses émotions. Difficile de se construire, dans ces conditions. Mais, en a-t-il encore le souhait ?

Le narcissisme anthropologique.

Quatre grandes baffes blessures ont été infligées au narcissisme de la société des hommes :

1 – Au 16ème siècle, Nicolas Copernic démontre que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil et que nous ne sommes donc pas le centre de l'Univers (Bing !)

2 – Au 19ème siècle, Charles Darwin démontre que l'homme n'est pas le centre de la création (Paf !)

3 – Au début du 20ème siècle, Sigmund Freud ajoute une couche en affirmant que l'homme n'est pas « maître en sa maison », mais déterminé par son inconscient (Ouille !)

4 – A la fin du 20ème siècle, de très nombreux scientifiques démontrent que l'activité humaine détruit la planète. Qu'une croissance économique infinie est impossible sur une planète finie, qu'il va nous falloir vivre plus simplement (Aaargh!)

Il est peut-être temps d'étudier un peu nos peurs...

37 - Les peurs

Où il est bon de rappeler leur création par le pouvoir économique-politique

La Surclasse et le pouvoir politique à son service créent en permanence, des peurs. Mais, nous le verrons plus loin, nous sommes également très forts pour en créer, sans eux.

La peur est inhérente et indispensable à l'humain.

Sans elle nous traverserions la route sans regarder à droite et à gauche, et nous ferions écraser par un livreur d'Amazon pressé par sa direction (et ses clients, hélas trop nombreux) de livrer rapidement, promptement, hâtivement, à donf, à bride abattue, ventre à terre, dare-dare, des doudous.

La peur est instrumentalisée depuis toujours. Les moyens modernes, en décuplent l'efficacité. Développement des faits divers par les journaux télévisés et les réseaux sociaux. Instrumentalisation de la peur du chômage (pour ceux qui ont un boulot). Caméras partout (pas pour nous surveiller, pour... notre sécurité). Instrumentalisation de l'immigration...

Les peurs créées par le système inhibent et rendent con.

Elle font vendre, des assurances, des systèmes de sécurité, des SUV (Snob Ubuesque Véhicule), des 4X4 à pare-buffles, des motos bruyantes, des cités fermées, des armes,...).

Elle font accepter des boulots ignobles, des conditions de travail épouvantables.

Elles détournent l'attention. Elles créent des boucs émissaires, permettant de souder un instant un groupe, un peuple, face à un ennemi imaginaire.

Machiavel l'avait vu : «... *celui qui contrôle la peur des individus, les contrôle* ».

38 - Où il est bon de découvrir que nous sommes (nous aussi) doués pour nous créer des peurs

La peur (Le Petit Robert) « est une crainte, un effroi, une émotion qui accompagne la conscience d'un danger, d'une menace ».

Exemple : la peur du gendarme (l'insecte).

Il peut y avoir une (des) expérience(s) directe(s) de cette réalité.

La **peur** est supportable, on peut en faire quelque chose (mais que faire du gendarme ?).

L'**angoisse** est une peur très forte n'ayant pas de cause très définie ou bien un « déficit informationnel », il ne peut y avoir d'expérience directe de cette réalité. Exemple : la mort.

L'angoisse nous plonge dans l'impuissance, elle est insupportable pour le psychisme.

Les hommes passent pas mal de temps à se créer des peurs les uns derrière les autres, à la manière des fortifications de Vauban (ou du Seigneur des Anneaux, c'est comme vous voulez), tout autour du cœur de la citadelle : l'angoisse.

Le but (tout à fait inconscient mais très efficace) est d'empêcher que l'angoisse ne soit atteinte.

Aussi, lorsqu'une peur (fortification) disparaît, il est nécessaire qu'elle soit remplacée par une nouvelle.

Nous nous créons ainsi des « peurs-remparts » (ou des tas de problèmes et d'activités stressantes ou sur-occupantes) pour ne pas être atteints par la peur suprême: l'angoisse. C'est des mécanismes du déni de mort. Déni très répandu, sur tous les continents, et bientôt, peut-être, dans des bœufs enterrés, sur Mars.

Pierre Desproges écrit : « *Le but de l'homme moderne sur cette Terre est à l'évidence de s'agiter sans réfléchir dans tous les sens, afin de pouvoir dire fièrement à l'heure de sa mort : Je n'ai pas perdu mon temps* ».

39 - Peurs et sécurité et gla-gla

On n'élimine pas le fait de mourir, en l'ignorant.

Les femmes et les hommes (et les autres genres) vivent, pour la plupart, comme s'ils n'allaient jamais mourir (ils vont être surpris).

L'agitation contemporaine, l'hédonisme exacerbé, le narcissisme généralisé (et les drogues autorisées ou pas) cachent une profonde angoisse, la tentative de la soulager, à défaut, de la faire disparaître. Mission impossible, même pour Ethan Hunt.

La tentative de dresser des digues contre le flot qui mène à la mort est vaine.

Derrière l'appel à toujours plus de sécurité, toujours plus d'argent, toujours plus d'assurances, se cachent des peurs qui cachent l'angoisse de la mort.

Ce ne serait pas grave si cela ne mettait en danger l'avenir de notre vaisseau et de ses voyageurs.

Freud écrit : « *L'homme civilisé a troqué un morceau de possible bonheur contre un morceau de sécurité* ».

L'État, au service de la Surclasse, a besoin de contrôler les populations. Mais l'appel à toujours plus de sécurité (alors que nous ne sommes pas plus en insécurité qu'avant) vient également d'elles.

Le sentiment d'insécurité a-t-il, alors, un lien avec d'éventuelles menaces ? De quoi les individus ont-ils vraiment peur ?

Montesquieu écrit : « *Vous faites bien d'amasser de l'argent toute votre vie. On ne sait pas ce qui peut arriver après la mort !* ».

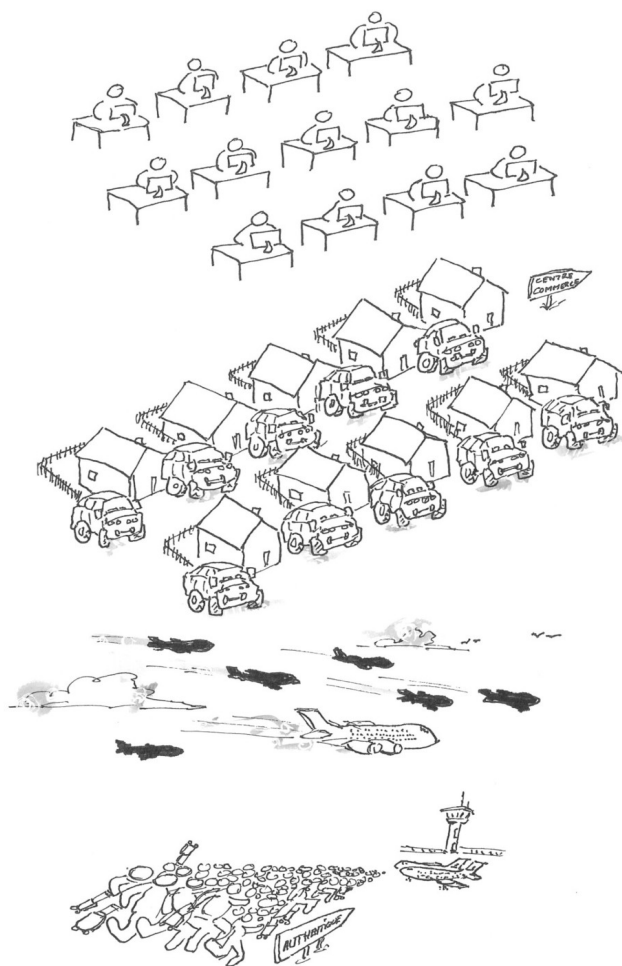
L'homme capitaliste veut vivre intensément, « parce qu'il n'a qu'une vie », « parce qu'il est unique »...

Vivre intensément (en faisant un maximum de trucs et de machins), mais, le plus souvent, sans risque (faut pas exagérer !). Il appelle le SAMU ou les pompiers au moindre petit bobo (ils n'en peuvent plus). Sa résistance à la douleur physique et psychique fond plus vite que les pôles.

Il, elle, iel veut être aimé follement, mais au moindre problème (il ne veut ni souffrir, ni se poser de questions) il zappe (quelques fois par SMS... le/la/... lâche !) pour une autre histoire, sans se demander s'il vient de créer de la souffrance.

Des sites de rencontres proposent la « rencontre sûre », celle où il n'y aura jamais de difficulté, de questionnements, de conflit... Sans blague ?

Alain écrit : « *L'égoïste est triste parce qu'il attend le bonheur* ».



40 - Altérité.
Que savons-nous de nous, et des autres ?

Presque rien.

Qu'est-ce que cette « étrange étrangeté » (Freud) tapie en chacun de nous ?

Ne sommes-nous pas beaucoup plus que ce que nous donnons à voir et à entendre ?

Julia Kristeva écrit : «... *pressés par le stress, impatients de gagner et de dépenser, de jouir et de mourir, les hommes et les femmes d'aujourd'hui font l'économie de leur vie psychique* ».

Comment est-il possible que tant d'individus traversent l'existence sans au moins essayer de savoir qui ils sont ?

Pseudos-vies, pseudos-singularités.

Pourquoi cette fuite par rapport à soi-même alors que l'homme moderne prétend à la singularité, à être unique ?

Anaïs Nin écrit : « *Nous ne voyons pas les choses comme elles sont, nous les voyons comme nous sommes* ». Et, de plus, sans savoir qui nous sommes vraiment ! Double fausse certitude. Les conséquences en sont désastreuses dans tous les domaines.

C'est que « l'étrange étrangeté » tapie en nous, nous fait sentir que nous sommes différents et plus complexes que ce que nous voudrions croire. C'est que l'altérité en nous, nous dérange. Nous aimerions que cela soit plus simple, et redevenir l'enfant qui ne se posait pas encore ces questions. L'homme moyen moderne a peur de ce monde inconnu en lui, de sa propre altérité, de la violence (par exemple) qu'il sent en lui et peut donc supposer chez l'autre.

L'altérité de l'autre nous dérange, elle nous renvoie à la nôtre.

Et cependant, pas de construction personnelle sans rencontrer l'altérité, sans l'autre. Les différences ouvrent des fenêtres, rendent la vie plus grande, plus colorée, plus riche, plus belle, plus intéressante.

Que dire du refus actuel de s'avouer qu'on a besoin des autres ?

Une société n'ayant d'autres buts que la compétition de tous contre tous, peut-elle porter un projet collectif ?

**41 - Rencontres ratées
Vivre ensemble ne va pas de soi**

J'ai vu trop souvent des hiérarchies de domination (ne pas confondre avec hiérarchies de fonction, voir plus haut) s'installer dans des lieux où l'on affirmait avec force être en dehors du système capitaliste, ou vouloir en finir avec lui.

J'ai vu les problèmes d'égo, renaître dans des syndicats, des partis de gauche, des lieux alternatifs...

Rares étaient ceux qui prenaient ces scories du capitalisme, en considération.

Pendant des années, Brigitte et moi avons reçu dans la forêt des copains « alternatifs » oeuvrant dans des mouvements politiques, sociaux, écolos... Très souvent nous étions face à des êtres gentils mais incapables d'entrer en relation, d'écouter les autres, tant ils étaient coincés dans des problèmes psys apparemment insurmontables...

Nous les voyions et revoyions « agités de l'intérieur », remuant sans cesse (et naturellement, sans effet positif) leurs problèmes... absents à eux-mêmes et aux autres. Nous avons souvent besoin de plusieurs jours de récupération, après leur départ.

Rencontres ratées. Dialogue impossible. Nous y mîmes fin en voyant moins de monde.

Comment ces copains pouvaient-ils espérer changer le Monde en allant si mal ? Lorsqu'on n'a pas réglé ses problèmes après 40 ans, n'empoisonne-t-on pas (un peu/beaucoup) tous ceux que l'on rencontre ?

Certains (et je me sens proche d'eux) essaient de fuir le système capitaliste, système violent, où ils souffrent.

Ayant vécu 25 ans dans les Cévennes et ayant ensuite réalisé des documentaires pour la Simplicité Volontaire et la Décroissance, j'ai fréquenté beaucoup de ces « fuyards » et me suis toujours demandé pourquoi si peu faisaient un vrai travail sur soi, quand ils en avaient besoin (je me pose la même question pour les « intégrés »).

Des femmes et des hommes, allant mal, fuient un système inhumain, pensant qu'il suffit de rejoindre une initiative alternative, pour aller mieux. L'ambiance chaleureuse suffirait à tout.

Un peu comme les amoureux qui croient que l'amour suffira...

La plupart des alternatives ne travaillent pas là-dessus. C'est un tort, les tares du capitalisme sont issues des nôtres, et ne disparaîtront pas d'un coup de baguette magique.

Nos problèmes (et leurs éventuelles solutions) ne sont pas d'ordre pratique. Nous savons tous ce qu'il faut faire pratiquement/techniquement pour construire un monde plus juste et plus tendre, mais rechignons à essayer de comprendre les causes profondes de nos comportements qui freinent cette construction.

C'est sans doute pourquoi nous ne progressons pas beaucoup humainement, et pourquoi les changements pérennes sont si rares, et tardent à faire nombre.

Que ne ferait-on pas, pour ne pas « y aller voir » ?

Que ne ferait-on pas, pour ne pas travailler ce qui nous travaille ?

42 - Connectés

Qu'est ce que c'est que ce bled où ça ne capte pas ?

Dès l'enfance, le petit de l'homme capitaliste est « connecté ».

Tout ou presque est désormais connecté : voitures, réfrigérateurs, douches, WC, tondeuse à gazon, cordes à sauter, couverts de table, biberons, tétines, bouteilles d'eau, récipients, valises, vélos, robots cuisiniers, capteurs d'haleine, sous-vêtements, pyjamas,... ça en devient ridicule.

Le phénomène se développe à la demande conjointe du business et... des individus. Un monde de SF de pacotille se met en place.

Ajoutons, pour ce qui nous concerne ici, que dans les domaines de la communication, **être connecté est plus facile que rencontrer**, que s'engager dans une vraie relation amicale ou amoureuse.

Permet de vivre ensemble... séparément, de zapper d'un clic une relation, un contact, de donner libre cours à sa violence en se cachant derrière des pseudos (les insultes et menaces de mort sur les réseaux sociaux). Mais permet d'exister, d'appartenir au e-monde, de satisfaire un peu son besoin de re-connaissance, de narcissisme voire d'égotisme.

La peur de rater quelque chose hante l'homme moyen moderne. Partout « il faut que ça capte ! », malheur aux zones d'ombre. Ses gadgets électroniques, véritables extensions-prothèses (exo-personnalité) sont en veille permanente, sur lui, ou tout près.

Où qu'il soit, il doit être joignable (les gens joignables partout sont-ils les plus intéressants ?).

Il est en contact avec le monde entier et ne connaît pas ses voisins.

Il n'aura fallu que trois décennies pour arriver à cette formidable aliénation !

Aliénation démarrant (hélas) à un âge de plus en plus précoce.

Aliénation tellement profonde que ceux qui ne s'y résignent pas sont presque considérés comme des anormaux, à l'image de ces rares parents qui refusent que leurs jeunes enfants aient un smartphone, ou passent leurs journées devant des écrans !

Aliénation et dépendance vécues comme une liberté.

Double réussite, de la société marchande et, de la société de contrôle.

Cette connexion permanente correspond-elle à un progrès dans les relations humaines ?

Michel Serres écrit : « *Le connectif a remplacé le collectif* ».

De temps en temps, le besoin de se retrouver « en présentiel », le besoin de fraternité, refont surface. Outre leurs revendications, les gilets jaunes en furent l'expression.

Il est intéressant de constater que l'homme capitaliste, s'il vit le collectif comme une corvée, ne peut vivre longtemps loin des grandes villes et s'empresse régulièrement de faire foule en vacances, en fiestas FB, aux championnats de baballe... La solitude le renvoie à lui-même, ce qui lui est rapidement insupportable. Il a besoin de l'agitation et du bruit.

43 - Mâmeté et zombies

L'une des sottises d'aujourd'hui étant de nier l'interdépendance entre les individus, **penser l'articulation singulier/collectif devient urgent.**

Ainsi, nous n'aurions plus besoin des autres ?

Dans son film de 2019 « *The dead don't die* », parodie de film horrifique, Jim Jarmusch montre des zombies (devenus tels à cause d'une catastrophe écologique) se traînant à la queue leu leu dans un cimetière, les regards rivés à leurs smartphones... Séquence doublement horrifique !

Les smartphones ne permettent-ils pas à la fois d'être « connecté » à un(e) autre, et de pouvoir le(la) zapper (comme on zappe un film ou un objet) au moindre caprice ? Ne montrent-ils pas la difficulté croissante qu'ont les individus avec eux-mêmes et avec les autres ?

La rencontre avec l'autre nous met au défi de nous connaître mieux.

Cette expérience est le plus souvent fuie. L'énigme de l'autre, nous l'avons vu, peut faire peur, elle renvoie à notre énigme intérieure. Le couple qui se ressemble physiquement (et a parfois un chien qui lui ressemble) en est l'un des archétypes les plus drôles.

Dans le film de SF « *Clones* » (Jonathan Mostow, 2009), les hommes ont tellement peur de la rencontre, qu'ils ont créé des clones pour le faire à leur place.

L'altérité dérange.

Pas étonnant qu'il y ait souvent fuite dans la « **mêmeté** ».

Le lien social se tricote aujourd'hui dans des communautés (éphémères) de ressemblances. Les individus s'y retrouvent autour des mêmes objets de satisfaction, autour de passions (parfois d'idées) communes, les confortant dans leurs hobbies, croyances (il existe un égo des familles, un égo des couples, un égo des associations, un égo des partis, etc...), dans leur besoin d'être rassurés, dans leur désir (inconscient le plus souvent) de ne pas se confronter à l'altérité.

La chaleur du troupeau (fut-il d'extrême droite) abolit un moment la solitude, le travail épuisant (ou vécu comme tel) d'avoir à assumer une différence.

Au sein du système de compétition généralisée actuel, l'autre est souvent perçu comme un adversaire potentiel.

Les parents qui poussent leurs enfants à être « meilleurs » que leurs camarades en classe (par peur que leurs rejetons ne se retrouvent au

chômage, ou ne figurent pas parmi les « winners » ?) illustrent le propos. Il n'est pas question de coopération, c'est chacun pour soi, l'imaginaire capitaliste se pérennise là aussi.

Hannah Arendt écrit : « *L'ouverture à autrui est la condition préalable de l'humanité* ».

Les alternatives sociales et écologiques, l'amitié, l'amour, ne sont pas du goût du capitalisme, les individus n'y sont plus divisés, ils retrouvent le chemin de la coopération, de la confiance, de la gratuité.

Ce qui est désintéressé et authentique donne bien peu de prise à la société marchande.

Ce qui est important a-t-il un prix ?

44

Autonomie, singularité, individuation, subjectivation. Quatre définitions et un questionnement

J'évoquerai bientôt les notions d'autonomie, de singularité, d'individuation et enfin de subjectivation.

Il convient donc d'en donner les définitions.

Autonomie

Cornélius Castoriadis (philosophe et psychanalyste) définit le sujet de l'autonomie ... *comme instance active et lucide (connaissant ses déterminismes) rendant possible une politique de la liberté fondée sur la responsabilité des individus.*

Singularité

Caractère exceptionnel de ce qui distingue.

Affirmation de sa personnalité, de ce qui nous différencie des autres. (Le Petit Robert).

La psychanalyse appelle « sujet » ... *ce qui parle dans l'individu, le seul à pouvoir se poser à lui-même la question : « Que suis-je ? ».*

Individuation

Processus de formation naturelle de l'individu psychologique comme être distinct de la psychologie collective.

La première étape de l'individuation est donc un processus de différenciation qui a pour but de développer la personnalité individuelle (psychologie.com).

Processus psychologique par lequel un être devient in-dividu (du latin individuum, «ce qui est indivisible»), c'est-à-dire une unité autonome et indivisible, une totalité (Jung).

En ce sens, l'individualisme forcé d'aujourd'hui est une individuation ratée.

Subjectivation

Processus multiples et permanents, en partie inconscients, permettant à l'individu la production de soi. Capacité à se reconnaître comme créateur de sa propre vie, comme sujet (l'auteur).

J'emploierai ces termes dans la suite de mes réflexions et questionnements..

Leurs définitions sont assez proches pour que je les interchange de temps en temps. Des puristes ne manqueront pas de me le reprocher.

Ils auront raison les bougres, mais j'espère qu'on ne me conduira pas au bûcher, je crains la chaleur.

L'explosion actuelle des demandes de reconnaissance ne débouche pas sur un grand nombre d'individus autonomes, mais, sur une **société-troupeau**.

Charles Melman (psychanalyste) écrit ; « *On a tort de penser que le sujet est avide de préserver sa singularité. Bien au contraire, on le voit se mettre en quête de toutes les identifications où il pourra se dissoudre* » .



45 - Subjectivation et capitalisme Le développement personnel à la sauce libérale

Si la plupart des slogans actuels de la publicité peuvent se résumer en celui-ci : « Unique comme vous ! », dans les faits le capitalisme s'oppose à toute tentative authentique de subjectivation.

Il n'a pas besoin de sujets singuliers, autonomes, mais d'un troupeau d'individus objectivés.

Pour le dire autrement, **le caillou dans le soulier du capitalisme est l'être singulier, autonome, qui se passe pour se soutenir des doudous et des pseudos-personnalités (véritables béquilles identitaires), que celui-ci propose en permanence.**

Un système malade détruit actuellement la planète, et c'est le mal-être de la plupart d'entre nous, qui le pérennise. Il s'adapte aux manques, aux souffrances, aux peurs des individus. Il propose un développement personnel (attente forte), à sa sauce (en vente partout, pourquoi ne pas en tirer de gros profits ?), ne tenant pas compte d'une recherche profonde de subjectivation, mais de demandes exprimant le souhait de se singulariser, tout en se coulant bien dans son moule.

« Parce que vous le valez bien », « Parce que vous êtes unique », « Démesurément vous », et caetera... Messages quotidiens semblant s'adresser à chacun. Messages captés par des millions d'individus au même moment... Pseudos-singularités fabriquées à la chaîne.

Individus ayant l'air épanoui, se retrouvant dans les mêmes bouchons au volant des mêmes voitures (qui dans les pubs, circulent toujours dans de magnifiques paysages déserts ou dans des villes désertées), en ayant hâte d'acheter le prochain modèle (fabriquer une voiture qui dure 30 ans est déjà possible, mais aurait très peu de succès).

On mesure l'étendue de la déroute actuelle en entendant, par exemple, de plus en plus de jeunes affirmer leur désir de ne plus vouloir « perdre leur temps » à suivre des cours jugés inutiles: philo, histoire, français...

L'éducation nationale s'adapte à ces demandes. Elle abandonne petit à petit (même s'il y a des résistances) l'idée de façonner des êtres éclairés et curieux, et risque de devenir une simple pourvoyeuse de « compétences » au service des entreprises, participant ainsi à l'« abêtissement » général et à la pérennisation d'un esprit de compétition nécessaire au système, à la guerre de tous contre tous.

Raoul Vaneigem écrit: *« Une école où la vie s'ennuie, enseigne la barbarie ».*

46 - Le temps de l'inauthentique

L'être singulier, autonome, est « irrécupérable » par le système marchand. Il consomme peu de doudous, se remplissant l'âme et le corps de choses vraies. Il ne participe pas (ou bien peu) à la destruction de notre vaisseau. L'agitation du monde moderne ne le concerne pas ou peu.

Qui dira les renoncements à une vie authentique de l'homme d'« affaires », la starlette, l'« influenceuse », le snob, le politicien professionnel, le nouveau riche, le grand (et le petit) actionnaire ?...

Comment concilier les comportements qu'il faut adopter pour ces « réussites » dans le monde violent de l'argent, du pouvoir et des apparences, avec les gestes désintéressés, la tendresse, l'amour ? Comment, la journée, manipuler des êtres grâce au mensonge, à la mauvaise foi et parfois la violence psychique, et le soir, vivre d'authentiques sentiments ?

Le capitalisme ne peut se perpétuer qu'avec des individus s'éloignant de leur humanité.

Un grand nombre d'individus se soutient encore dans la compétition généralisée, *grâce au narcissisme de petites différences vécues comme grandes* (Freud). Voyez les petites différences des feux et des clignotants, sur les SUV, qui, pour l'essentiel, se ressemblent.

Dans leur quête éperdue de reconnaissance et de réussite matérielle, les hommes capitalistes se croient tous différents... en même temps.

Bukowski écrit: « *Quand tout le monde est pareil, tout le monde est personne* ».

Pour ne pas être exclu du système (que signifie « exclu » dans ce cas ?), il faut renoncer à toute profondeur, à toute singularité.

La bêtise au front plat est devenue la norme. Non seulement on ne la cache plus, on n'en a plus honte, mais, on l'exhibe !

« *Si à 50 ans on n'a pas de Rollex, on a raté sa vie* » ! a dit un homme ayant passé sa vie à créer des publicités pour des produits inutiles, et des slogans vides de sens pour des politiciens professionnels malades.

L'on observe alors (un peu fatigué) des millions d'individus s'agiter (et détruire notre vaisseau), se perdre chaque jour un peu plus dans la participation à **une hystérie collective basée sur l'inauthentique**.

Mais, pour ne pas vous fossoyer le moral, je laisse la parole à Woody Allen, il écrit : «... *j'aimerais avoir un message un peu positif à vous transmettre. Je n'en ai pas. Est-ce que deux messages négatifs, ça vous irait ?*»

47 - Hamsters

Dans sa roue à hamster, l'homme moyen moderne croit toujours que d'autres s'en sortent mieux que lui. Que d'autres ont plus de trucs et de machins donc de sources de jouissance, de sources d'apparences, et de... consolation (ou de compensation, voir le chapitre Consoland).

Il court alors plus vite pour tenter de les rattraper (de les dépasser, peut-être), à la manière du coq stupide juché dans son auto, prêt à tuer toute sa petite famille pour dépasser le plus grand nombre.

Et la roue de hamster ne s'arrête jamais. Les très riches y figurent également, ils ont simplement plus de trucs et de machins, et, jamais assez.

Le capitalisme exproprie les hommes d'eux-mêmes, avec leur assentiment. Il leur propose de vivre plusieurs vies en une, ce qui lui permet de nouveaux profits grâce au « commerce des morceaux identitaires ». Rêve de marchands multipliant les clients dans un seul. Rêve d'homme capitaliste (vivre le plus de choses possibles serait synonyme de vie réussie) qui s'apercevra trop tard que c'est n'avoir vécu aucune vie que d'avoir essayé d'en vivre plusieurs. Qu'il n'est déjà pas si facile d'en vivre une seule.

Étranger à lui-même, l'homme moyen moderne endosse des pseudos-personnalités en prêt à porter et penser, en vente partout.

Disparue la corvée d'avoir à devenir soi.

Il s'agit de donner l'image de quelqu'un de libre et heureux, en harmonie avec le système. De sembler être dans le coup.

Dans la roue à hamster, on se juge et compare d'après des critères de plus en plus mesquins.

Alors, on mise tout sur les apparences, on fétichise les corps. Des corps jamais comme il faudrait. Et en avant la muscu, la chirurgie esthétique, le blanchiment des dents (et le noircissement de la peau), le « comblement !... » des rides, et caetera... (tout cela crée de l'emploi, est bon pour le PIB !). Il faut épater plus que plaire. Il faut ressembler à ce que les autres attendent de vous, selon les normes du moment. Comportements pathologiques considérés comme la vie normale. Des générations entières passent ainsi l'essentiel de leur temps de vie à courir, à stresser, pour être adapté à ce mode de vie.

Au secours, arrêtez la planète, je veux descendre !

48 - Changer par en haut ? Où l'auteur apporte, une fois de plus, des éléments déprimants

Alors, comment penser encore qu'une société plus juste et plus tendre puisse advenir simplement en votant de temps en temps, en modifiant quelques institutions, en faisant quelques réformes ?

Capitalisme et individus s'auto-façonnent dans des allers-retours permanents.

Changer est d'abord affaire individuelle (je ne suis pas en train de dire que le collectif ne sert à rien !).

Chacun est unique et doit trouver ses réponses à ses problèmes, avec l'aide d'un bon psychanalyste, je le conseille. La psychanalyse invite à trouver ce qu'il y a de plus spécifique en chacun. Ici pas de troupeau possible. En ce sens, la psychanalyse est révolutionnaire.

Gide écrit : « *Toutes choses sont dites déjà; mais comme personne n'écoute, il faut toujours recommencer* ».

Des grecs anciens à aujourd'hui en passant par Gandhi, Luther King, et bien d'autres, nombreux furent celles et ceux qui émirent cette nécessité impérieuse: changer l'homme afin de pouvoir (enfin) changer le Monde. Alors, je rabâche, moi aussi.

J'ai pourtant longtemps rechigné à cette idée, préférant les fables rassurantes des « Lendemain qui chantent » et du « Grand Soir »...

Puis, voyant que nous croupissons, j'ai commencé, dans la deuxième moitié du siècle dernier... à douter, et à chercher.

Mes recherches (je n'ai aucun diplôme) commencèrent avec l'histoire, puis ce furent l'anthropologie, la sociologie, la philosophie, la psychologie sociale, la psychanalyse.

Je faisais également de nombreuses rencontres en « présentiel », en chair et en os, avec des femmes et des hommes investi(e)s dans des expériences alternatives sociales et écologiques, dans le sud de la France et ailleurs.

Ces recherches m'amènèrent ici, même si je dois reconnaître que cela ne m'enchantait guère, découvrant que la tâche est encore plus importante que je le pensais !

Non, voter, faire des réformes institutionnelles et économiques, ne suffira pas. Seriner des messages d'amour, non plus (même si **l'amour est la réponse**).

De fait, les appels en direction des « décideurs » politiques pour qu'ils agissent dans les domaines sociaux et écologiques sont inutiles. Pourquoi en serait-il autrement ?

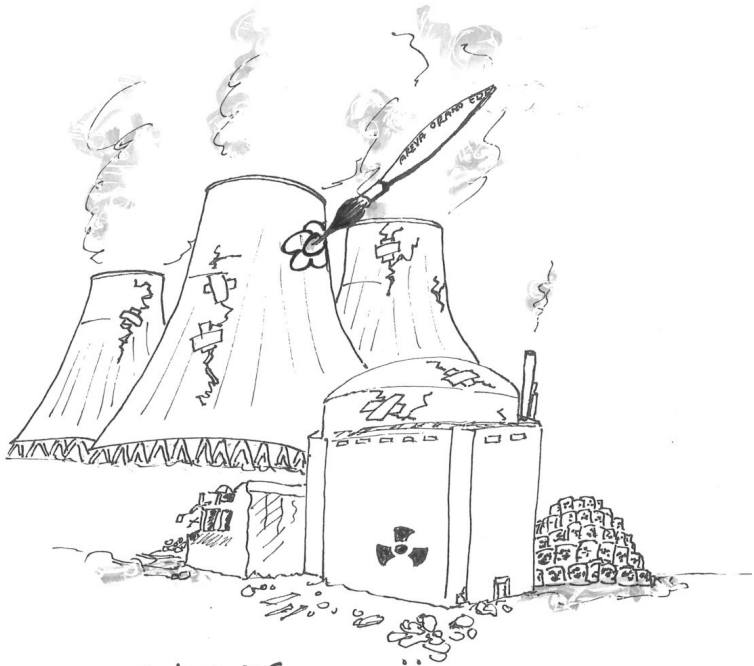
Ne sont-ils pas actuellement, presque tous consanguins avec la Surclasse ? Surclasse qui accumulera pathologiquement argent et objets jusqu'au dernier jour de notre vaisseau, tout en continuant, au sein d'un monde dévasté, à considérer la justice sociale et l'écologie comme des freins !...

Quant aux électeurs, ne sont-ils pas (pas tous) le nez dans le guidon, affairés à sur-consommer pour tenter eux aussi d'aller mieux ? Soutiens conscients ou inconscients des précédents.

Les « décideurs » vont-ils jamais contre l'opinion de leurs électeurs ? Combien eurent ce courage ?

Coluche écrit : « *Pour que les écolos gagnent, il faudrait que les arbres votent !* ».

Que peut bien signifier alors: « changer par en haut » ?



CROISSANCE,
VOITURES ÉLECTRIQUES,
RETOUR EN GRÂCE
DU NUCLÉAIRE

49 - Changer par en haut ? La politique est-elle intrinsèquement sale ?

Politique

Adjectif emprunté au latin *politicus* : « *relatif au gouvernement des hommes* » (Dictionnaire étymologique de la langue française).

Adjectif emprunté au grec *politikos* : « *qui concerne les citoyens, l'État* » (idem).

« Désigne ce qui est relatif à l'organisation d'une cité ou d'un Etat et à l'exercice du pouvoir dans une société organisée » (Wikipédia).

« Polis » signifie « cité » (au sens politique du terme).

«-ikos » suffixe d'adjectif donne « ique » en français. Politique signifie donc : « qui concerne les citoyens, la vie de la cité ».

Les individus semblent se désintéresser du sort de la société et d'institutions collectives, qui ont pourtant un impact important sur leur vie de tous les jours.

On peut en déduire sans trop faire d'erreurs qu'avec le temps, cela entraîne:

- Une démission de la responsabilité, de l'esprit critique.
- Un désintérêt pour les autres et le bien commun.
- Un repli sur soi, sur la sphère familiale ou les « clans ».
- Un repli sur le local, un rejet du national et de l'international, alors que les « macros-problèmes » (le nucléaire par exemple) ne seront résolus qu'à l'échelon national (voire international), et que le local non seulement ne pourra pas tout régler, mais intéresse vivement la famille Lapeine (dont le nom breton cache de lointaines origines africaines).

La politique devrait être l'une des plus belles activités humaines (avec l'art et l'amour). Elle a été salie, dévalorisée...

Si l'on compte les non-inscrits, les votes blancs, les votes nuls, les abstentions et le fait qu'un grand nombre vote pour ne pas voir arriver la famille Lapeine au pouvoir (le piège)... les présidents de la République de ces derniers temps (par exemple) ont été élus avec des scores ridicules qui devraient les inciter à l'humilité, et à écouter un peu plus.

Il n'en est rien. Est-ce surprenant ?

Présidents-rois mégalos, politiciens corrompus (pas tous), non jugés ou remis rapidement en liberté... les institutions sont aux mains du monde des « affaires » (dans les deux sens du terme).

Ceux qui devraient chouchouter le bien commun font l'exact contraire. Pendant la pandémie de 2020/21, des « décideurs » continuaient à fermer à supprimer des milliers de lits d'hôpital.

Gageons qu'il y aura, par contre, toujours un lit de disponible pour l'un de ces « décideurs ».

Des hommes et des femmes sont donc élus(e)s, et mènent des politiques inféodées aux banques et aux multinationales.

Des femmes et des hommes décident de prolonger la vie de déjà vieilles centrales nucléaires (dont les cuves de réacteurs ne peuvent pas être changées et commencent à se faire vieilles...), d'en mettre les déchets sous le tapis pour des siècles, de sanctionner les chômeurs, de reporter l'âge de la retraite, et j'en passe et des moins bonnes.

Pourquoi tant de gens votent-ils encore pour celles et ceux qui dégradent les conditions nécessaires à leurs propres vies ?

Je ramasse les copies dans une heure...

50 - Les alternatives, laboratoire des possibles

Les alternatives sociales et écologiques sont de plus en plus nombreuses. Tout en étant un formidable laboratoire expérimental des possibles, elles restent cependant marginales et ne permettent pas de basculement vers une société différente.

J'en ai filmé beaucoup et ai participé à quelques-unes. J'y fis de belles rencontres. Il est très important de les soutenir, mais, il leur manque à mon sens deux choses:

1 - Consacrer du temps à la réflexion, à la pensée. .

Faire vivre une activité dans son coin, n'est pas suffisant. Cela ne remet pas en cause un système mortifère qui peut consentir des alternatives... dans la marge.

Dans les alternatives, il semble plus simple d'agir que d'interroger nos comportements et la politique. L'action y est sur-valorisée. Penser est encore trop souvent vu comme une inaction, une perte de temps.

Or: « *connaître est agir* » (Miguel Benasayag).

2 -- Travailler sur les relations humaines. Très peu d'alternatives organisent des réunions pour que chacun puisse exprimer son ressenti par rapport aux autres, par rapport à l'ambiance. Les réunions sont quasi-exclusivement consacrées au pratique, à l'organisation. C'est dommage car les tares du capitalisme peuvent ressurgir partout (hiérarchie de domination, égo, non-écoute, manipulation...), puisque qu'elles sont aussi les nôtres.

Nos problèmes, nous commençons à le comprendre, ne sont pas d'ordre pratique.

L'échec d'une alternative (ou d'une histoire d'amour) est souvent dû à un manque de communication, et souvent aussi... d'introspection.

Les alternatives se méfient (souvent avec raison) de toute tentative de récupération. C'est pourtant ce qui arrive lorsque lorsqu'il n'y a pas assez eu de réflexion sur la nature du système actuel, et de ce que l'on veut faire. C'est ainsi, par exemple, que le co-voiturage (*Bla bla car*) est récupéré et devient une entreprise capitaliste (je vous conseille *Mobicoop*).

De grandes entreprises privées investissent dans le recyclage et l'économie circulaire (ayant alors intérêt à ce qu'il y ait le plus possible de poubelles...), ou dans le bio (le faisant venir de très loin), etc...

S'il y a de l'oseille (je parle ici de « blé ») à faire, on verra bientôt Bouygues créer des éco-hameaux avec des maisons en pailles... Vinci tente déjà de monopoliser le recyclage.

Le système capitaliste récupère tout, sauf ce qui s'est clairement défini contre lui.

Il peut tolérer des différences, à condition qu'elles ne sortent pas de la marge, et ne le remettent pas en question.

Créer des alternatives ne suffira pas pour aller vers un Monde plus juste et plus tendre, ou pour simplement survivre.

La re-construction d'une gauche sociale et écologique, radicalement (prenant les choses à la racine) anti-capitaliste ne sera t-elle pas également nécessaire ?

51 - Faut-il avoir plus peur des fins de mois ou de la fin du Monde ?

La question écologique implique toutes les autres.

Il s'agit ni plus ni moins que des conditions de la survie de nos descendants et des autres espèces.

En 2026, les catastrophes ne nous touchent pas encore (assez) directement. La peur de ne pas avoir de boulot est la plus prégnante. Les hommes modernes affirment qu'il n'est pas possible qu'il y ait du travail (puisque'il faut en passer par là pour avoir de quoi survivre) pour tous, ET que, dans le même temps l'on change de mode de vie.

Remarquons tout d'abord que le chômage est inhérent au capitalisme, il ne le résoudra jamais, il en a besoin pour régner sur les salaires et distiller la peur.

Travailler ou sauver notre vaisseau serait donc devenu le dilemme ?

Et des écolos d'annoncer (pour rassurer ?) les centaines de milliers d'emplois qu'on pourrait créer dans les énergies renouvelables, la relocalisation, le bio, etc...

L'écologie créera (et crée) des emplois mais ne sera pas la solution miracle pour résorber le chômage.

Il y a plus de 3 millions de chômeurs en France (sans compter le chômage bientôt généré par l'IA), et l'on n'arrête pas de tricher avec les chiffres en créant de nouvelles « catégories ».

La solution n'est-elle pas à chercher du côté de la diminution du temps de travail ?

Une droite étendue jusqu'au PS (et parfois même au PC) continue à parler de croissance, de productivisme, et donc à repousser des choix indispensables à notre survie au sein d'une nature préservée..

C'est un **effondrement global** qui se produira si nous ne sortons pas de la cage à hamster, si nous ne changeons pas cette vision du Monde.

Prenons un exemple : lorsque la SNCF supprime des trains de marchandises, elle ouvre un boulevard aux entreprises de camions.

Les camions se mettent à grouiller. La pollution augmente, mais, des milliers d'emplois de chauffeurs sont créés... Il est naturel, ensuite, que ces employés défendent leur gagne-pain, défendent le transport routier.

Pour sauver les écosystèmes (dans ce cas en finir avec les files de camions), il faudrait relancer le transport sur rail (mais aussi sur les canaux, en dirigeables, en mer avec des voiliers, etc...) et proposer aux chauffeurs de les embaucher.

Les travailleurs de l'aéronautique veulent fabriquer des avions, malgré la pollution qu'ils représentent (les avions, pas les travailleurs). Les travailleurs de l'automobile souhaitent qu'on sorte un modèle de voiture le plus souvent possible, alors qu'on ne sait déjà plus où les mettre (les autos). Les travailleurs des usines d'armement souhaitent...

Ce sont presque toutes nos activités qui sont à repenser.

C'est bien d'une planification orientée à la fois vers le social et vers la sauvegarde de la nature (en concertation avec toutes et tous), dont nous avons besoin, d'urgence.

52 - Les « aprèsmoil'déluge » Est-ce ainsi que les hommes vivent ?

L'homme capitaliste, celui ou celle (ou les autres sexes/genres) qui par ses choix de vie, à des degrés plus ou moins importants, pérennise le capitalisme, je le nomme, pour ce chapitre, l'« aprèsmoil'déluge ».

L'« aprèsmoil'déluge » se caractérise par un total désintérêt pour ce qui se passera après sa mort :

- Il se moque comme de son premier Covid de ce qu'il adviendra aux générations à venir, dont ses propres enfants font partie. Pourquoi en a t-il fait ? par narcissisme ? Mystère !
- Il roule à fond en 4x4 sur l'autoroute (on en voit plus sur l'autoroute qu'à la campagne...).
- Il prend l'avion comme on saute dans un bus.

- Part aux Maldives dès qu'il commence à faire frais, « faut se dépêcher ça va bientôt être sous l'eau... ». Se moque de savoir s'il y est pour quelque chose.
- Change de téléphone dès qu'il en sort un plus plat.
- Sera un virulent prosélyte de la 24 G, qu'il attend avec impatience.
- Il est actionnaire. Parfois de sa propre boîte...
- Il a des enfants-rois qui, à moins de 10 ans, brament pour avoir eux aussi un téléphone, un PC, une tablette, une montre connectée...
- Il envisage de changer son 4x4 essence par un électrique quand il se sent l'âme écolo...
- Il est pour le nucléaire, il faut bien que tout ce bazar fonctionne quelque temps. Ses arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière... petits-enfants (et leurs descendants) devront en surveiller les déchets et les centrales pourrissantes, mais ça ne le concerne pas (il s'en fout, il sera mort).
- Quelques fois il achète bio... par peur du cancer.
- Etats-unien il consomme 5 planètes. Français : 3. Heureusement qu'il y a des Africains et des Indiens qui sucent des cailloux, ça équilibre ! Pendant qu'ils sont occupés à ça, lui, tente de soigner son cholestérol en pédalant devant un écran numérique ou en allant étaler ses bourrelets en cure...

Et je pourrai en faire des pages et des pages, mais je deviendrai méchant.

Le capitalisme n'est pas moral, il fonctionne à l'égoïsme, à l'intérêt personnel. Il ne demande aux hommes rien d'autre que de rester ce qu'ils sont : égoïstes pour la plupart (pas tous, heureusement).

Pente facile.

Albert Einstein écrit : « *Prisonniers sans le savoir de leur propre égoïsme, les êtres humains se sentent en état d'insécurité, isolés et privés de la naïve, simple et pure joie de vivre* ».

Sortir du capitalisme, envisager un Monde plus juste et plus tendre, et prôner un changement profond de l'humain, une diminution du nombre des *après-moi/déluge*, semble impossible, pour le moment.

Mais il y a également de bonnes nouvelles (si si) : les questions fondamentales, qui ont mis tant de temps à émerger, se posent enfin.

Notre époque n'en devient-elle pas intéressante ?

53 - Et l'amour ?

Le capitalisme contamine tous les domaines de la vie, pourquoi l'amour y ferait-il exception ?

L'amour est de plus en plus vécu comme un contrat résiliable à tout moment. De nouveaux mots apparaissent : « curving » de l'anglais sinueux, manière vicieuse d'éviter quelqu'un tout en faisant semblant de conserver de l'intérêt pour lui, ou « ghosting » de l'anglais ghost (fantôme) manière cruelle de rompre en disparaissant du jour au lendemain sans aucune explication ni lettre...

Dès que le partenaire ne correspond plus aux attentes (qu'on ne questionne pas) ou lorsqu'un nouveau « candidat » présente davantage d'atouts, l'homme capitaliste, zappe.

Zygmunt Bauman appelle cela : « *l'amour liquide* ».

Les liens humains se fragilisent, les relations deviennent flexibles, créant un sentiment d'insécurité. L'altérité que toute rencontre amoureuse questionne, est le plus souvent fuie.

Nous sommes passés de générations qui restaient ensemble pour la vie (pour le pire ou le meilleur) à des générations zappeuses.

Le narcissisme et les attentes de certain(e)s étant sans limites.

Quelqu'un(e)s trouveront dans ces bouleversements, « chaussure à leur pied », pour d'autres, la méfiance dans les relations humaines s'installera (accompagnée par l'incertitude et la souffrance).

Sur les réseaux sociaux, beaucoup (pas tous, heureusement) se mettent en scène comme des marchandises derrière une vitrine. Il s'agit de paraître jeune, beau et dynamique.

La concurrence est rude. Chacun devient dépendant de son portable comme d'une drogue dure, il est allumé en permanence, un message pouvant ensoleiller ou détruire une journée.

Le portable, formidable réussite commerciale directement liée au besoin (il s'agit bien d'un besoin) insatiable d'amour et de rassurement des individus.

Le capitalisme tente de récupérer l'amour aussi.

Des écrans géants montrent des êtres à sourire permanent, comblés par leur nouvelle auto (ou un nouveau yaourt), évoluant dans un Monde merveilleux où tout le monde a la banane (ou le yaourt), a l'air heureux et

semble s'aimer. Les automobilistes coincés dans les immenses bouchons , contraints de voir ces écrans (ils sont disposés pour qu'on ne puisse pas y échapper), ne donnent pas la même impression...

Mais il y a des résistant(e)s.

L'amour est un moment de vie authentique dans une société qui ne l'est plus. Sa valeur réside au-delà des intérêts immédiats des individus.

Zygmunt Bauman écrit : « *Alors que la satisfaction du désir est l'annihilation de son objet, l'amour s'accroît avec ses acquisitions et trouve satisfaction dans leur durabilité. Si le désir s'autodétruit, l'amour se perpétue de lui-même* ».



5 FRUITS ET LÉGUMES
PAR JOUR ...

54 - Sexualité épanouie ?

Le capitalisme instrumentalise aussi la sexualité (**aucun domaine ne doit lui échapper**), la transforme en marchandise (la séduction passe souvent par de la consommation : restaurant, cinéma, voyage, cadeaux,...), lui impose souvent son imaginaire : obligation de performance, transformation de l'autre en objet, crainte de décevoir, règle du « donnant-donnant » de la jouissance, compulsion de communication...

Dans l'un de mes documentaires j'interrogeais Brigitte Lahaie qui animait (souvent accompagnée d'un psy) une émission sur la sexualité, sur une radio périphérique . Cette émission quotidienne montrait à quel point nous sommes loin d'une sexualité épanouie, et à quel point cela a de l'influence sur nos vies, comme Wilhelm Reich l'avait compris.

Cette émission aurait dû être programmée sur une radio de service public comme France Inter ou France Culture !

A mille lieues de l'étalage à tous les coins de rue d'une *sexualité heureuse* , les témoignages des auditeurs étaient effarants. Je n'imaginai pas à quel point la plupart des femmes et des hommes avait des problèmes avec quelque chose d'aussi naturel.

Un exemple ? Le clitoris. On découvre enfin qu'il n'existe que pour le plaisir, et rien d'autre (n'en déplaise aux religieux coincés).

Qu'il est bien plus important que la petite perle visible.

Lorsque mes enfants avaient 13 ans, j'avais visionné avec eux un documentaire prémonitoire sur le clitoris (c'était en VHS...).

Nous en avons discuté, beau moment de vie.

En 2020 est sorti « *Mon nom est clitoris* » formidable documentaire de Daphné Leblond et Lisa Billuart Monet. Je le recommande à toutes et tous.

La pseudo-libération sexuelle n'a fait que déplacer les sentiments de culpabilité. Autrefois régnaient inhibition et frustration, le poids de l'Église y étant pour beaucoup. Aujourd'hui apparaissent de nouvelles souffrances : difficultés avec la « performance sexuelle », frigidité, dysfonctionnement érectile, impression de n'être jamais « à la hauteur »...

Le libertinage (très « tendance » chez les hommes capitalistes) d'aujourd'hui a bien peu à voir avec celui du 18ème siècle. Les libertins du 18ème siècle prônaient la liberté sexuelle mais également celle de penser

et d'agir. Brisant les règles sociales et morales de l'époque, ils analysaient et critiquaient la société aristocratique, la montrant comme un jeu de dupes reposant sur le mensonge et le masque social.

Pour les « libertins » d'aujourd'hui, il s'agit seulement d'assouvir des pulsions.

En Capitalocène, le sexe est devenu un produit comme un autre.

Il s'agit aujourd'hui d'« optimiser » sa jouissance sexuelle, comme n'importe quelle autre activité. Des coachs et des spécialistes sont là pour aider... L'homme moyen moderne est prêt à consommer puis jeter ses objets de jouissance (parfois d'autres êtres objectivés).

Oublié le mystère du désir ?

Henry Miller écrit : « *Le sexe est une des neuf raisons qui plaident en faveur de la réincarnation. Les huit autres sont sans importance* ».

55 - La question écologique implique toutes les autres Notre agitation menace le Monde

Sans éco-système viable, nous mourrons tous.

Plus d'homme capitaliste, de SUV, de travail, de chômage, de course aux apparences, de voyages en croisière ou en avion, de loterie nationale, de coupe du Monde de baballe...

Rien.

Ah si ! Des insectes, des centrales en feu et des déchets nucléaires.

Et pourtant une majorité de femmes et d'hommes (souvent parents ou grands-parents de petits Terriens) se comporte comme si ce fait était sans importance.

Le mode de vie occidental est une catastrophe, mais semble apporter des « bénéfiques immédiats » aux hommes capitalistes.

Bénéfiques immédiats qui les soutiennent et les empêchent d'envisager l'hypothèse d'y renoncer, même en partie, même en sachant qu'ils seront la cause de leur propre extinction ou celle de leurs descendants !

Rappelons que près de 86 % de l'empreinte écologique des hommes (qui, a doublé depuis 1960 !) est le fait de 20 % de la population mondiale. Ces 20 % (la Surclasse et la partie des Classes Moyennes la plus riche) sont en lice pour emporter les championnats inter-galactiques de l'idiotie. De fait, s'ils continuent à vivre aussi sottement, ni les hommes capitalistes, ni leurs enfants, n'auront le temps d'aller vivre dans des bocaux enterrés, sur Mars.

Ces 20% sont également à l'origine des injustices sociales, de l'exploitation d'êtres humains, ce qui tendrait à prouver que **les luttes écologiques et les luttes sociales ne peuvent que se rejoindre pour déboucher un jour sur un autre système, une autre façon d'être au Monde.**

La croissance économique n'est plus désormais liée à un sentiment de meilleure qualité de vie. Au contraire.

Il nous faut donc arrêter de croître et même décroître (je parle ici des pays « riches » et de leurs habitants les plus pollueurs) dans les domaines qui portent atteinte à la vie.

Il nous reste peu de temps pour éviter la destruction définitive des conditions de vie sur notre unique et merveilleux vaisseau. Décroître dans les domaines mortifères s'accompagnera d'une croissance en humanité, de nouveaux rapports à la nature et aux autres. Ce sera également l'occasion d'aider ceux qui fabriquent nos objets, à enfin vivre dignement.

Ce n'est pas cette décroissance choisie qui risque de nous ramener à l'âge de la pierre, mais bien la poursuite d'une croissance infinie sur un monde fini.

Et cette décroissance ne pourra être le fait que d'hommes (et tous les autres genres et sexes) allant bien, ou pas trop mal.

Une décroissance imposée ne mènerait nulle part (ou bien à la barbarie), car les causes profondes de la croissance et de la sur-consommation seraient toujours là, enfouies au coeur des êtres.

56 - Pourquoi changer est-il si difficile ?

« Notre tête est ronde pour permettre à la pensée de changer de direction ».
Francis Picabia

Le changement est la seule chose qui nous permette de progresser, d'évoluer. Et pourtant de nombreux obstacles s'y opposent, dans la sphère sociale comme dans la sphère privée.

En voici quelques-uns :

- Il n'y a pas de mode d'emploi.
- La difficulté à connaître ses désirs (et au fond, à se connaître).
- La représentation du réel et de soi, souvent faussée.
- Notre cerveau reptilien est adapté au plaisir immédiat, et, n'aime guère le changement.
- Les habitudes rassurent, créent une zone de confort.
- Changer demande des efforts.
- L'inconnu peut faire peur, beaucoup préfèrent rester dans une situation où ils souffrent, mais... qu'ils connaissent.
- La peur de se tromper et de se retrouver dans une situation pire.
- Croire que ça va être difficile, voire impossible, le manque de confiance en soi.
- Croire qu'on est comme on est, c'est notre « caractère », c'est tout.
- L'attachement à une souffrance, à une névrose (la psychanalyse explique ce genre de faux non-sens).
- La peur d'échouer (ou la peur de réussir... le vertige de la liberté).
- Avouer qu'on s'est trompé est difficile.
- Le regard des autres (famille, amis, collègues,...).
- Se sentir obligé de se conformer à « la norme ».
- Les biais cognitifs (voir plus loin).
- Le striatum (voir plus loin). L'inconscient (voir plus loin).
- La difficulté à se laisser aller à l'inconnu, au rêve, à l'imagination.
- La difficulté à évaluer la balance pertes/gains. L'aversion à la perte (même minime).
- Le changement peut apparaître comme très déstabilisant lorsqu'on s'est construit autour d'une névrose forte (ou d'une croyance religieuse ou politique forte),
- Le manque de soutien.
- La volonté de maîtrise (de soi et des autres).
- La non-prise en compte réelle de la finitude (les individus qui ne fuient pas la pensée de leur mort, font des choix plus courageux).

...

Le mot **changement** est le plus employé par les élu(e)s au service du capitalisme, c'est même à ça qu'on les reconnaît. À chaque campagne électorale, nous avons affaire à une multitude de slogans, l'intégrant. Avec le temps, chacun aura compris qu'il a été totalement vidé de son sens (comme le mot **nouveau**, dans les pubs).

Changer réellement est changer de point de vue sur soi et les autres. Il y faut du courage. Beaucoup ne l'auront pas (ou ne voudront point l'avoir).

Toutefois, **il est difficile d'être en paix sans accepter, que tout change à un moment ou un autre**. Sans accepter le fait que le changement est au coeur même de la vie, qu'il est naturel.

Les femmes et les hommes qui sont fermés au changement sont malheureux.

Anatole France écrit : « *Tous les changements, même les plus souhaités ont leur mélancolie, car ce que nous quittons, c'est une partie de nous-mêmes ; il faut mourir à une vie pour entrer dans une autre* ».

N'y a-t-il pas en chacun de nous, un sentiment de perte, de mélancolie, que tout changement vient raviver ?

57 - Le cerveau, coupable idéal ?

Nous avons le même cerveau qu'il y a 70 000 ans.

Le cerveau reptilien n'aime pas le changement, n'aime pas sortir des habitudes, des zones de confort.

Notre néo-cortex, lui, est en pleine évolution, comme chez la plupart des espèces.

De nombreux chercheurs pensent que comprendre le fonctionnement de notre cerveau est suffisant pour comprendre nos comportements.

Le monde de l'entreprise s'intéresse beaucoup à cette façon **mécaniciste** d'aborder tout changement, il y voit l'occasion de modifier les comportements (grâce à la biologie ou à une « rééducation »), pour obtenir encore plus de performance chez les individus.

Dans la recherche actuelle des causes de notre sottise (oeuvrer à notre propre disparition), le « striatum » est devenu une vedette.

« Le striatum est la partie antérieure du cerveau qui régule notamment la motivation et les impulsions. C'est probablement la zone cérébrale la plus importante dans la prise de décision, et elle tient aussi un rôle important dans les phénomènes d'addiction » (Wikipédia).

Le striatum est ancien, comme le cerveau reptilien, avec l'attention portée sur le présent ou le futur proche.

Il « distribue » de la dopamine (molécule du plaisir) chaque fois que l'individu a la sensation de s'être préservé ou a obtenu quelque chose (manger, boire, copuler, apprendre, obtenir un statut social élevé...).

Selon les neuroscientifiques, le néocortex apparu bien plus récemment ne sert qu'à répondre aux exigences du striatum. Il prend conscience de la situation mais les catastrophes écologiques continuent (à cause de l'assouvissement des exigences du striatum pour obtenir de la dopamine).
Tous camés.

Mais, le striatum libère moins de dopamine à mesure que les effets bénéfiques sont éloignés dans le temps. L'objectif est bien : de la drogue comme récompense... à court terme.

Pour la neuroscience il suffirait d'inverser les valeurs actuelles de valorisation sociale pour que les humains changent de comportements et arrêtent de surconsommer, la récompense allant alors dans une autre direction.

Si simple ?

Le striatum est au commande d'un cerveau toujours plus performant, et réclame toujours plus de récompenses.

Cette explication, comme d'autres explications mécanicistes, a du succès car elle nous déresponsabilise : « ce n'est pas moi qui me fait agir, c'est mon cerveau, ma biologie, mes molécules »...

Mais, ce qui nous fait agir est enfoui profondément dans notre inconscient.

Nous sommes bien plus qu'un simple agencement neuro-biologique.

Albert Einstein écrit : *« Ceux qui aiment marcher en rangs sur une musique : ce ne peut être que par erreur qu'ils ont reçu un cerveau, une moelle épinière leur suffirait amplement ».*

Et Brassens: *« La musique qui marche au pas, cela ne me concerne pas ».*

58 - Les biais cognitifs nous font marcher de travers

Les biais cognitifs sont des pensées qui détournent la pensée rationnelle ou logique. Ce sont des façons intuitives de porter des jugements (ou de prendre des décisions) demandant moins d'efforts qu'un raisonnement.

Pouvant donc entraîner des résistances au changement.

Ils sont souvent à la base de jugements faux et sont dûs à plusieurs facteurs :

- Déficience intellectuelle.
- Manque de temps pour penser.
- Émotionnels (maintenir une image de soi valorisante).
- Bêtise.
- Motivationnels (éviter une *dissonance cognitive* quand on est soumis à deux croyances ou idées incompatibles).

Biais : oblique par rapport à une direction principale.

Cognitif : qui concerne l'acquisition de connaissances (psychologie, linguistique, logique, perception, ...).

Il existe de très nombreux biais cognitifs, en voici quelques-uns :

- Biais de confirmation (ne prendre en considération que les infos confirmant notre idée ou croyance).
- Biais de croyance (toujours conclure par sa croyance ou idée).
- Biais de notoriété (croire quelqu'un sur ses apparences).
- Biais de confiance (plus de la moitié des individus estime être plus intelligent que la moyenne).
- Biais de négativité (donner plus de valeur aux expériences négatives).
- Biais de cadrage (être influencé par la manière dont quelque chose est présenté).
- Biais de représentativité (juger sur des éléments insuffisants ou non représentatifs).
- Biais de statu quo (changer amène trop de risques ou d'inconvénients).
- Biais de faux consensus (penser avoir plus de soutien qu'on n'en a).
- Biais de l'illusion du savoir (rester sur des croyances erronées sans chercher d'autres infos).
- Biais de compétence (sous ou sur-estimer ses compétences).
- Biais de conformisme (penser et agir comme les autres).

- Biais de l'illusion de contrôle (grâce à un objet porte-bonheur par exemple).
- Biais de l'illusion de corrélation (croire en une relation entre deux événements non reliés).
- Biais rétrospectif (surestimer, une fois des événements arrivés, comment on les jugeait prévisibles).
- et caetera...

Les biais cognitifs freinent pensée, réflexion, débat et donc : changement.

Beaucoup d'entre eux ont à voir avec la connerie (voir le chapitre sur ce passionnant sujet).

On voit déjà ce que cela donne avec la « cancel culture », la montée du racisme, et les réseaux sociaux où il est de plus en plus difficile de dialoguer, d'échanger, de débattre harmonieusement (les biais cognitifs y faisant des ravages).

Chacun restant (violemment le plus souvent) rigide sur ses positions, pas ou peu approfondies.

J'ai pu constater cela partout, l'émotionnel (considérer ses sentiments et ses ressentis comme preuves) prenant très souvent le pas sur la réflexion et les faits.

Les expériences de décisions participatives, ne trouvent-elles pas là, une des causes de leurs échecs ?

59 - Bêtise

Généralités

Bêtise : « *manque d'intelligence et de jugement, sottise, idiotie, imbécillité...* » Le Petit Robert.

Imbécilité : « *faiblesse d'esprit, arriération mentale, grave manque d'intelligence...* » Le Petit Robert.

Connerie : « *manque d'intelligence et de jugement, sottise, stupidité...* » Le Petit Robert.

La bêtise, la connerie, l'imbécilité, lorsqu'elles atteignent un niveau paroxysmique (comme dans l'époque où nous vivons) freinent naturellement la réflexion, la possibilité de changements.

Je n'évoquerai pas le lieu commun qui veut que nous soyons tous con, ou tous le con de quelqu'un.

La notion de con est éminemment subjective.

De plus, être pris pour un con par un abruti peut être voluptueux.

J'évoquerai ici la connerie lourde, celle qui conduit les hommes à détruire leur propre planète, à frapper leur femme ou leurs enfants ou leur chien, à humilier leurs collègues, à tuer toute une famille pour gagner quelques minutes sur la route, à insulter et frapper les supporters d'une autre équipe de baballe, etc...

Ceux qui pensent encore que la Terre est plate, au moins, ne font de mal à personne.

Je n'insisterai pas non plus sur les différences entre bêtise, connerie, imbécillité, sottise et autre crétinerie.

Elles sont trop minimes pour l'usage que j'en veux faire ici.

Par exemple (au hasard), que dire de Trump ?

Est-il con ? Bête ? Idiot ? Crétin ? Imbécile ? Fou ?

Une définition unique et définitive de la connerie (par exemple) serait une connerie de plus, **le con étant celui qui n'écoute pas, qui considère sa vérité comme absolue, bref, qui conclut.**

Je ne le ferai donc pas. Ouf !...

Bertrand Russell écrit : « *L'ennui en ce monde c'est que les idiots sont sûrs d'eux et les gens censés pleins de doute* ».

Parmi les « personnes nocives », le con et le malade-psy (qui s'ignore ou qui ne se soigne pas) rivalisent en tête de classement.

Le cumul des deux est possible, mais heureusement rare.

On en trouve pourtant jusque dans les plus hautes sphères des entreprises et des États.

La vie sociale ne devrait-elle pas être organisée autour d'un but : empêcher les enfants de devenir aussi cons que leurs cons de parents ?

Ne devrions-nous pas nous poser cette exaltante question : Sont-ce les cons qui créent cette société à la con ou bien l'inverse ?

À moins que ce ne soit les deux ?

Récemment, un ami s'est enchaîné à des arbres bordant une route du Midi. Des motards voulaient les tronçonner, l'un d'eux s'étant tué en en percutant un. L'arbre avait dû faire un pas vers la route...

On ne dira jamais assez la cruauté des arbres qui, quelques fois, vont jusqu'à prendre des places de parking, m'empêchant de garer mon 4x4 électro-nucléaire !

Astrologie, superstitions, coutumes stupides, religions... la crédulité fait le lit de la connerie. Mais de belles conneries ont également été accomplies au nom du rationalisme.

La connerie commence avec le prosélytisme, avec la conviction de détenir LA vérité.

L'instruction et la culture, ne sont malheureusement pas des remparts suffisants contre la connerie (ni contre les maladies mentales). Les cons instruits (et boursofflés de pédanterie) ne prolifèrent-ils pas ?

Après s'être répandue sur la Terre, la bêtise part à la « conquête » de l'espace.

Est-ce bien étonnant ?

60 - Bêtise et capitalisme, le couple parfait

De tous temps, les pouvoirs ont exploité la bêtise. Nous avons seulement franchi un cap, grâce à la possibilité récente, donnée à tous, de pouvoir l'exprimer partout et à tous moments, devant des foules ébahies. Formidable progrès...

Le pouvoir rend-il con ?

Ou bien sont-ce uniquement des cons qui aspirent à dominer d'autres cons ?

Les cons dominateurs sont-ils moins cons que les cons qui aspirent à être dominés ?

Toute l'histoire humaine montre la difficulté qu'ont les hommes à éliminer la bêtise.

Alors qu'il n'y a jamais eu autant de moyens pour sortir de l'ignorance et des idées reçues, notre époque voit le triomphe absolu de la connerie avec son cortège de suffisance, de mauvaise foi, d'insignifiance, de vacuité...

Des légions de demeures font les unes des médias, profèrent des flots de crétineries sur les réseaux sociaux, les data-center en débordent (entraînant une énorme consommation d'électricité, des pollutions, de la chaleur...).

La bêtise ne se cache plus, elle s'étale, elle s'exhibe. Elle se veut la norme de l'époque, **elle est parfaitement intégrée à un système basé uniquement sur les apparences.**

Ces dernières années, des copains me voyant m'échiner dans la recherche des causes profondes de nos comportements, me disaient : « Ne cherche pas les gens sont cons, c'est tout ! ».

Outre que je ne me sente pas très bien moi-même (la connerie n'est-elle pas autant contagieuse que le Covid ?), je trouve l'explication juste les jours de fatigue, mais un peu courte les autres jours.

Ce qui caractérise ces « pathologies » (dans leurs versions lourdes) est une suspension de l'intelligence, une absence totale de doute, d'écoute et d'empathie. Un refus de l'approfondissement et de la contradiction. Les nouveaux médias en sont donc le support idéal. L'homme capitaliste (l'homme moyen moderne): le candidat idéal.

On reste confondu par la bêtise et la vulgarité des sociétés dites modernes. Certains programmes de la TNT (par exemple) ne pourraient même plus être caricaturés par les Inconnus, les Nuls, Charlie Hebdo, Siné-Hebdo ou Groland.

De jeunes décérébré(e)s siliconé(e)s ont des millions d'abonnés sur les réseaux sociaux. Aaahhhh !... L'« Entarteur », Noël Godin, ne sait plus où donner de la tarte.

Pierre Desproges écrit : « *Si les hommes font moins de conneries en février, c'est qu'ils n'ont que 28 jours* ».

Lorsque l'argent et les apparences sont la mesure de tout, à quoi bon grandir en humanité ?

Gustave Flaubert écrit : « *Le rêve de la démocratie est d'élever le prolétaire au niveau de bêtise du bourgeois. Le rêve est en partie accompli* ». Il écrivait cela à la fin du 19ème siècle...

La bêtise artificielle détrônera t-elle la bêtise naturelle ?

Je ne saurais trop conseiller pour clore ce chapitre (inclôturable), la lecture de l'incontournable *Dictionnaire de la bêtise* de Jean-Claude Carrière, qui vient de faire la connerie de nous quitter, ainsi que celle du bouquin de Maxime Rovere : *Que faire des cons ? pour ne pas en rester un soi-même* .



Sans légende ...

61 - Trop nombreux ?

Notre vaisseau comptera bientôt 10 milliards de terriens (nous étions 1 milliard en 1800).

Durant mon existence, la population de la Terre aura plus que doublé.

Une telle surpopulation pose, on le sait, des questions en termes de partage des ressources. D'autant que les inégalités sont grandes entre les continents et à l'intérieur de ceux-ci.

Aussitôt des mains se lèvent « ça y est, on a trouvé la cause unique de tous nos maux : nous sommes trop nombreux..... ce n'est pas parce que l'homme capitaliste vit comme un ~~porc~~ (j'aime les porcs) ogre, non ! c'est à cause de tous ces « crèves la faim » qui n'arrêtent pas de se reproduire.....à cause d'eux, on ne pourra bientôt plus prendre l'avion pour aller se dépayser... chez eux ! »

Une question se pose :

Notre mode de vie actuel serait-il moins pathologique, s'il était celui de 500 millions d'individus (voulant toujours plus, sans limites) ?

Ne déboucherait-il pas à terme sur les mêmes problèmes ?

S'il est vrai qu'il y aura bientôt des problèmes d'eau, de semences, de nourriture, est-ce la faute de ceux qui veulent seulement survivre ou bien des multinationales qui contrôlent dorénavant les ressources fondamentales pour en tirer toujours plus de profits (et de certains États qui s'emparent de richesses naturelles communes à plusieurs pays) ?

Et de la surconsommation dans les pays « riches » ?

Il faut naturellement s'atteler au problème de la surpopulation.

Dans les sociétés « occidentalisées », la baisse de la natalité et l'infertilité grandissante semblent travailler en ce sens...

L'Europe pourrait donner l'exemple (au Monde entier), en mettant en œuvre une **Décroissance choisie** dans certains domaines, et donner ainsi la possibilité aux peuples démunis d'atteindre un niveau de vie décent (et à en rester là, comme elle le ferait alors elle-même...), on peut rêver. Nous en sommes loin.

Il en est que j'ois dire que tout cela se réglerait tout seul : épidémie, écocide, guerre nucléaire, etc...

Ils se voient déjà (bien entendu) dans la future « team » des survivants comme les dé-cryogénisés que j'évoquais plus haut, ou les « survivalistes », petites bandes de *Problémos* (je vous conseille ce film), fiers par avance de de survivre aux autres. Mais pour combien de temps ?

D'autres évoquent le fait, pour quelques « élus » (là aussi), d'aller faire déborder leurs poubelles ailleurs.

Ils ne parlent pas de « découverte » mais de « conquête » de l'espace.

Tout un programme !

On devine alors ce qu'il adviendrait de Mars, la seule planète qu'une « élite » de riches cinglés pourrait (c'est tout de même peu probable) atteindre, et y survivre dans des bocalux enterrés (chouette perspective !) juste avant que la Terre ne soit définitivement inhabitable (je ne sais pas qui envier...).

Et on pourrait, comme ça, sauter de planète en planète, les fuir à chaque fois que la poubelle déborde.

Extra-terrestres ! ne prenez pas contact avec nous, nous sommes trop cons !

62 - Je suis un vieux con... de gauche et écolo

Il nous faut aller bien mal pour être représentés par des êtres allant aussi mal. Partout de petits coqs prétentieux règnent en roitelets d'opérette. Partout des individus y sont hélas soumis.

Une réflexion sur le pouvoir et la domination s'impose (je l'ai déjà dit mais, la sénilité me gagne).

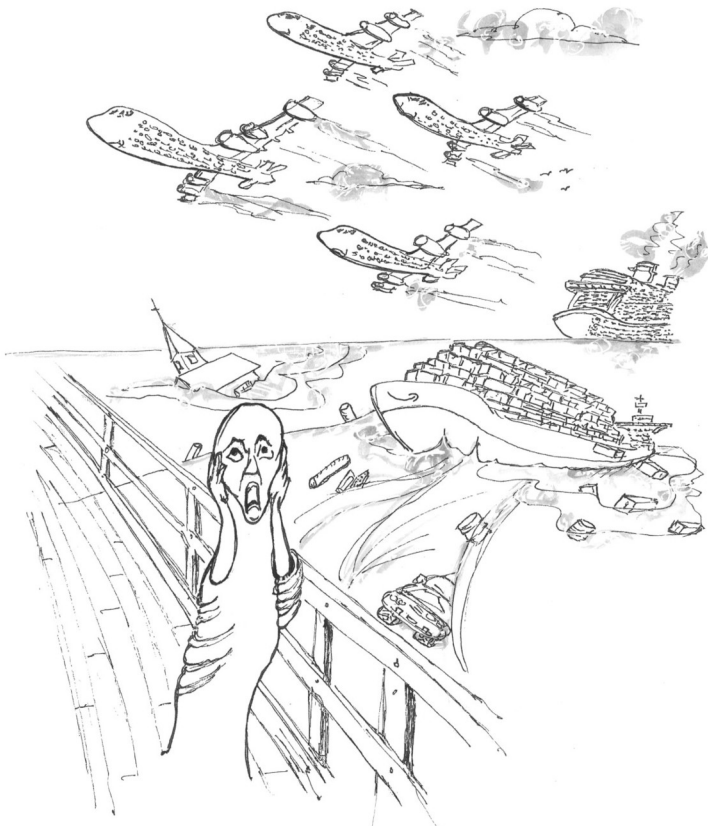
A quoi nous servirait (par exemple) de relocaliser économie, énergie, culture... si cela aboutissait à la création de féodalités locales ? L'extrême droite (les nostalgiques de Pétain et des Chemises Noires) ne s'intéresse-t-elle pas, elle aussi, au « local » ?

Comment inciter des femmes et des hommes réellement motivé(e)s par le bien commun, à prendre des responsabilités à la place de femmes et d'hommes attiré(e)s par le pouvoir dans le but de tenter vainement de dompter leurs errances pathologico-égoïstes ?

Je suis un vieux con de gauche. De celle qui tente de se construire entre social et écologie. Je suis un vieux con qui croit encore aux valeurs de solidarité et de fraternité.

Il est intéressant d'observer que dès que l'on évoque la nécessité de sortir du capitalisme, on nous renvoie Staline au niveau social, et la grotte préhistorique au niveau écologique. Alors que c'est justement ce que nous aurons si nous n'en sortons pas !

**Un capitalisme à visage humain est impossible.
C'est un oxymore de plus.**



63 - Manipulation et domestication La publicité nous lessive le cerveau

« *C'est bien joli tout ton baratin...* » me disent des copains « *...mais le capitalisme tient parce qu'il manipule les gens* ».

La manipulation des masses par la publicité et les médias est évidente, écrasante.

La publicité porte la promesse d'une société d'abondance.

Abondance d'objets, de loisirs, de divertissements... pour chaque problème ou coup de blues : un doudou.

Elle calme les peurs, réduit les conflits sociaux (qui se terminent presque tous par de la consommation, sauf pour les très pauvres), permet d'écouler la surproduction (voitures, télévisions, gadgets, etc...), mais surtout, participe à la création (et pérennisation) d'un imaginaire, que tout le monde est censé adopter.

Elle s'inscrit dans le discours capitaliste, y contribue.

Mais la publicité sert surtout à « dresser » à la consommation (oui, comme on dresse un cheval). Il s'agit de dresser les individus à être conformes à des normes, à un mode de vie, tout en leur faisant croire que c'est leur choix, qu'ils sont libres.

Elle fait semblant de croire à la singularité de celui ou celle à qui elle s'adresse, l'un des slogans actuel est : « Soyez vous-mêmes ! ». Comment pourrait-ce être le cas ? Des trucs et des machins (avec quelques fois de petites différences censées donner le sentiment de singularité) proposés à des millions d'acheteurs potentiels, dans le même temps !?...

Bien peu nombreux sont ceux qui dénoncent cette agression massive et permanente (véritable **néo-fascisme soft**) que les individus subissent dès le plus jeune âge.

Ils nous faut analyser la publicité :

- À quoi s'accroche-t-elle ?
- Ne joue-t-elle pas sur une promesse d'émancipation, en jonglant habilement entre individualisme forcené et besoin de conformisme ?
- Ses slogans ne participent-ils pas à créer un social et des individus particuliers, tournés vers eux-mêmes ?
- Ne participe-t-elle pas à un appauvrissement du langage et des manières de vivre ?

- N'impose-t-elle pas des impératifs glacés de « beauté parfaite » et de jeunisme ?
- Ne joue-t-elle pas un rôle de « cocon » pour les plus fragiles ?
- Comment transforme-t-elle des désirs en besoins ?
- Ne joue-t-elle pas un grand rôle dans la création du snobisme de masse et de l'hyper-narcissisme ?
- Ne participe-t-elle pas à effacer la frontière entre sujet et objet ? (l'homme capitaliste tend de plus en plus à considérer les autres comme des objets).
- N'impose-t-elle pas une vision appauvrie de l'érotisme ?
- Ne joue-t-elle pas également sur les désirs d'égalité ? (le coup de génie des fabricants de cigarettes, étatsuniens, qui proposèrent aux femmes, en 1929, de fumer comme... les hommes, doublant ainsi leur chiffre d'affaires et... le nombre de cancers).
- Que dire de ceux qui l'absorbe comme l'air ambiant, sans se poser de questions (ne possédant pas de culture propre à former le regard) et en font leur modèle de vie ?
- Que dire de leurs enfants ?

...

Le discours capitaliste incite le sujet à être accroché à son objet, tout en se croyant libre.

Il participe à la création de subjectivités capitalistes reproduites à l'envi à la façon d'une yaoutière reproduisant des yaourts.

Sortir du capitalisme sans analyse de son discours ?

64 - Manipulation et domestication

E-domestication

Les réseaux sociaux ou comment se manipuler soi-même

La déroute intellectuelle et psychique actuelle est pain béni pour les dominateurs régnants de la Surclasse et leurs potes du monde politique professionnel. Sans oublier la partie des Classes Moyennes la plus riche... les hommes capitalistes.

Complotistes, conspirateurs, fake news, mensonges, insultes, magouilles, cancel culture, mauvaise foi... l'émotionnel l'emporte presque partout, alors qu'Internet portait la promesse d'être un formidable outil culturel, un formidable outil d'émancipation.

Les algorithmes des réseaux sociaux mettent en avant les buzz (fortes audiences devant des rumeurs propageant un message jugé « fort », chutes dangereuses, débats violents, pseudos infos en exclusivité, tranches de vie censées être intéressantes, « clash » entre deux célébrités, actes stupides ou spectaculaires...) afin de maintenir beaucoup d'individus scotchés en quasi-permanence aux écrans, quitte à laisser s'exprimer la haine et le racisme. Le but premier et unique : bombarder des publicités, faire acheter encore et encore...

Mais les réseaux sociaux ne font pas que gagner des fortunes en vendant des millions de femmes et d'hommes aux marchands de pacotilles, ils participent également à la création de normes, au développement du mode de vie actuel, à la pérennisation du capitalisme.

Des millions d'êtres se sont ainsi mis à dévoiler leurs existences à tous les regards (y compris ceux de la police et du Rhaine).

Un panoptique (architecture carcérale permettant à un gardien, logé dans une tour centrale, d'observer tous les prisonniers...) est créé et entretenu... par les individus eux-mêmes !

La publicité imposait, par en haut, un bonheur bidon.

Les réseaux sociaux en impose un... par en bas.

On ne compte plus les jeunes (et moins jeunes) déprimés car n'arrivant pas à avoir assez d'« amis » (Aristote remarquait déjà :

« *On ne peut pas avoir beaucoup de vrais amis* »), n'arrivant pas à correspondre à des normes et des injonctions inhumaines : corps parfaits, maison fabuleuse, amis exceptionnels, pseudo-vie intense ...

L'injonction permanente à un bonheur factice a des répercussions sur la santé mentale. Être quotidiennement devant de la misère psychique, de l'agressivité, de fausses infos (souvent relayées sans avoir été vérifiées), de la vulgarité et de l'insignifiance... également.

65 - Les médias et le discours capitaliste

« *Mais tu vois bien que les médias sont presque tous aux mains de milliardaires* » surenchérisse certains copains. « *Rien ne nous oblige à les lire ou regarder, et, il en reste un certain nombre de livres* » rétorque-je, lorsque je suis en forme.

Je ne ferai pas ici le procès des médias aux ordres ou aux mains de milliardaires, membres de la Surclasse. Cela a déjà été entrepris.

Ne s'agit-il pas de créer des médias libres (ce que je fis en Cévennes, pendant 12 ans) ou de soutenir ceux qui existent, plutôt que de se lamenter sur la main mise de la Surclasse sur tout ce qui facilite la domestication des masses ? Ce qui est logique de sa part.

Il faudrait légiférer mais la loi est également du côté des très riches.

Je m'attacherai ici à essayer de décrire quelques-uns des motifs du discours capitaliste, sous-jacents aux actions des médias au service d'icelui..

Le désir de vivre une vie authentique n'est jamais complètement éteint, même en Capitalocène. La petite fleur repousse inlassablement au milieu du béton (elle est facile et déjà utilisée).

Le capitalisme est donc contraint d'imposer son discours, inlassablement, s'il ne veut pas voir des humains lui échapper. Ce discours (passant par la pub, les médias, la TV, le cinéma...) a de graves effets psychologiques: difficultés face au caractère illimité de l'offre de jouissance, difficultés par rapport à la quantité énorme d'infos disponibles (que quelqu'un a appelé « infobésité »), difficultés à en faire quelque chose, à en extraire une analyse, une pensée...

Le discours capitaliste tente de contrôler (de forcer) le rapport des sujets à la jouissance sans avoir l'air de le faire. Les individus doivent se croire maîtres de leurs pensées et de leurs actes.

Mais ce discours n'émane pas d'une instance sise à tel endroit de la planète (ou dans l'espace, comme dans le film « *Invasion Los Angelès* » de John Carpenter), il est en roue libre comme le système qui l'incarne.

Il n'émane pas seulement des grands médias et de la Surclasse, mais également de l'homme moyen moderne. Il est consubstantiel à la trouille

des membres dominants de la Surclasse qui mourrons malgré leurs fortunes, et à la trouille de tous les autres individus (idem).

Il ramène tout objet à de la consommation (nous avons vu qu'il peut aussi s'agir d'un autre individu objectivé, ou de voyages...), à une valeur de jouissance et de signe (et donc pas seulement à une valeur d'usage comme le pensait Marx), avec comme promesse un plus-de-jouir sans limites.

Il a du succès car il prétend résoudre un jour la question du désir (qui taraude tout sujet) par un toujours-plus-de-jouissance, et celle (liée à la première) de notre condition de mortel.

Or, cela ne marche pas, ne marchera jamais: le désir est irréductible et, nous sommes mortels.

La société de surconsommation, incapable de se calmer, tend ainsi à devenir une société de saturation.

Pas étonnant que tant d'individus se sentent perdus.

66 - Injonction paradoxale, dissonance cognitive et autres trucs étranges

L'injonction paradoxale (ou double contrainte) consiste à placer un individu entre deux contraintes (ordres, injonctions, obligations) contradictoires et incompatibles. Il ne peut satisfaire l'une sans violer l'autre. Le choix entre les deux contraintes étant impossible.

L'injonction paradoxale est très présente dans les rapports de domination, au sein des familles, au niveau politique, dans l'économie, le commerce... bref, partout. « Sois spontanée, « tu devrais m'aimer », « ne pensez pas à ce que vous ne devez pas faire », « innovez mais respectez les règles », « apprenez à contrôler vos émotions »... la double contrainte a à voir avec la perversion.

Elle peut se manifester dans une différence entre des mots prononcés et la façon de les dire, entre une façon de se tenir en contradiction avec les mots prononcés.

Récemment en première page d'un journal du Midi, on s'inquiétait de la disparition des « stocks » de poissons, on évoquait la nécessité de limiter la pêche.

À l'intérieur du même journal une page entière était consacrée à l'acquisition par un individu d'un énorme bateau de pêche ultra moderne capable de tirer des dizaines de kilomètres de filets, et à l'honneur que cela représentait pour son port d'attache ...

On incite les individus à consommer toujours plus, et dans le même temps, on les affole devant les catastrophes climatiques dues à la surconsommation !

Des entreprises surfant sur cette vague schizophrénique, osent même affirmer que grâce à leur production, il y aura moins de pollution ! Une marque de berlines de luxe allemande, illustre récemment ses films avec des slogans de lanceurs d'alerte écolos !

La double contrainte crée du mal-être (jusqu'à la psychose parfois). Elle montre une volonté de réduire l'autre à l'état d'objet, de le dé-subjectiver.

La dissonance cognitive est une tension qui se manifeste lorsqu'une personne est obligée d'avoir un comportement qui entre en contradiction avec ses idées, valeurs ou croyances.

En Capitalocène, les individus sont de plus en plus amenés à agir en contradiction avec ce qu'il y a d'humain en eux, au risque de perdre leur humanité.

L'homme capitaliste, est sans cesse rappelé par ce qui veut vivre en lui. Il reste toujours quelque chose d'humain au fond de lui (parfois très loin). Même si sa manière de vivre, ses comportements vis à vis des autres, de la mode, des normes, des apparences, de la nature, pérennisent le système capitaliste et ont l'air de le rendre heureux, il est le plus souvent, en « dehors de lui ».

Il vit comme on lui dit de vivre.

67 - On nous prendrait pour des cons ?

En Capitalocène, le niveau général diminue régulièrement.

L'homme capitaliste n'a pas besoin d'être instruit ou cultivé pour paraître.

Appauvrissement du langage, réduction du vocabulaire, réduction des subtilités linguistiques, quasi-disparition des temps, langage SMS, anglicismes,...

Orwell avait prédit la manipulation et l'appauvrissement du langage, afin d'empêcher la pensée.

Lorsqu'un parti politique ou une entreprise sont mal perçus, ils changent de nom (certains, dont l'homme capitaliste est adhérent ou actionnaire, le font très régulièrement, le RPR, EDF et Areva par exemple...).

Les « Conférences gesticulées » ont montré comment fabriquer des dizaines de discours (vides de sens) avec seulement quelques mots disposés de façons légèrement différentes à chaque fois.

On ne regarde plus un politicien professionnel de la même façon, après cette démonstration (drôle).

Phrases creuses, mots vidés de leur sens (ou utilisés dans un autre sens), effets appris, la manipulation du langage bat son plein. Les caissières deviennent des *Hôtesse de caisse*, les femmes de ménage des *Techniciennes de surface*, les handicapés des *Personnes à mobilité réduite*, la classe dominante *l'élite*, un ouvrier un *agent de fabrication*, les civils tués sous les bombes des *Dégâts collatéraux*, les vieux des *seniors*, les usagers des *clients*, la vidéo surveillance *la vidéo-protection*, les cotisations sociales *des charges sociales*, et caetera...

Lorsqu'on parle de « charges sociales », au lieu de parler de cotisations sociales, on tente de faire partager, une vision du Monde particulière : celle du capitalisme qui considère la Sécurité Sociale, la solidarité, le soin pour tous, comme des poids (des « charges »), dont il conviendrait de se débarrasser. En les vendant à Axa, par exemple...

L'une des manipulations récentes (d'excellents ouvrages existent sur ces sujets) consiste à faire passer dans le langage courant, celui du monde de l'entreprise.

Les activités humaines ne sont-elles pas toutes susceptibles d'être « gérées » comme on gère une entreprise ?

On utilise (jusque dans des alternatives) l'oxymore (rapprochement de deux termes que leurs sens devraient éloigner): « *développement durable* », « *croissance négative* », « *discrimination positive* », « *capitalisme moral* » !...

René Char écrit : « *La parole dépourvue de sens annonce toujours un bouleversement prochain* ».

Camus écrit : « *Mal nommer les choses, c'est ajouter du malheur au malheur du Monde* ».

La difficulté croissante à exprimer la détresse, l'injustice, les émotions, à élaborer une réflexion, une pensée, ne peut qu'entraîner de la violence.



68 - Penser le capitalisme est penser l'homme

« Enrichissez-vous et amusez-vous ! », « parce que vous le valez bien ! », « vous allez vous aimer ! », « soyez vous-même ! »... proclame le discours capitaliste semblant s'adresser à chacun.

Un hédonisme de pacotille, à tempérament et teinté de dépression, entraîne le recouvrement de la nature par des zones commerciales, des autoroutes, des porte-conteneurs, des camions, des aéroports et des ports gigantesques...

Les « grands projets inutiles » aux yeux des Zadistes, ne le sont pas, aux yeux de l'homme moderne.

Et, comme l'avait annoncé Guy Debord, l'usine du divertissement jouxte bureaux et entrepôts, on y crée artificiellement et en permanence de l'excitation. La société moderne est société de l'ennui, du répétitif, il ne se passe pas grand-chose...

C'est, par exemple, la raison d'être des jeux d'aventures extrêmes sur certaines chaînes de la TNT, de l'omniprésence du sport de compétition servant de défouloir...

Boby Lapointe écrit : « *Je ne vais jamais dans les endroits où on s'amuse, on n'y rencontre que des gens qui s'ennuient* ».

L'homme capitaliste n'est pas forcément mauvais, il lui suffit de ne pas penser. D'exister en somnambule, en ne se posant pas de questions, ça tombe bien, c'est fatigant...

La pandémie de 2020/2021 qui donna (enfin) du temps aux individus pour penser leur vie et le Monde, ne déboucha que sur environ 9 % de femmes et d'hommes décidé(e)s à faire un pas de côté. Mais la preuve était faite qu'il fallait d'abord avoir du temps pour penser sa vie et éventuellement, en changer.

L'aliénation quotidienne arrache ce temps aux hommes.

En voulant toujours plus, l'homme capitaliste se condamne à n'avoir jamais assez.

69 - Penser les limites **Non, tout n'est pas possible !**

Depuis quelques décennies, l'autorité du père est sapée. La figure paternelle a pratiquement disparu, laissant place au vide.

Il ne s'agit pas de regretter ce fait ou de revenir en arrière, au temps des baffes et des fessées, mais de réfléchir à la multiplication des enfants-rois qui ne savent plus ce que veut dire **non**.

Enfants-rois sans limites, sans cadre, préparés à devenir de parfaits hommes capitalistes.

Le monde des affaires et de la politique politicienne déborde d'anciens enfants-rois, que seule une sanction pénale peut arrêter. Et encore, ils y échappent souvent.

Une société perverse s'édifie.

Une partie non négligeable de la population, a déjà du mal à distinguer le bien du mal, à respecter les autres comme d'autres soi-même.

L'homme moyen moderne se donne de plus en plus de droits, de moins en moins de devoirs.

La publicité et la technologie ne lui font-elles pas croire à un hors-limites ?
La 25 G et l'iPhone 92 ne sont-ils pour demain, après-demain au plus tard ?

Dans les domaines de la science et des techniques, règne l'innovation à tout prix : « puisqu'on sait le faire, faisons-le, allez, on y va ! ».

Pas ou peu de réflexion.

Ainsi naquit l'énergie nucléaire (également par la volonté de créer des armes nucléaires), qui laissera aux générations à venir, après avoir fonctionné moins d'un siècle, le cadeau de déchets hautement dangereux, à surveiller pendant des milliers d'années.

Et nous aurons de la chance si nous n'avons pas d'accident avant !

Ainsi naquit l'IA...

A propos du nucléaire, deux questions:

- Est-il vraiment une énergie décarbonée ? (voir les dossiers de « Sortir du nucléaire »).

- Pourquoi ses plus farouches prosélytes n'habitent-ils pas près des centrales ?

La limite est nécessaire. Le petit d'homme ne peut pas se construire en son absence.

La limite préserve le désir en l'arrachant à la jouissance immédiate.

La perte de jouissance lorsqu'on lui dit non, offre à l'enfant l'opportunité de se confronter à son désir, de ne pas en devenir l'esclave, de grandir en l'apprivoisant.

Albert Camus écrit : « *un homme ça s'empêche* »

Le désir est en danger si l'on obtient tout, tout de suite, si l'on peut tout faire. Penser la limite c'est donc, penser le désir.

Le désir est l'essence même de l'homme.

Si un désir particulier (défini par une limite objective, acheter un objet par exemple) cesse quand j'ai comblé le manque (achat de l'objet), le désir en soi ne cesse pas une fois atteinte la satisfaction de ce désir.

La pulsion repose sur la possession d'un objet voué à être consommé, c'est à dire consumé, c'est à dire détruit.

Le désir est toujours le désir d'une singularité infinie ou inachevée (non-finie)

Il est inépuisable, il est mouvement sans fin ayant pour origine un manque. Spinoza écrit : « *le désir est l'essence même de l'homme, en tant qu'elle est conçue comme déterminée par une quelconque affection d'elle-même, à faire quelque chose* ».

Le désir est sans limite parce que nous sommes définis par un manque, un sentiment d'incomplétude. Le désir est la vie même.

70 - Penser techniques et technologies, avec ou sans ordinateur ?

Les catastrophes écologiques en cours (et à venir) sont dues à un mal-être que nous tentons d'apaiser en sur-consommant et donc en sur-utilisant techniques et technologies.

Or, ces dernières nous promettent de trouver des solutions pour sauver notre espèce et quelques autres... grâce à encore plus d'interventions de leur part !

Ainsi, les solutions techniques les plus folles circulent : arbres-panneaux reproduisant la capacité d'absorption du carbone, enzymes synthétiques augmentant la capacité d'absorption des arbres, parasols-miroirs géants placés dans l'espace pour renvoyer les radiations du soleil, injection de soufre ou de calcaire dans la stratosphère pour réduire le rayonnement solaire, bombardements d'arbres par avions (ça ne va pas assez vite au sol), sur-blanchiment artificiel des nuages (grâce à des solutions salines) pour augmenter la réflexion des rayons solaires, déversement de fer dans les océans pour favoriser la croissance du plancton, toits blancs pour renvoyer les rayons, changement du régime alimentaire des vaches pour qu'elles produisent moins de méthane (alors qu'il suffirait de manger moins de viande...), mélange du gaz carbonique à de l'eau et injection sous terre en espérant qu'il se transforme en minéraux, stockage du CO2 sous le fond des mers ou dans certains sols, conversion du CO2 en carburant grâce à des bactéries, relance du nucléaire, et caetera...

Les solutions technologiques ajoutent de la technologie là où elle est déjà omniprésente et destructrice.

Elles évitent aux hommes capitalistes de se poser la question du changement de mode de vie. **Ce qu'ils n'ont pas envie de faire.**

Elles dissuadent les « décideurs » de lancer les réformes, complémentaires au changement de mode de vie individuel, nécessaires pour sauver les écosystèmes. **Ce qu'ils n'ont pas envie de faire non plus.**

Car, rien ne doit remettre en cause le dogme de la croissance et la dictature de la rentabilité !

Le recyclage et l'économie circulaire sont des mythes (j'y ai cru). Ils ne font que ralentir (et bien peu) les processus en cours. Ils font croire à un cercle vertueux, en la possibilité de créer toujours plus puisqu'il y aura récupération infinie et remise en circulation (voir également **effet rebond** et **entropie**).

Or, l'extraction des ressources dans le Monde progresse bien plus vite que le recyclage.

La quantité d'objets sortant chaque jour des manufactures, est tout simplement gigantesque.

Le recyclage est très gourmand en énergie, et toutes les énergies s'épuisent.

Les déchets résiduels (brûlés ou enterrés, ce qui constitue d'autres pollutions) sont également considérables.

L'immense majorité des objets ne peut pas être recyclée.

Développement durable, croissance verte, économie circulaire, ne servent au fond que de « cache-misère » à une société assoiffée de consommation.

Nous avons survolé, un peu plus haut, l' *effet rebond*, j'avais oublié de vous parler de l' *entropie*.

L'**entropie** (tirée d'un mot grec signifiant transformation) exprime la dégradation (ou la disparition) de matière ou d'énergie, inhérente aux processus de transformation d'icelles.

Il y a entropie, donc perte définitive, à chaque fois que l'on fabrique un objet ou utilise une énergie (ce qui va souvent ensemble).

Une croissance économique infinie est impossible sur un Monde aux ressources bientôt épuisées.

D'ailleurs, au stade de bêtise où nous sommes actuellement, si nous découvrons une source d'énergie illimitée, nous détruirions notre vaisseau encore plus rapidement.

71 - Des pulsions au désir.

Le désir est démesure, il tend à outrepasser toute limite.

Les exigences d'amour du petit d'homme sont sans limites.

Il cherche une satisfaction illimitée.

Il souhaite le sein inépuisable et toujours présent. Il ne se consolera jamais de sa perte.

Les pulsions sont des phénomènes psychiques (inconscients) liés à des processus biologiques, faisant tendre inexorablement les individus vers un but (exemple : la pulsion sexuelle), grâce auquel la tension sera réduite (ou

pas). La pulsion est une poussée (qui nous dépasse et nous travaille) d'ordre biologique, qui s'impose au psychisme.

Le système capitaliste excite les pulsions. Ce que quelqu'un a fort justement appelé *capitalisme pulsionnel*.

Le désir est ce qui transforme la pulsion, la détourne, la socialise, la mue en symbole, rend possible sa sublimation (transformation de pulsions réprouvées, en valeurs socialement acceptables).

Sublimation sans laquelle il n'est pas de société, ni d'élévation intellectuelle et spirituelle possible.

Le capitalisme investit dans la pulsion et le court terme.

Il a ouvert la boîte de pandore des pulsions, tout devient possible, et donc le pire (étant donné le stade d'évolution actuel des hommes...), car les pulsions sont indifférentes aux notions de bien et de mal, à la réalité, aux droits des autres et aux limites.

Si chacun se donne le « droit » de vivre selon ses pulsions (la nature sauvage et brute en nous), ce sera la barbarie. Le capitalisme lui-même sera dépassé par sa folle création.

Ainsi, le capitalisme prépare la barbarie.

Il dévoile sa pulsion de mort.

Notre sort est lié au sort que nous lui réserverons.

Ne s'agit-il pas également, de sortir le capitalisme de nous ?

72 - C'est la totalité de notre existence qui est gouvernée par l'inconscient

Selon Freud, les deux bases de la civilisation sont :

- La maîtrise de la nature.
- La sublimation des pulsions (la transformation de pulsions réprouvées en valeurs socialement acceptables et reconnues. Par exemple : le déplacement de la libido vers le sport, le travail, le bricolage...

La civilisation est directement liée au psychisme humain.

La psyché humaine est constituée du conscient et de l'inconscient. L'image de l'iceberg peut en rendre compte, l'inconscient, la partie immergée, étant très très très très importante.

Tout passe par l'inconscient : les fonctions vitales mais également nos pensées, nos actes, nos émotions, nos réactions...

Les lapsus, les accidents à répétition, le besoin de certains de rester malade, le besoin de voler ou tuer pour être puni, les désirs de mort et d'amour mélangés, le sentiment de culpabilité chez les survivants d'attentats, le besoin de puissance, de reconnaissance, les actes manqués, les oublis, bien des maladies, les gestes compulsifs, les conduites répétitives, l'emploi d'un mot pour un autre, les fantasmes, les rêves... sont manifestations de l'inconscient.

- Des symptômes peuvent cacher ce qu'ils donnent à croire initialement.
- Rêver désirer la mort de quelqu'un peut cacher, au contraire, l'angoisse de cette mort.
- L'agoraphobie (peur de la foule) peut cacher un désir de rencontre sexuelle.
- L'angoisse de mort peut se cacher dans l'indécision permanente, la difficulté à persévérer ou à achever (une collection, du bricolage,...), dans la construction d'un empire (Trump, Poutine,...), dans la surconsommation (tant qu'il y aura à consommer, il y aura de la vie).
- La phobie du contact peut signifier un désir d'être caressé.
- On peut jouir de la destruction, y compris de soi.
- Les actes désintéressés ne le sont pas toujours.
- Si la violence ne peut pas s'exprimer, elle peut être retournée contre soi.
- Les névrosés s'accrochent à leurs névroses., etc...

Nous sommes agis de l'intérieur par quelque chose que nous ne maîtrisons pas.

Spinoza écrit : « *Les hommes se croient libres pour cette seule raison qu'ils sont conscients de leurs actions, mais ignorants des causes par où ils sont déterminés* » (il écrit cela au 17^{ème} siècle !).

Blaise Pascal (17^{ème} siècle également !) écrit :

« *Rien n'est plus capable de nous faire entrer dans la connaissance de la misère des hommes, que de considérer la cause véritable de l'agitation dans laquelle ils passent toute leur vie* ».



le guide du
ROUTARD
2043 ?

73 - Soumission (partie 2)

L'imaginaire capitaliste s'est installé en profondeur dans bien des psychés, il peut désormais se perpétuer, les nouveaux convertis devenant les nouveaux prosélytes.

Les causes de la soumission sont nombreuses :

Le petit d'homme naît fragile et dépend longuement des autres, il doit se soumettre au bon vouloir de ceux qui s'occupent de lui, il en restera quelque chose (avant la naissance, il nageait dans la béatitude, ce que Romain Rolland appela : *le sentiment océanique*.

- La manipulation par la publicité, les médias, l'éducation...
- L'intériorisation de valeurs impliquant des hiérarchies de domination.
- Le sentiment d'être libre, malgré le fait d'être dominé et manipulé.
- La croyance dans les fondements d'une idéologie, d'une religion.

- Le sentiment de ne pas être à la hauteur, d'avoir besoin d'un guide, d'une autorité.
 - Le désir de liberté peut s'accompagner d'une volonté de servitude (La Boétie).
 - L'accoutumance : les générations successives qui naissent dans un système de domestication, considèrent qu'il s'agit de quelque chose de normal, comme l'air qu'on respire.
 - L'habitude : l'individu est habitué à recevoir des récompenses (de toutes sortes)... s'il obéit.
 - Le besoin d'admirer un chef, d'avoir un père de substitution (les « petits pères » des peuples).
 - La fuite devant les responsabilités : ne pas avoir à penser et prendre des décisions est reposant.
 - Le besoin de se sentir protégé (même en contrepartie de la suppression de libertés).
 - La rationalisation : je finis par me convaincre que ma soumission est quelque chose de normal, ce qui m'évite d'en souffrir.
 - L'ignorance. La bêtise.
 - Les déterminismes psychologiques.
- etc ...

Tout pouvoir repose sur du vide, sur la croyance en ce pouvoir par ceux qui souhaitent (consciemment ou pas) y être soumis.

Les rois de France ne détenaient pas leur pouvoir de Dieu, qu'ils n'avaient jamais vu, mais de cours obséquieuses. Cours, corruption, magouilles, copains, passe-droits, lèche-culs... pullulent.

Le tyran Napoléon, par exemple, était admiré par des milliers de soldats qui après s'être battus à ses côtés pour la Révolution, s'en allèrent tuer (et violer), pour lui seul, à travers toute l'Europe.

Qui fit Hitler ?

Hitler ou des milliers de petits fonctionnaires, de boutiquiers, d'hommes de la rue... ? Wilhelm Reich auteur de « *La psychologie de masse du fascisme* » penche pour les masses.

Partout (ou presque) règnent, encore aujourd'hui, des roitelets (entreprises, communes, départements, régions, État, etc...). Partout des cours obséquieuses et serviles les accompagnent.

Sont-ce les roitelets qui créent les cours ou bien les cours qui créent les roitelets ?

Etienne de la Boétie (« *Les tyrans ne sont grands que parce que nous sommes à genoux* ») faisait le constat que **la domination trouve sa source dans la soumission.**

74 - Nature et beauté

Laisser disparaître la poésie des paysages naturels ?

Parkings géants, centres commerciaux hideux au milieu des champs, aéroports gigantesques, autoroutes de plus en plus nombreuses, panneaux publicitaires et écrans de TV géants...

Partout s'affiche l'esthétique hideuse de notre aliénation.

Ce décor semble avoir toujours été là pour les générations récentes, habituées à la laideur, parce que nées avec. Plus rien ne s'oppose (ou presque) à ce que tous les 15 ans, en France, une surface équivalente à la Dordogne disparaisse sous, le béton et la ferraille. Des municipalités (souvent de gauche, hélas) donnent des autorisations de construction à des supermarchés sous prétexte d'un accès plus facile à l'alimentation pour les plus démunis et parce que « ça crée de l'emploi » (ce qui est faux : lire « *Les coulisses de la grande distribution* » de Christian Jacquiau). Les grandes surfaces ne font pas de social, elles détruisent des emplois, sont étudiées et conçues pour faire acheter plus que le pousseur de caddie avait prévu et, surexploitent leurs employés et leurs fournisseurs.

L'homme moyen moderne vit désormais presque comme les riches. Il veut et peut sauter dans un avion quand il le souhaite pour aller se *ressourcer* en Inde pendant 15 jours... (une famille indienne mangerait pendant un an avec le prix des billets...).

25 000 jets volent en permanence au-dessus de nos têtes. Il y en aura bientôt le double ! Certains aéroports (en Allemagne par exemple) sont au bord de la saturation.

L'homme capitaliste se moque de son empreinte écologique, « on n'a qu'une vie » répète-t-il, pourquoi se priver de prendre l'avion dès que l'envie s'en fait sentir ?

Lorsque j'étais enfant (il y a moins de 50 ans), on pouvait se baigner presque partout. Aujourd'hui, la plupart des cours d'eau sont à sec ou pollués... Tout s'est passé si vite ! Nous allions en Ardèche faire du camping, dans le champ d'un paysan ami que nous aidions de temps en temps en échange d'un emplacement. Les « campings internationaux », avec supermarché et discothèque intégrés, n'existaient pas encore. Les centres de vacances en nature reconstituée et aseptisée n'étaient pas encore à l'étude.

Une société réduite à un supermarché planétaire, où la richesse matérielle est la mesure de tout, ne peut engendrer que laideur et violence.

Christian Godin écrit : « *les orientations vertes du capitalisme ne sont que des ruses pour faire triompher l'artifice. Elles ne font que nous éloigner davantage du sens de la nature, désormais perdu* ».

L'économie au service de l'appât du gain, ne mesure que nos pertes d'humanité.

Des êtres dont il n'est plus exigé que l'augmentation de leurs performances dans des domaines souvent emplis de vacuité finissent par devenir indifférent à la laideur et aux rivières polluées.

L'important n'est-il pas qu'ils aient une grosse auto avec de belles jantes et un beau tableau de bord d'avion (ou presque).

Mais, pour aller où ?

Elisée Reclus écrit : « *Là où le sol s'est enlaidi, là où toute poésie a disparu des paysages, les imaginations s'éteignent, les esprits s'appauvrissent, la routine, la servilité s'emparent des âmes et les disposent à la torpeur et à la mort* ».

75 - Nature et corps. La peur de l'organique

Si l'homme moyen moderne, l'homme capitaliste, aime (adore ?) son téléphone portable, il supporte de moins en moins ses odeurs, ses poils, ses formes, bref : la nature en lui.

Son corps ne lui plaît pas tel qu'il est. Il le remodèle, l'aseptise, le modifie, sans cesse. Il n'est jamais assez beau, jamais assez valorisant. Jamais assez

conforme aux canons esthétiques de l'époque diffusés partout grâce à des images trafiquées, où le moindre « défaut » a été gommé.

Corps « parfaits », sourires figés, dents plus blanches que le blanc. Modèles de femmes et d'hommes impossibles à atteindre (ils n'existent pas). C'est qu'il faut correspondre à des critères de plus en plus sévères et la compétition est là aussi, rude. Dans certains pays, des jeunes utilisent la chirurgie esthétique dès l'âge de 14 ans.

Que veut dire la maîtrise de la nature (et de la nature en soi) par le système (et par les individus) ?

N'est-ce pas la tentation d'en finir avec tout ce qui est naturel, avec tout ce qui existe indépendamment de nous ?

Le Monde se couvre d'images trafiquées, auxquelles il faudrait correspondre.

Difficile d'y échapper. Elles sont placées partout où le regard se pose .

Un formidable marché vit (bien) de ces peurs: Coachs, fitness, régimes, influenceuses, « comblement » des rides (!), musculation, piercings et tatouages, noircissement de la peau, blanchiment des dents, chirurgie esthétique, épilation, désodorisants, tonnes de bouquins... Le « mal-être avec son corps » crée de l'emploi et des profits, c'est bon pour le PIB...

L'homme capitaliste a peur de vieillir, de ne pas correspondre à des normes (extravagantes) et donc d'être rejeté (nous avons vu que seules les apparences comptent aujourd'hui).

Son corps est devenu un problème.

Le projet d' « homme augmenté » ne vient-il pas du désir inconscient de : « *nous guérir d'être humain* » (Jean-Pierre Lebrun) ?

D'en finir avec la condition humaine, le vieillissement du corps et les questions existentielles ?

Corps et inconscient (la nature en nous) tourmentent l'homme moyen moderne.

En Capitalocène, le corps est réduit à n'être plus que le support des injonctions permanentes des normes publicitaires. Les jeunes enfants intègrent les logos des marques dès le plus jeune âge, avant même de savoir s'exprimer. Un signe, une couleur suffisent.

L'aliénation au système capitaliste par l'intégration de son imaginaire, commence de plus en plus tôt.

Viol des consciences.

Combien de manifestants ?

Que dit de nous notre façon de traiter la nature ?

Que dit de nous notre façon de traiter la nature en nous ?

76 - Nature et émotions. Nettoyez-moi tout ça !

L'homme moyen moderne nomme la nature « environnement », ce qui a deux conséquences :

- Il se positionne en dehors d'elle, la nature devient ce qui l'environne.
- Cela lui permet de l'objectiver (la considérer comme un objet, qui peut être utile à ses désirs, à son expansion), et de se définir personnellement comme étant quelque chose d'autre, quelque chose de supérieur à elle.

L'homme moderne ne connaît plus qu'une nature aseptisée, balisée. Il reste très peu de nature sauvage. La présence humaine est si prégnante que les autres espèces peinent de plus en plus à trouver leur place.

Alors qu'on se perd dans la technologie, la nature nous renvoie à nous-mêmes, à notre solitude existentielle, elle déclenche des émotions (les émotions sont la nature en nous, on ne les maîtrise pas, elles surviennent, c'est tout).

François Terrasson écrit « *Chacun trouve beau ce qui correspond à son organisation émotionnelle, et laid ce qui la choque* ».

L'homme capitaliste a peur de ce qu'il ne maîtrise pas.

Il a besoin de maîtriser la nature, de maîtriser ses émotions.

Marais, carcasses, odeurs fortes, la nature sauvage (ce qu'il en reste) nous rappelle notre faiblesse, notre organicité (les boyaux dans notre ventre), ce que nous sommes réellement, notre vacuité, notre solitude, notre finitude. La nature est (et sera peut-être)... sans nous, c'est tout. Elle n'enchant plus (grand monde).

Les objets de la technologie nous font croire à un « hors-limites », nous enchantent, nous magnifient (je suis peut être faible, mais je fais partie de

cette espèce qui est capable de produire mon prodigieux Smartphone, ma prodigieuse berline électro-nucléaire...).

La nature est devenue lieu de défoulements (balisés), stock de ressources (elles s'épuisent), et poubelle (elle déborde).

L'homme moderne, vivant de plus en plus dans des cités, s'éloigne de la nature, et, de la nature en lui. On ne parle plus de nature mais d'« idée de nature ». Pour beaucoup de petits d'hommes, la nature est ce parc artificiel où on l'emmène de temps en temps.

Dans le monde-entreprise, il s'agit d'administrer le vivant comme on administre le reste.

Ce qui motive les hommes (calmer l'angoisse) leur paraît plus important que la préservation de la nature.

Le mode vie de l'homme capitaliste implique une certaine attitude par rapport à la nature.

Ainsi, continue-t-il inexorablement à détruire les conditions même de sa survie... par peur de la mort !

Dans mon département, même les petites villes se mettent à couvrir la nature de supermarchés. C'est à qui aura la plus vaste zone commerciale, sous prétexte de créations d'emplois, ce qui est faux.

Le commerce recouvre la nature de son pragmatisme affreux, symptôme de notre mal-être.

Notre rapport à la nature ne pourra changer qu'en développant une « intelligence émotionnelle » (avez vous vu le film « Le chant des forêts ?), en apprenant à discerner nos émotions, surtout si elles nous dérangent, pour les vivre mieux.

Pour (ré)apprendre à aimer ou respecter la nature, ne faut-il pas, comme pour la tendresse et l'amour, du temps, de la lenteur, de la contemplation, un consentement à l'inactivité... à la rêverie ?

77 - Nous pensons nous connaître La bonne blague

Si nous voulons changer le Monde (au moins la société des hommes), il nous faut comprendre la part inconsciente que nous y projetons.

Pourquoi une grande joie peut-elle cacher son contraire (ou des plaisanteries: la tristesse) ?

Pourquoi n'agissons-nous pas toujours pour notre bien ?

Pourquoi certains s'ingénient-ils à tout rater ?

Pourquoi sommes-nous si souvent attachés à nos blessures, maladies et névroses ?

Pourquoi sommes-nous hypnotisés (pas tous, il est vrai) par ce qui brille et fait vroom ?

Pourquoi avoir plusieurs histoires d'amour est-il souvent moins angoissant que se confronter à une seule ?

Pourquoi existe-t-il une jouissance de destruction ?

Pourquoi la compétition et la guerre demeurent-elles des moteurs ?

Pourquoi est-il parfois difficile d'aimer et de désirer la même personne ?

Pourquoi peut-on être excité par quelque chose de dégoûtant ?

Pourquoi (parfois) le besoin d'être puni, de se sentir coupable de quelque chose ?

Pourquoi avons-nous besoin d'étiqueter les autres, alors qu'ils évoluent ?

Pourquoi croyons-nous si souvent que ce sont uniquement les autres qui nous gâchent l'existence ?

Pourquoi nions-nous la présence de la violence, en nous ?

Pourquoi sommes-nous si nombreux à traverser l'existence sans essayer de nous connaître ?

...

Nietsche écrit : « *Pour ce qui est essentiel, la conscience est superflue* ».

En ce début de 21^{ème} siècle, l'homme censé être maître de toute chose ne peut qu'être ébranlé par le rôle primordial joué par quelque chose, en lui, qu'il ne contrôle pas, et pourtant le détermine.

En Capitalocène : silence total là-dessus.

Le capitalisme déteste la pensée, mais il déteste aussi l'introspection. Pour faire tourner la roue à hamster, nul besoin de penser, ni d'essayer de savoir qui l'on est.

Pensée et introspection sont donc deux merveilleux outils pour sortir du capitalisme, et le sortir de nous.

Nous savons désormais que l'agitation des hommes modernes est due à une tentative d'étouffer l'angoisse, de camoufler le vide.

Il nous faut donc, apprendre à vivre avec l'infinie solitude existentielle, sans quoi nous périrons... avant le terme (j'ai des copains qui pensent qu'il n'y a que cela qui puisse sauver la planète).

Mais, ce tête à tête avec le silence du Monde, avec l'essentiel, peut se partager.

La fraternité, l'amitié, ne reposent-elles pas, au fond, sur notre commune condition et la nécessité de trouver un peu de chaleur, de tendresse, de consolation ?

Fernando Pessoa écrit : « *Nous vivons tous dans ce Monde, à bord d'un navire originaire d'un port que nous ne connaissons pas, et faisons route vers un port que nous ignorons. Nous devons avoir les uns pour les autres une amabilité de voyageur* ».

Ce que nous pensons (disons et faisons) par rapport à la mort, n'est-il pas plus important que ce que nous pensons (disons et faisons) par rapport à n'importe quoi d'autre ?

78 - Je n'aime pas les gens.

La gentillesse

On peine à imaginer sa mort.

On peine à imaginer la mort de notre civilisation.

Comme la mort, la catastrophe écologique est sans images.

Celles d'aujourd'hui ne sont pas (encore) assez fortes pour toucher les individus (ça va venir...).

Quand les images seront assez fortes (les catastrophes plus près de chez lui), l'homme capitaliste en fera caca dans son pantalon (aucune tenue cet ouvrage), et partira aussi vite que possible, dans son SUV électro-nucléaire, vers la campagne. On s'y piétine moins en cas de fin du Monde, et l'on peut espérer y trouver de quoi dîner une dernière fois.

Il n'y a que dans la conscience angoissée de notre mort que nous sommes vivants, authentiques. Que nous comprenons l'importance de la vie, l'importance de nos choix.

Le déni de la mort (toute la société est organisée autour de ça) ne peut qu'empêcher de vivre vraiment.

Deux films récents, *Les noces rebelles* (Sam Mendès 2008) et *La vie domestique* (Isabelle Czajka 2013) montrent la vacuité qui s'empare de membres de la Classe Moyenne (aux USA et en France) ayant acquis tout les objets à auxquels ils aspiraient, et se trouvant alors devant un vide abyssal.

Nous créons (et nous nous créons) sur fond de néant, d'absence de sens. Et c'est l'absence de sens donné, qui peut nous permettre d'en trouver un, et, de trouver une place d'où parler. Les personnages des deux films (et de millions d'hommes moyens modernes actuels) ont en commun d'être absents à eux-mêmes, d'avoir laissé filer leur vie.

Nietsche écrit : « *Si les dieux existaient, qui aurait-il à créer ?* ».

Sur un mur de Montpellier, en 1979, quelqu'un avait écrit : « *Je suis Dieu, et je m'ennuie* ».

Cornélius Castoriadis écrit : « ***L'ultime vérité de la société occidentale est la fuite éperdue devant la mort*** ».

Je n'aime pas les gens, j'aime des gens.
Tous les gens ne sont pas aimables (à mon sens). Je ne le suis pas non plus pour tous les autres (à leurs sens).

Je n'aime pas les gens d'emblée, et pourtant je sens souvent leurs souffrances, leurs blessures. Peut-être font-elles écho aux miennes ? Ce sont peut-être ces blessures qui font d'eux des hommes capitalistes, ce qui ne les excuse pas totalement...

Je n'aime pas les gens et cependant j'ai décidé d'être gentil.

Robin Williams, écrit : « *Tous ceux que tu connais ont une bataille interne dont tu ne sais rien. Sois gentil. Toujours.* ».



79 - Rosebud

Le fait que nous soyons déterminés par notre inconscient (ainsi que par le social et l'histoire, mais nous les déterminons en retour, également) ne signifie pas que nous soyons condamnés au bien ou au mal.

Entre la Bourse et la vie, que choisirons-nous ?

La fable de la compétition est servie à tous les hommes, dans tous les « camps », dans le même temps. Elle ne concerne que celles et ceux qui veulent bien y croire. Qu'ils y croient, et y perdent ce qu'ils ont de plus précieux (leur temps de vie), les regarde.

Perdre son temps de vie...

C'est ce qui arrive à Charles Foster Kane, dans le film d'Orson Wells *Citizen Kane* (1941), l'un des chefs-d'œuvre du cinéma mondial. Kane passe son existence à bâtir un empire médiatique et financier. Il accumule argent, pouvoir, œuvres d'art, propriétés,... Et pourtant, il ne va pas bien. Son dernier mot sur son lit de mort, est : *Rosebud* (bouton de rose).

Qu'est-ce à dire ?

Le dernier plan du film nous montre une luge abandonnée dans un hangar, son nom apparaît : *Rosebud*.

Kane aura passé sa vie à surcompenser une blessure de l'enfance.

Il jouait dans la neige avec sa luge lorsqu'il fut emmené loin de chez lui, loin de tout ce qu'il affectionnait.

La luge est brûlée avec d'autres affaires et des dizaines d'œuvres d'art que le milliardaire accumulait fiévreusement, dans son palais...

Les désirs dont l'accomplissement procure du bonheur viennent de l'enfance. Ils ont bien peu à voir avec l'argent, les enfants ne rêvent pas d'argent.

Cela suppose-t-il qu'il faille renoncer à la jouissance de la consommation ?

Non, si elle n'obéit pas à une surenchère sans fin, comme c'est le cas actuellement.

Tant qu'elle investira (dans les inconscients) la croissance infinie (donc la prédominance de l'économie sur la vie), rien ne changera, notre unique et merveilleux vaisseau prendra de plus en plus l'apparence du Titanic.

Mais, la prise de conscience nécessaire est impossible par des arguments uniquement rationnels, s'adressant exclusivement à la conscience.

Il s'agit peut-être de sortir du déni par rapport à notre condition, d'écouter nos accords musicaux profonds pour savoir si nous sommes en harmonie, de tenter de devenir artiste de notre propre vie.

Il s'agit peut-être aussi de repartir de ce que nous sommes, de notre nature pulsionnelle violente et cependant ouverte aux possibles, aux évolutions, à l'hominisation, à la tendresse, à la poésie du vivant...

80 - CONSOLAND

La consommation-compensation

Le capitalisme est un système de compensation.

Compensation : Vient du latin compensatio (cum=avec) et pensare (=peser) : contrebalancer, équilibrer un effet par un autre.

La compensation (recherche supplétive de jouissance ou de satisfaction) est à l'oeuvre lorsqu'il y a une souffrance intime entraînant un déséquilibre, et donc, le besoin de rétablir un équilibre :

- Sentiment de ne pas avoir été aimé.
- Peur de ne pas être aimé.
- Manque d'estime de soi.
- Frustration.
- Peur d'être faible, de ne pas être à la hauteur.
- Peur de ne pas être assez « performant ».
- Besoin inconscient de puissance, de ré-assurance.
- Carence identitaire (peur d'être vide).
- Peur de ne pas être reconnu.
- Peur du manque de sens.
- Peur d'assumer sa fragilité.
- Difficulté à « gérer » ses affects.
- Peur de ne pas arriver à assumer un statut social (voulu par soi ou les autres, société, famille, etc...).
- Peur de ne pas arriver à comprendre le Monde et soi-même (attitudes narcissiques de compensation).
- Peur de ne pas correspondre aux normes en vigueur (esthétique, mode, ...).

- Manques (tendresse, amour, sexe,...).
- Jalousie (par rapport à un objet ou un sujet).

...

Consommer sert à calmer les peurs, les manques...

Nous l'avons toutes et tous vécu un jour ou l'autre.

Compenser en consommant offre une gratification sur le court terme. Les inconvénients sont souvent sérieux et apparaissent sur le long terme (surconsommation alimentaire, baisse ou disparition du désir,...).

Outre les facteurs listés plus haut, le système capitaliste impose des idéaux normatifs élevés.

Les individus ne peuvent pas (en général) les atteindre, ils doivent alors se procurer des compensations (que propose... le système).

Le masochisme semble être une composante de l'homme capitaliste, il participe en effet à créer une société dans laquelle il stresse en permanence.

Mais le stress ne l'empêche-t-il pas d'être atteint par l'angoisse (voir le chapitre sur les peurs et, le chapitre suivant) ?

81 - CONSOLAND

La consommation-**consolation**

Le capitalisme est également un système de consolation

Consolation : du latin consolatio, action de soulager. Soulagement apporté à la peine de quelqu'un.

La **compensation** essaie de nous soulager des peurs et manques.

La **consolation** essaie de nous soulager de l'angoisse.

Nous avons vu que l'angoisse était une très forte peur, née d'un

« déficit informationnel », d'une menace vague, indéfinissable et très effrayante...

Nota : les présents choix de définitions (concernant compensation et consolation) n'ont pour but que d'essayer d'éclaircir le propos, dans un contexte précis.

Dans le langage de tous les jours, un enfant peut être consolé pour avoir perdu un jouet, par exemple.

Ici, la consolation a à voir avec les peurs profondes, liées le plus souvent à la solitude, à la mort, à la condition humaine. L'épidémie de COVID (par exemple) a ravivé un moment l'angoisse de mort, jusque là déniée, et donc, le besoin de consolation.

L'angoisse est liée à ce qui nous échappe, à l'éphémère, à tout ce à quoi l'on tient et qui pourtant disparaît un jour où l'autre, à la peur (très ancienne) d'être abandonné, à notre propre disparition.

Walter Benjamin écrit : « ***Le Capitalisme sert essentiellement à apaiser les mêmes soucis, les mêmes tourments et les mêmes inquiétudes auxquels ce qu'il est convenu d'appeler religion, donnait autrefois réponse*** ».

Les églises du capitalisme sont les temples de la consommation, ouverts tous les jours, et bientôt, toutes les nuits...

L'homme capitaliste pérennise, par ses comportements, une société de déni (refus de reconnaître une réalité traumatisante), de consolation par la consommation. Et, toujours plus, car les angoisses liées à notre commune condition ressurent continuellement. Il faut alors tenter de les fuir... continuellement !

Les politiques, alternatives, luttes, revendications... pour aller vers des sociétés plus justes et plus tendres qui ne tiendront pas compte de ces constats, seront (à mon humble avis) vouées à l'échec.

J'en ois quelques uns penser « *c'est bien joli tout ça, mais, que peut-on faire ?*

Par quoi remplacer les compensations-consolations du capitalisme ? »

Ce sont deux excellentes questions et je vous remercie de les avoir pensées.

Peut-être s'agit-il moins de remplacer quelque chose par autre chose que d'appréhender différemment (et de différentes façons), notre peurs et nos manques ?

La réflexion est ouverte et c'est une bien belle tâche qui nous attend.

82 - Nous sommes bien plus que des travailleurs-consommateurs

Chaque être humain est unique.

Chaque être humain est bien plus qu'un simple travailleur-consommateur.

L'homme moyen moderne, pour l'instant, se laisse réduire à cette pauvre dimension pour le moment.

Chaque être humain doit pouvoir développer son être, s'autonomiser, se singulariser, s'individualiser, découvrir tous ses possibles, son unicité poétique.

La singularité vraie est l'outil le plus puissant contre le capitalisme.

Quelqu'un qui va bien, qui « travaille » sur ses peurs et angoisses, n'a pas (ou peu) besoin des doudous du capitalisme.

Une société d'individus allant bien ne pérenniserait pas le capitalisme.

Serait légère sur la Terre.

Le PIB pourrait décroître sans que notre vie se rapproche de celle des hommes des cavernes, puisque, dans la roue de hamster (vous vous rappelez ?), travail et consommation sont liés par nos peurs et manques, dans un cercle infernal et pathologique (je travaille pour consommer et consomme pour créer du travail).

Et je ne ferai pas des pages sur les activités nuisibles contenues dans le PIB : pollutions et dépollutions, fabrication d'armes et de pesticides, gadgets inutiles, nourriture empoisonnée, agriculture intensive, maladies et coûts que cela entraîne, maltraitance des animaux, gaspillage de nourriture, etc... d'autres l'ont déjà fait, et fort bien.

La question est: à quoi pouvons-nous renoncer ?

Il sera essentiel d'en débattre ensemble, mais la condition sera toujours de pouvoir renoncer à certaines choses tout en allant bien avec ça (et même, en allant mieux avec ça).

Il s'agit de redonner du sens à nos vies.

De réhabiliter l'homme dans toutes ses dimensions.

De ne pas seulement faire moins, mais d'inventer de nouveaux usages, de nouvelles façons d'être au Monde.

Il semble bien que si nous ne commençons pas rapidement à oeuvrer pour cette **Décroissance choisie**, dans quelques années, devant l'importance des catastrophes écologiques (nous n'avons encore rien vu), les populations affolées (qui n'auront pas changé de mode de vie) risquent d'appeler au secours un éco-totalitarisme à faire pâlir d'envie la famille Lapeine.

83 - Plutôt la vie

« *Viva la muerte !* », c'était le cri de guerre des troupes fascistes de Franco, soutenues par l'Église, massacrant la jeune République Espagnole.

« *Nous aimons la mort comme vous aimez la vie* » c'était le cri de Ben Laden, et c'est apparemment le cas de tous les « fous de Dieu », des croisades chrétiennes aux Talibans en passant par les actuelles extrêmes droites catholiques d'Europe (on brûlait des hommes et des livres il n'y a pas si longtemps, en Europe).

Le moteur du capitalisme est la pulsion de mort, mise au service de la croissance.

La course sans fin à une production qui n'est plus en rapport avec la satisfaction des besoins, mais mue par un désir insatiable, ne peut mener qu'au néant.

Accumulation et mort sont liés.

L'argent pour l'argent est un moyen (illusoire) d'aspirer à l'immortalité (d'où les mécanismes d'investissement, les intérêts, etc...).

Il y a quelque temps je regardais les images d'une assemblée de grands actionnaires d'une « grosse » société française. La plupart étaient au seuil de la mort et continuaient à lever la main en tremblotant pour que leurs actions grimpent encore et encore ! Avec les conséquences sociales et écologiques dramatiques qui allaient en résulter. L'angoisse de mort, dans

cette assemblée de très riches, était manifeste, ce qui n'excuse pas pour autant leurs comportements.

Elle est présente à tous les niveaux de la société.

Céline écrit : « *La race des hommes n'est jamais tranquille* ».

Pascal écrit : « *Nous ne nous tenons jamais au présent* ».

L'homme capitaliste, membre des Classes moyennes, enviant le grand actionnaire membre de la Surclasse, ne sera pas débarrassé de son angoisse de mort, même s'il parvient à le remplacer.

Le pauvre, enviant l'homme capitaliste, non plus (je re-rappelle que je ne dis pas qu'en finir avec la pauvreté n'est pas une tâche prioritaire).

La spéculation (qui cause des ravages sur toute la planète), fait croire que les choses seront toujours ce qu'elles sont. La situation présente est reportée dans le futur, il s'agit d'abolir le temps qui mène à la mort, de reporter la mort. Un peu comme le font inconsciemment certains collectionneurs (ils ne doivent jamais finir leurs collections, car, tant qu'il y a à collectionner... il y a à vivre). Un peu comme le font ceux qui bâtissent un empire (tant qu'il y a à bâtir, il y a à vivre, et l'empire est comme une « survivance » de soi).

Observez les « conservateurs » en tous genres (membres de partis de droite, grands et petits bourgeois, grands et petits actionnaires) qui serrent les fesses et leur magot, pétants de trouille, en voyant le temps filer. Accumulant encore et encore. Souhaitant que rien ne change, jamais...

Les liens entre capitalisme et angoisse existentielle sont étroits.

Les déterminismes psychiques, sociaux et historiques commencent à être connus, mais ne condamnent nullement d'avoir à les subir éternellement.

Connaître les problèmes est déjà commencer à les résoudre.

José Saramago écrit: « *Chaque chose porte en elle sa réponse, ce qui prend du temps, ce sont les questions* ».

84 - Une époque formidable

Les projections, dans tous les domaines, n'incitent guère à l'optimisme. Alors, pourquoi qualifier notre sombre époque de formidable ?

Parce que c'est l'époque où les hommes commencent (enfin) à se poser les questions de fond, celles sur lesquelles tout repose, et qui ont mis tant de temps à émerger !

Les hommes commencent à comprendre qu'ils ont un avenir commun, qu'ils ont un savoir à extraire de leurs problèmes, de leurs comportements. Nous savons désormais ce qu'il nous reste à faire: changer. Individuellement et collectivement. Tâche difficile, mais, combien enthousiasmante !

Je suis heureux de vivre dans cette époque, car nous sommes au bout et au commencement de quelque chose.

Bien sûr, la réponse est l'amour.

Mais, nous ne changerons pas l'homme en serinant des messages de paix et d'amour.

La culture n'y suffira pas non plus (beaucoup de nazis étaient cultivés).

Il est nécessaire de reconnaître la violence, la solitude, et la démesure en nous.

De permettre aux hommes (le sexe mâle) d'exprimer leur sensibilité, de reconnaître le féminin en eux.

De cultiver l'intelligence émotionnelle (pour mieux vivre les émotions, surtout les plus difficiles).

De penser le sujet entre individu et collectif.

De faire fonctionner alternatives et politique (après lui avoir redonné tout son sens), conjointement.

...

85 - Brigitte

C'était le Noël de 2008, il pleuvait des baignoires.

Une bande d'artistes, de plasticiens, de fous en tous genres avait monté un chapiteau de cirque au milieu d'un champ à la sortie de Villeneuve lès Maguelonne.

Ils avaient appelé cette initiative : « Les Boules de Noël », ils avaient les boules... refusaient la sur-consommation gangrenant cette fête.

Sous le chapiteau où l'eau avait fini par s'infiltrer, il y avait du théâtre, de la musique, des rires, des conférences, des films suivis de débats, j'y étais pour l'un des miens.

C'est là que je la vis la première fois.

Le lendemain nous faisons connaissance à La Pointe Courte, à Sète.

Nous avons eu d'autres vies. Nous ne nous quittâmes plus.

Il n'y eut alors pas une journée où nous n'échangeâmes des idées sur la politique, la religion, le cinéma, les bouquins, la philosophie, la psychanalyse, la vie... Nous courrions voir des conférences, étions abonnés aux émissions de philo de « France Cul », à des ciné-clubs, aux soirées « Théma » d'Arte...

Une soif d'apprendre, de comprendre... deux êtres n'ayant pas fait d'études, s'aimant, aimant la vie, aimant les livres, le sexe, le cinéma, les gens avec qui on peut parler de choses légères et profondes...

C'était une belle personne, attentive aux autres, on ne pouvait pas ne pas l'aimer.

Elle savait écouter, je lui disais qu'elle aurait fait une formidable psychanalyste, elle en riait.

Nous nous disions que nous avions encore au moins quinze/vingt ans pour nous balader ensemble, pour apprendre ensemble, pour faire l'amour, pour voir de beaux paysages ensemble, rencontrer de bels gens ensemble.

Nous avons acheté une Dacia Dokker d'occasion, je l'avais équipé d'un matelas, le but était d'arpenter notre région, en utilisant les petites routes, à la découverte de lieux non touristiques et de vraies rencontres... Nous avions commencé à le faire.

Et puis, à l'hiver 2019, elle se sentit fatiguée.

Dans l'attente des examens, une nuit, elle me demanda « tu crois que c'est grave ce que j'ai ? ».

Je lui répondis que je n'en savais rien et la serra dans mes bras.

L'angoisse s'insinuait en nous.

En janvier 2020, les résultats des examens annonçaient ce que l'on croit qui n'arrivera qu'aux autres : un cancer. Mal situé, non opérable.

Et puis, ce fut les voyages à Montpellier pour les chimios, les consultations, les scanners...

Des copains nous donnaient des conseils, nous cherchions, il n'y avait rien pour la sauver.

Elle m'avait demandé de rester à la maison, au milieu de la forêt, jusqu'au bout.

J'étais dévasté, le coeur dans un étou.

Désespéré de n'avoir aucune possibilité de changer quoi que ce soit.

Nous étions inconsolables.

Brigitte avait vécu près de grandes cultures agricoles industrielles dans le Nord, mais elle portait également de profondes blessures, une mère non-aimante, un père souvent absent qui se tua le jour de son mariage, l'un de ses enfants avait été retrouvé mort chez lui, en 2016.

J'avais mes souffrances, moins profondes.

Nous essayions de faire quelque chose de tout ça, en nous aimant, en aimant nos enfants respectifs, en aimant quelques amis, en aimant la vie follement.

Je sais que nous devons tous mourir, mais nous espérions avoir encore du temps.

Je ne l'entendis jamais se plaindre, malgré les souffrances et l'angoisse.

Quand on est amoureux on est toujours un peu con.

Ainsi, le maret au milieu de la forêt avait été baptisé officiellement

« Les Chats » (il y en avait trois plus nous deux), mais, entre nous, c'était la « Maison Sucrée Maison » (en hommage aux Bidochons).

Le mini camping-car était la « Pépémobile », j'étais son « Chat » ou son « Chadamour ». j'avais fini par l'appeler « Chatounette » parce qu'elle n'aimait pas trop que je l'appelle « ma Chatte », surtout en public (je me demande pourquoi...).

Hier les trois chats dormaient sur notre lit, à l'endroit où elle vécut ses dernières semaines.

J'écrivais ce livre qui traite de notre difficulté à vivre notre commune condition, il n'était pas fini lorsqu'elle s'envola, et, elle ne lisait plus depuis plusieurs semaines.

J'aurai tant aimé avoir ses critiques, en débattre avec elle, comme nous le faisons si souvent.

La réalité a rejoint la réflexion.

Notre rencontre était une évidence.

Chaque jour je lui disais : « T'ai-je dit aujourd'hui, que je t'aime ? ».

Mais c'est elle qui avait compris.

Alors qu'elle était en Normandie pour un colloque, elle m'avait écrit une belle lettre qui se finissait par ces mots :

« Je nous aime ». C'était bien ça.

Chaque jour, dans un profond respect mutuel, avec amour et tendresse, nous créions un « nous », tout naturellement.

Comme nous avons eu de la chance de nous rencontrer, et qu'elle accepte que nous fassions un bout de chemin ensemble !

Ma peine est profonde, profonde.

Aujourd'hui j'essayais de réfléchir à ce qui me faisait le plus souffrir.

Au-delà de ce « nous » et de cet amour stoppé en plein vol, je crois que c'est d'avoir entendu son désir de vivre encore, et d'avoir lu dans ses yeux l'immense tristesse de celle qui sait que ce ne sera pas possible. Et de n'y rien pouvoir.

J'ai fermé les yeux de mon amour, ma « Chatounette », le samedi 18 décembre 2021 à 11 heures du matin. Je lui répétais que je l'aimais pendant qu'elle mourait.

J'étais allongé près d'elle dans la jolie chambre en bois et en verre que j'avais construite pour nous. Dehors il y avait un oiseau qui volait de branche en branche.

Je vous propose quelques unes des lectures qui m'ont accompagné pendant la réalisation de mes films et de ce bouquin.

Que la vie vous soit douce. Il n'y a que l'amour.

Belbézé

janvier 2024.

86 - Lectures

Alain ACCARDO

Le petit-bourgeois gentilhomme. La moyennisation de la société

ALAIN

Propos sur le bonheur

Alain BADIOU

Eloge de l'amour

Jean BAUDRILLARD

Le Système des objets : la consommation des signes - La Société de consommation

Zygmunt BAUMAN

L'Amour liquide, De la fragilité des liens entre les hommes - S'acheter une vie L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?

Miguel BENASAYAG

Fabriquer le vivant ? - Éloge du conflit Plus jamais seul, le phénomène du téléphone portable - Résister c'est créer

Georges BRASSENS

Tous ses textes

Pierre BRUNO

Lacan passeur de Marx

Albert CAMUS

Le Mythe de Sisyphe - L'étranger - Les justes

Jean-Claude CARRIERE et Guy BECHTEL

Dictionnaire de la bêtise

Cornélius CASTORIADIS

L'Institution imaginaire de la société - Les Carrefours du labyrinthe...

Domaines de l'homme, le Monde morcelé - La Montée de l'insignifiance -

Gilles CHATELET

Vivre et penser comme des porcs

Stig DAGERMAN

Notre besoin de consolation est insatiable

Guy DEBORD

La planète malade - La Société du spectacle... et ses films.

Angélique DEL REY

De l'engagement dans une époque obscure - Connaître est agir

Anne DUFOURMANTELLE

Eloge du risque

Jacques ELLUL

L'Illusion politique - Pour qui, pour quoi travaillons-nous ?

Le bluff technologique

Sigmund FREUD

Psychopathologie de la vie quotidienne - Cinq leçons sur la psychanalyse...

Marcel GAUCHET

Le nouveau Monde

René GIRARD

La Violence et le sacré - Des choses cachées depuis la fondation du monde

- Le Bouc émissaire - Géométrie du désir

Christian GODIN

La haine de la nature

Roland GORI

L'individu ingouvernable - La folie évaluation

André GORZ

Stratégie ouvrière et néo-capitalisme - Écologie et Politique - Adieux au prolétariat - Lettre à D. Histoire d'un amour

Alain GRAS

Le choix du feu – Aux origines de la crise climatique

Aldous HUXLEY

Le meilleur des Mondes

Ivan ILLICH

Némésis médicale Le Chômage créateur - Une société sans école

Christian JACQUIAU

Les coulisses de la grande distribution -

Etienne de LA BOETIE

Discours de la servitude volontaire

Henri LABORIT

La nouvelle grille - Eloge de la fuite

Paul LAFARGUE

Le droit à la paresse

Christopher LASCH La Culture du narcissisme - Le moi assiégé Culture de masse ou culture populaire ? - La culture de l'égoïsme

Didier LAURU

De la haine de soi à la haine de l'autre

David LEBRETON

Disparaître de soi, une tentation contemporaine - L'adieu au corps

Jean-Pierre LEBRUN

Un monde sans limite - La perversion ordinaire - La condition humaine n'est pas sans conditions - Je préférerais pas

Bernard MARIS / Philippe LABARDE

Ah Dieu que la guerre économique est jolie!

Michela MARZANO

Extension du domaine de la manipulation - Visages de la peur

Karl MARX

Misère de la philosophie et ouvrages de Lucien Sève sur l'oeuvre de Marx

Charles MELMAN

L'homme sans gravité - La nouvelle économie psychique

Sandra MESHREKY

Psychanalyse sans domicile fixe

Jean-Claude MICHEA

L'Empire du moindre mal - L'âme de l'homme sous le capitalisme, postface
à La culture de l'égoïsme

Edgar MORIN

Introduction à la pensée complexe

Robert MUSIL

L'homme sans qualités

Friedrich NIETZSCHE

Crépuscule des idoles - Le gai savoir - Au-delà du bien et du mal

George ORWELL

1984 - La ferme des animaux

François PARTANT

Que la crise s'aggrave ! La fin du développement

Jean-Bernard PATURET

D'une soumission l'autre...

Sabine RABOURDIN

Les sociétés traditionnelles au secours des sociétés modernes

Jacques RANCIERE

Le maître ignorant - Chronique des temps consensuels

Whilelm REICH

La psychologie de masse du fascisme - La révolution sexuelle

Marie ROMANENS et Patrick GUÉRIN

L'écopsychologie, comment renouer avec la nature pour agir autrement

Maxime ROVERE

Que faire des cons ? pour ne pas en rester un soi-même

Pablo SERVIGNE et Raphael STEVENS

Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes

François TERRASSON

La peur de la nature

Francesc TORRALBA ROSSELLO

L'art de savoir écouter

Raoul VANEIGEM

Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations - Adresse aux
vivants sur la mort qui les gouverne et l'opportunité de s'en défaire ...

...

Jean-Claude Decourt

CONSOLAND

Compensations et consolation.

Le capitalisme pérennisé
grâce à nos peurs et nos manques

Détruisant la nature et les relations humaines, créant misère et ultra-richeesse, violent et mortifère, le capitalisme est devenu une évidence, une culture totalisante. Pourquoi ?

Pourquoi le besoin pathologique des très riches de « toujours plus et toujours plus vite » est-il devenu celui d'un très grand nombre de femmes et d'hommes ?

Pourquoi continuons-nous à détruire les conditions de notre survie ? Après trois documentaires consacrés à la Simplicité volontaire et à la Décroissance et deux autres consacrés à essayer de comprendre nos comportements par rapport au capitalisme et à la nature, s'appuyant sur de nombreuses rencontres humaines, sur l'histoire, l'anthropologie, la sociologie, la philosophie, la psychologie sociale et la psychanalyse... Jean-Claude Decourt propose ici des réflexions singulières sur ces questions... et quelques autres.

Ce livre n'a pas pour but d'apaiser les inquiétudes. Ni de les encourager. Il dérangera comme il l'a dérangé. Mais, n'est-ce pas nécessaire ?



*Autodidacte, Jean-Claude Decourt fut employé,
ouvrier, paysan, couvreur-charpentier,
créateur d'une télé de pays, documentariste...*

*En 2026, il vit dans un mazet (petit mas)
au pied du Larzac, où il prépare des courts-métrages.*



Imprimé dans l'Hérault
ISBN : 979-1-0415-3833-1
Dépot légal : mars 2024
Prix : 10 €